

DOCUMENTS



INEP



LES ADOLESCENTS

 VALEURS - COMPORTEMENTS - LOISIRS
CHOIX DE TEXTES

INSTITUT NATIONAL D'ÉDUCATION POPULAIRE

11 RUE WILLY BLUMENTHAL 78160 MARLY LE ROI. TEL (3) 958 49 98

Les Cahiers de l'ANIMATION

Le TEMPS LIBRE, aujourd'hui, on en parle beaucoup. Et la création d'un ministère manifeste ce nouvel intérêt. Mais depuis des années, le TEMPS LIBRE, c'est l'affaire des municipalités, comme des associations, comme des animateurs. Depuis dix ans, le TEMPS LIBRE, c'est aussi l'affaire des CAHIERS DE L'ANIMATION.

Créée il y a aujourd'hui dix ans, la Revue LES CAHIERS DE L'ANIMATION s'adresse aux animateurs, aux responsables d'associations, aux élus, comme aux chercheurs et aux formateurs. A tous ceux pour qui l'animation socio-culturelle et le développement culturel ont un sens, LES CAHIERS DE L'ANIMATION apportent les informations et les réflexions indispensables. En décrivant, en analysant des expériences et en même temps en n'hésitant pas à se livrer à des études plus générales, à éclairer le présent par des réflexions plus approfondies, afin de mieux pouvoir comprendre et de faire autrement.

C'est dans cette perspective que LES CAHIERS DE L'ANIMATION proposent des éléments d'information et de réflexion à tous ceux qui,

- de la maison de quartier au centre culturel,
- de la maison de l'enfance au foyer du III^e âge,
- de la maison des jeunes à la maison de la culture,
- de l'atelier de poterie au terrain d'aventures,
- de la médiathèque à la maison des associations,
- de la boutique de gestion au centre d'information pour les jeunes,

entendent par leur action et par leur travail faire du TEMPS LIBRE autre chose qu'un temps vide, et donner au TEMPS LIBRE ses véritables dimensions d'éducation, de culture et de jeu.

UNE REVUE, QUELLE REVUE ?

Les CAHIERS DE L'ANIMATION sont une revue. Et une revue trimestrielle, c'est un autre regard sur l'actualité : prendre du recul sur ce qui se fait et sur ce qui se dit, donner des informations sélectionnées sur ce qui est important, inviter à mieux pouvoir situer ses problèmes en offrant des indications sur ce que d'autrⁱ font et disent, c'est la tâche d'une revue. Voilà pourquoi dix années de CAHIERS DE L'ANIMATION sont une longue expérience accumulée : avec trente-quatre numéros, nombreux sont les thèmes que la revue a abordés.

UNE REVUE, COMMENT ?

Parce que les problèmes dans l'action et le travail quotidien échappent aux cloisons instituées entre les chercheurs et les disciplines, parce que les barrières entre ceux qui agissent sont souvent artificielles, LES CAHIERS DE L'ANIMATION multiplie les perspectives. C'est pourquoi à côté des thèmes qui interrogent notre présent se trouvent des réflexions historiques ; à côté des articles de fond sur l'animation, les jeunes, les équipements collectifs, les moyens de communication et d'information ou les problèmes culturels, se trouvent des relations d'expériences et des descriptions d'expérimentations. Ce sont autant de dossiers à côté desquels des informations, des notes documentaires, des indications sur des ouvrages importants apparaissent.



Document réalisé par

Bertrand SACHS

Département des Etudes,
de la Recherche et de la Documentation
de l'I.N.E.P.

Février 1981.

réédition augmentée de l'anthologie publiée en décembre 1978,
conjointement à une étude sur les loisirs des adolescents
à LAVAL, sous le titre "Les adolescents : pratiques de loisirs,
valeurs, comportements", Document I.N.E.P. N° XXVI (épuisé).

LES ADOLESCENTS

VALEURS - COMPORTEMENTS - LOISIRS

CHOIX DE TEXTES

DOCUMENT DE L'I.N.E.P. N° XXXIV

Série Documentation

I.N.E.P. - MARLY-LE-ROI

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT NO. 100

ON THE THEORY OF THE

ATOMIC SPECTRA

BY

ROBERT A. FERMI
AND
SERGIO SODI

CHICAGO, ILL.

1922

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

P R E A M B U L E

Le choix de textes rassemblés dans ce document constitue la réédition, complétée par treize textes nouveaux, de l'anthologie publiée en décembre 1978, conjointement à une étude sur les loisirs des adolescents à Laval, sous le titre : *Les adolescents : pratiques de loisirs, valeurs, comportements*, P. GALLAUD, B. SACHS, Document I.N.E.P. N° XXVI (épuisé).

Cette anthologie thématique a pour objectif de présenter, à travers des extraits d'articles et de livres, un reflet synthétique de la diversité - mais aussi des convergences - qui caractérisent les réflexions et les "discours" sur les valeurs et sur les comportements des jeunes.

Nous souhaitons ainsi offrir au lecteur la possibilité d'enrichir sa propre réflexion en perspective d'actions destinées à améliorer la situation sociale des adolescents à partir d'une prise en compte plus attentive et plus bienveillante de leurs aspirations.

Le contenu des textes que nous avons retenus a déterminé leur répartition à l'intérieur de cinq thèmes qui font chacun l'objet d'un chapitre :

- I. La situation sociale des jeunes
- II. Les valeurs des jeunes
- III. Les relations jeunes-adultes
- IV. Les jeunes et le travail
- V. Loisirs, activités culturelles, activités sportives

A l'intérieur de chaque chapitre, nous avons cherché à faciliter la consultation et la lecture par une présentation "type" identique de chaque extrait de texte. Cette présentation comporte chaque fois :

- Le rappel de l'intitulé du chapitre contenant le texte.
- Un titre (rédigé par nous) indiquant le sujet du texte.

- Les références de l'extrait cité. Toutes les sources documentaires sont reprises par ailleurs de façon plus détaillée dans la bibliographie qui clôt l'anthologie.

- Une courte citation ou phrase de synthèse destinée à situer la teneur et l'esprit du texte qui suit immédiatement.

Tous les extraits de textes constituant l'anthologie sont mentionnés, par leur titre et la page où ils se situent, dans l'index qui suit ce préambule. Les textes ajoutés à l'édition de 1978 sont signalés par la mention EDITION 1981. Dans l'index, leur titre est précédé d'un astérisque.

La lecture de cette anthologie peut être utilement complétée par celle de trois autres Documents de l'I.N.E.P. consacrés également aux adolescents :

. GALLAUD (P.).- Les adolescents : 20 nouvelles expériences de loisir.
Document I.N.E.P. n° XXXV, 1981.

. GALLAUD (P.), MAZEL (I.), SACHS (B.) et VINCENT (C.).- Les adolescents.-
Enquêtes et propositions sur les loisirs (Laval, Nevers, Le Creusot).-
Document I.N.E.P. N° XXXIII, 1980.

. HENRI-BOURGAIN (B.), GALLAUD (P.).- Bourses et fondations pour les loisirs
des jeunes.- Document I.N.E.P. N° XXX, 1979.

(Voir à la fin de ce document la liste complète des ouvrages disponibles dans la collection "Documents de l'I.N.E.P.".)

INDEX DES TEXTES ET DES DOCUMENTS (1)

	Pages
I. LA SITUATION SOCIALE DES JEUNES	
- Les effets du système scolaire	5
* - Lycées : la grande déprime	9
- Les conditions d'insertion dans la vie active	12
- Les effets d'un statut marginal	16
* - La scolarité des jeunes du quart-monde	18
* - Le chômage des jeunes (situation en octobre 1979)	20
* - Les difficultés d'insertion dans la vie professionnelle ...	21
II. LES VALEURS DES JEUNES	
- Les préoccupations des jeunes d'après les sondages	25
- Les clivages selon les catégories sociales	26
- Le repliement dans l'existence privée	28
- L'entraide	31
- La désaffection religieuse	32
- L'intérêt pour le spirituel, l'irrationnel	33
* - Les 15-20 ans en 1980	37
* - La vie sexuelle des jeunes	39
- La "négociation" avec la société	42
- L'engagement politique	44
- La prise de conscience écologique	45
- Le nouveau langage	46
* - La musique : pulsions et clivages	47
* - La musique : "pour rêver ensemble"	50
- Le goût de la moto	53
- Les "marginiaux"	56
- La bande, la violence	57
- Les "loubards"	59
* - La délinquance juvénile	62
- La drogue, "phénomène de société"	67
- La drogue, la folie, la mort	69
- La drogue : essayer de régler le problème	71
* - La drogue en 1980 : symptôme de désarroi et de dépression :	73

(1) Les astérisques signalent les textes nouveaux par rapport à l'édition de 1978.

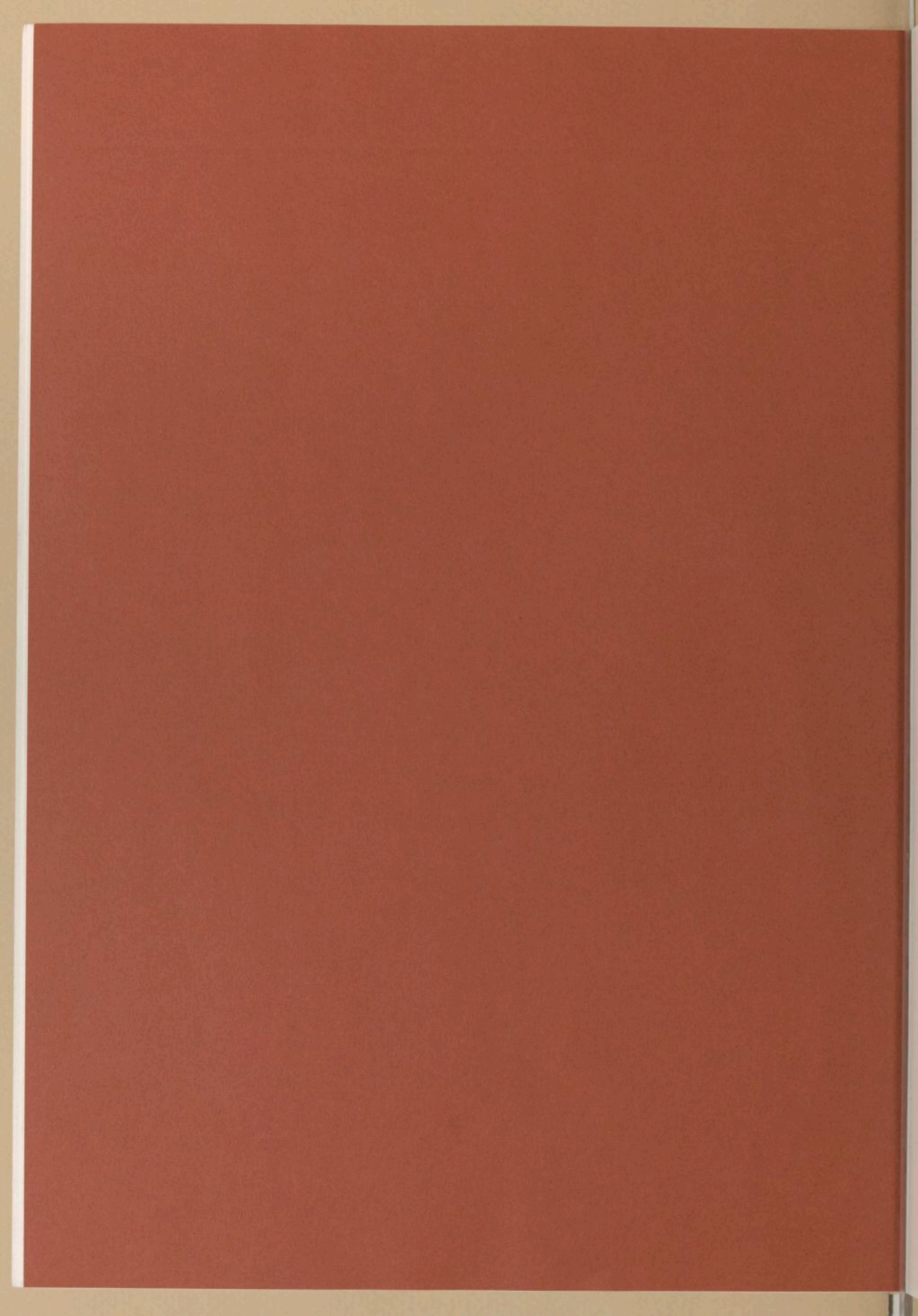
	Pages
III. LES RELATIONS JEUNES-ADULTES	
- Les conflits de génération	77
- Les jeunes face à l'"hypnose" du monde	78
- Un univers à part	79
- Le racisme anti-jeunes	80
- Le terrorisme du culte de la jeunesse	82
- Les relations des jeunes avec leurs parents d'après les sondages	84
- Les relations parents-enfants : quels conflits ?	85
- Le désir de communication des jeunes des bandes	89
* - L'éducation sexuelle	91
* - L'adolescence des adultes	94
IV. LES JEUNES ET LE TRAVAIL	
- Les aspirations professionnelles des jeunes d'après les sondages	99
- La place croissante des jeunes dans les activités peu qualifiées	100
- Le chômage des jeunes	102
- Indifférence, résignation, appréhension face aux pers- pectives professionnelles	103
- La perspective de l'usine	106
- La désacralisation du travail	107
- Le refus du "travail-corvée"	108
- Le désir de relations dans la vie professionnelle	109
- La mise au travail des jeunes en difficultés	113
* - Le travail intérimaire	115
V. LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES	
- Les différences de pratiques entre les jeunes et les adultes	117
- Le refus des modèles culturels traditionnels	118
- Loisirs, vie associative, lecture, d'après les sondages sur les jeunes	121
- Inégalités dans la pratique des activités sportives, éducatives et culturelles	122

	Pages
- La pratique associative des enfants et des adolescents en milieu rural	123
- La pratique des activités éducatives et culturelles dans le milieu scolaire, dans les associations et "hors institution", chez les lycéens et les collégiens. Les souhaits en matière d'activités éducatives et culturelles	124
- Activités de création culturelle et activités de consommation culturelle des enfants et des adolescents en milieu rural	127
- La presse des jeunes	128
- La "consommation" de télévision et de radio d'après les sondages	131
- La pratique d'activités sportives dans les associations scolaires, dans les associations civiles et hors institution chez les lycéens et les collégiens. Les souhaits en matière d'activités sportives	135
- La pratique sportive des enfants et adolescents en milieu rural	138
- La détente	139
- Les activités de détente des enfants et des adolescents en milieu rural	142
- L'ennui	143
- La "fête"	144
- Le groupe de copains	145
- Les vacances ou le temps de vivre	146
- Vacances : les différences entre les aspirations des jeunes et des adultes	148
- BIBLIOGRAPHIE	151

I

LA SITUATION SOCIALE

DES JEUNES



LA SITUATION SOCIALE DES JEUNES

LES EFFETS DU SYSTEME SCOLAIRE

Extraits d'une interview de Pierre BOURDIEU, Directeur du Centre de Sociologie de l'Education et de la Culture de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, publiée dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi" (op. cité), p. 520 à 530.

*"La situation d'adolescent :
une sorte d'existence séparée qui met
hors jeu socialement..."*

Il semble qu'un des effets les plus puissants de la situation d'adolescent découle de cette sorte d'existence séparée qui met hors jeu socialement. Les écoles du pouvoir, et en particulier les grandes écoles, placent les jeunes dans une espèce d'univers séparé, dans des enclos séparés du monde, dans une sorte d'espace monastique où ils mènent une vie à part, où ils font retraite, retirés du monde et tout entiers occupés à se préparer aux plus "hautes fonctions" des adultes : ils y font des choses très gratuites, ce genre de choses qu'on fait à l'école, des exercices à blanc. Depuis quelques années, presque tous les jeunes ont eu accès à une forme plus ou moins accomplie et surtout plus ou moins longue de cette expérience; pour si courte et si superficielle qu'elle ait pu être, cette expérience est très importante parce que cela suffit à provoquer une rupture plus ou moins profonde avec le "cela va de soi". On connaît le cas du fils de mineur qui souhaite descendre à la mine le plus vite possible, parce que c'est entrer dans le monde des adultes (Ce phénomène existe encore : une des raisons pour lesquelles les adolescents des classes populaires veulent quitter l'école et entrer au travail très tôt, c'est pour accéder le plus vite possible au statut d'adulte et aux capacités économiques qui lui sont associées : avoir de l'argent, c'est très important pour s'affirmer vis-à-vis des copains, vis-à-vis des filles, pour pouvoir sortir avec les copains et avec les filles, donc pour être reconnu et se reconnaître comme des "hommes". C'est un des facteurs du malaise que les enfants des classes populaires éprouvent à l'égard de l'école). Cela dit, le fait d'être placé en situation d'étudiant

introduit des tas de choses qui sont constitutives de la situation scolaire : ils ont leur paquet de livres entouré d'une petite ficelle, ils sont comme ça assis sur leur mobylette à baratiner une fille, ils sont entre jeunes, garçons et filles en dehors du travail, ils sont dispensés à la maison des tâches matérielles au nom du fait qu'ils font des études (facteur important, les classes populaires se plient à cette espèce de contrat tacite qui fait que les étudiants sont mis hors jeu) (...)

Le décalage entre les aspirations que produit le système d'enseignement et les chances qu'il assure réellement est au principe de la déception collective, du refus collectif qui s'oppose à l'adhésion collective de l'époque antérieure, la soumission anticipée aux chances objectives qui était une des conditions tacites du bon fonctionnement de l'économie (...)

On peut être suffisamment bien dans le système scolaire pour être coupé du milieu de travail, sans y être assez bien pour réussir à trouver un travail par les titres scolaires. (Ca c'était un vieux thème de la littérature conservatrice de 1880, qui parlait des bacheliers chômeurs et qui craignait déjà les effets de la rupture du cercle et des évidences). On peut être très malheureux dans le système scolaire, en être complètement exclu et participer malgré tout de cette espèce de sous-culture scolaire, de la bande d'élèves qu'on retrouve dans les bals, qui ont un style étudiant, qui sont suffisamment intégrés à ça pour être coupés de leur famille (qu'ils ne comprennent plus et qui ne les comprend plus : "Avec la chance qu'ils ont !") et d'autre part avoir une espèce de sentiment de désarroi, de désespoir devant le travail. En fait, à cet effet d'arrachement au cercle, s'ajoute aussi, malgré tout, la découverte confuse de ce que le système scolaire promet à certains; la découverte confuse, même à travers l'échec, que le système scolaire transmet plus ou moins des privilèges.

LA SITUATION SOCIALE DES JEUNES

EDITION 1981

"LYCEES, LA GRANDE DEPRIME"

Extrait d'un article de Jacques JULLIARD publié dans le dossier "Lycées, la grande déprime" du Nouvel Observateur du lundi 24 mars 1980 (les causes de la crise générale de l'enseignement secondaire, p. 59, 60).

"Le désinvestissement psychologique, la "déprime" morale commencent maintenant avec l'entrée dans le secondaire. Au ras-le-bol batailleur a succédé la résignation. A quoi bon se révolter ?.."

Cette sombre désespérance qui a insensiblement gagné nos lycées et nos collèges, nous devrions bien la regarder en face ; cette chape de résignation, déchirée seulement par quelques éclats de colère, pèse aujourd'hui sur toute la jeunesse de ce pays. Ce n'est plus seulement l'école qui est en crise ; c'est l'avenir lui-même ; c'est l'idée d'un avenir de l'école. La réforme de l'enseignement ne fait plus recette.

Ils sont de plus en plus nombreux, les élèves à refuser globalement le système scolaire. Le désinvestissement psychologique, la "déprime" morale commencent maintenant avec l'entrée dans le secondaire. Au ras-le-bol batailleur a succédé la résignation. A quoi bon se révolter ? Combattre, c'est encore participer. Alors, on préfère tourner le dos. Le phénomène prend parfois des dimensions paniques. Il suffit qu'à l'automne le vent de la démoralisation se lève dans la classe pour qu'il continue d'y souffler jusqu'à la Saint-Jean.

Seules les formes changent : ici, la passivité, la prostration ; là, le chahut, la violence absurde ; de plus en plus souvent, la drogue. Les groupuscules gauchistes qui, après 68, ont tenu lieu d'armature intellectuelle à une avant-garde lycéenne ont disparu les uns après les autres. On signale çà et là quelques groupes féministes, écologistes ou bien encore des sections d'Amnesty International. C'est à peu près tout (...).

Certes, rien de bien nouveau là-dedans. On s'est toujours ennuyé à l'école, ne serait-ce que parce que l'étude est un exercice pénible et peu naturel. Le fait nouveau est que cet ennui soit aujourd'hui mal supporté. Naguère encore, les enfants et les adolescents, surtout s'ils habitaient la campagne s'ennuyaient ferme. Pas de télévision, ni de spectacle, ni de vélomoteur. L'absence de distractions était la règle. Sur un fond de grisaille, l'école ou le collège introduisaient la nouveauté. Quelques images projetées au mur faisaient événement pour la semaine entière. Aujourd'hui, c'est l'inverse. On ne peut exiger de chaque professeur d'histoire qu'il raconte comme Alain DECAUX ni du prof de gym qu'il saute à la perche comme ABADA ...

Et puis, longtemps, l'ennui lycéen fut un privilège bourgeois, une épreuve initiatrice, la promesse d'un avenir brillant. La démocratisation de l'enseignement secondaire - avec son corrélat, la dévalorisation des diplômes - a rendu les tares du système insupportables. A quoi bon la traversée du désert si nulle oasis ne se découpe sur l'horizon ? A quoi bon le diplôme s'il n'ouvre comme porte que celle de l'A.N.P.E. la plus proche ? Quand bien même ils ne sont que 10 % à être voués au chômage, ils sont 90 % à le redouter (...).

Encore n'avons-nous parlé jusqu'ici que des élèves, les yeux rivés sur la sortie. Les profs, eux, devront patienter jusqu'à la retraite. Ce que beaucoup ressentent ? Le découragement, qui est la forme magistrale de l'ennui ; le sentiment de la vanité de leurs efforts et de l'inutilité de leur discours devant des auditoires qui, au mieux, pensent à autre chose ; l'impression, aussi, d'avoir été floués : tant de profs de lettres qui rêvaient à la littérature et qui se réveillent dans l'alphabétisation !

A cette insatisfaction générale il faut ajouter, dans bien des cas, la peur. Peur morale des élèves, de leur indifférence, de leurs ricanements ; peur d'être débordé. Peur physique aussi, qui rôde dans le C.E.S. ou le L.E.P. de banlieue, où les menaces téléphoniques, en plein milieu de la nuit ne sont pas rares, ni les pneus crevés, ni le saccage, ni même les tabassages. Alors, tout faire pour échapper au tête-à-tête avec les jeunes, pour retrouver la terre ferme et le monde des adultes. "L'homme en proie aux enfants", c'est le nom qu'il y a soixante-dix ans le grand pédagogue de l'action directe, Albert THIERRY, donnait à l'instituteur. D'où la vaine ruée

vers ces nouveaux mirages : le journalisme, l'édition. On voit des professeurs titulaires rêver d'être documentalistes, des agrégés postuler à des emplois administratifs. L'agressivité dont on est l'objet, on la répercute comme on peut, sur les chefs d'établissement ou sur l'Inspection.

Et il est bien vrai qu'en ces temps troublés la politique gouvernementale tend à faire de ces deux catégories des fonctionnaires d'autorité - au sens le plus fort du terme - des porte-parole de l'administration. Il s'agit de restaurer une autorité qui s'est évanouie. D'où la multiplication des conflits entre les enseignants et leurs supérieurs hiérarchiques (...).

La réforme dont nous avons besoin ne porte principalement ni sur les programmes ni sur les structures ; mais sur les *pratiques*. Comment, par exemple, s'être imaginé que l'on pouvait ouvrir l'université aux adultes quand les lycées et les collèges leur restaient fermés ? C'est de cela aussi, par parenthèse, que Vincennes est en train d'étouffer. Comment, ensuite, imaginer qu'étudier, qu'apprendre pouvait être une activité à plein temps ? Le collège et le lycée ne redeviendront des lieux vivants et vivables que lorsqu'ils cesseront d'être le siège unique de cette monoculture l'enseignement. La maladie de langueur dont ils souffrent n'est, en somme, qu'un cas particulier du syndrome des grands ensembles : uniformité, monofonctionnalité.

Enfin, et surtout, comment tolérer encore longtemps le triple enfermement de la société moderne : l'enfant à l'école, l'adulte à l'usine, le vieillard à l'asile. La voilà, la vraie sélection, la pire des sélections ! Le grand enfermement des jeunes n'est lui-même qu'un cas particulier ; la ségrégation des humains par âge et par génération est devenue l'une des formes modernes de la division de la société en classes, à tout le moins le reflet de l'organisation capitaliste du travail. A bien des égards, le collège et le lycée sont aujourd'hui des sous-produits en amont de l'usine : voilà, je crois, qui indique dans quel sens mener la bataille.

LA SITUATION SOCIALE DES JEUNES

LES CONDITIONS D'INSERTION DANS LA VIE ACTIVE

Extraits d'un article de Jean VINCENS, professeur à l'Université de Toulouse I, Directeur de l'Institut d'Etude de l'Emploi, publié dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi" (op. cité), p. 423 à 430.

Le processus d'insertion dans la vie active est devenu une période d'incertitude, d'hésitation où peut arriver le meilleur et le pire....

Dans la société d'aujourd'hui, l'insertion professionnelle est massivement, globalement, liée aux comportements des jeunes dans le système scolaire qui opère les tris, sélectionne selon des critères parfois trompeurs, prolonge des illusions dans certains cas. Formellement, il en était bien ainsi vingt-cinq ans plus tôt, à ceci près, qui fait toute la différence, que pour la majorité des jeunes il n'était pas question de faire des études.

Nous n'avons pas encore tiré toutes les conclusions de la révolution scolaire dans une économie libérale et beaucoup de problèmes viennent de là : nous avons hérité de l'ancien système l'idée que la formation prépare à une insertion professionnelle déterminée par sa nature et son niveau.

A une époque où les formations étaient suivies par un nombre réduit de jeunes, le système fonctionnait assez bien. Le diplômé, quel qu'il soit, avait de bonnes chances de trouver un emploi correspondant à son attente. Le système demeurait fragile et les périodes de crise économique étaient ressenties durement. Aujourd'hui, l'extension de la formation initiale pose un problème qui n'est pas résolu par la société française. La formation doit-elle donner un "droit" à un emploi jugé correspondant ou être seulement un "atout" dans la compétition pour les emplois qui subsiste même en période de plein emploi ? Le problème est encore mal perçu en France. Il est cependant général, ni les USA, ni les pays de l'Est n'y échappent.

Le changement du rôle joué par la formation initiale ne peut être séparé de l'influence qu'exerce l'élévation du niveau de vie qui a permis de donner à beaucoup de jeunes des moyens financiers et des aspirations à la dépense sans commune mesure avec ce qui existait vingt-cinq ans plus tôt. Mais aussi, hors du domaine économique, il faut mentionner les rôles joués par l'avancement de l'âge où se manifestent certains traits de la maturité physiologique ou sociale.

Dans la société d'hier, le jeune devait vivre son adolescence et son insertion dans la vie active en se partageant entre des groupes de pairs, ses camarades, et des groupes d'adultes de différents âges : famille, milieu professionnel. L'extension et la prolongation de la scolarité ont pour résultat de donner plus d'importance aux groupes de pairs. Les jeunes sont moins en contact avec les adultes ou les rapports sont transformés. De ce fait, le rôle intégrateur des groupes de même âge va grandir. Devenir adulte ce n'est pas imiter les adultes, c'est évoluer dans un groupe d'égaux. Il est probable que l'évolution des structures d'emplois a renforcé ce phénomène. Dès lors qu'il y a moins d'emplois pour les jeunes, c'est-à-dire spécialement conçus pour eux, il leur est plus difficile de savoir comment se situer par rapport aux adultes.

Ainsi la situation actuelle se caractérise par l'affaiblissement, voire la disparition d'une partie des filières socio-économiques qui assuraient l'insertion dans la vie active (...)

Les processus d'insertion d'aujourd'hui sont en outre frappés par la dégradation de la situation générale de l'emploi. Le chômage a doublé entre 1962 et 1967. Il a plus que doublé encore entre 1974 et 1976. Pour les jeunes la situation commence à ressembler à celle des USA. Beaucoup d'entre eux semblent condamnés pendant toutes leurs années d'insertion à des emplois instables, faciles à trouver mais vite quittés ou vite supprimés. Le caractère aléatoire du processus d'insertion est renforcé. Trouver un bon emploi dans lequel on peut rester devient une question de "chance". Naturellement, les changements de la structure des emplois ont contribué

ont changé. Et ce sont là des facteurs qui retiennent particulièrement l'attention des économistes. Une conséquence de ces changements est qu'une politique d'information et d'orientation serait incapable, à elle seule, de résoudre le problème. Mais si le chômage est réduit, l'actuelle division du travail empêchera toute amélioration décisive. Les jeunes continueront à supporter une part de chômage plus élevée que celle des adultes, les processus d'insertion demeureront aussi aléatoires.

Ce constat pessimiste n'est pas une conclusion mais un appel à une politique susceptible de frapper aux bons endroits. D'autant que la situation actuelle n'est pas figée et que nous commençons à entrevoir ce que pourrait être l'évolution des prochaines années.

A mesure que la participation à la production sociale devient le fait des adultes, une double pression apparaît. D'une part, les jeunes et les retraités souhaitent travailler, d'autre part, les adultes désirent aménager autrement leur vie de travail.

Les jeunes scolarisés veulent souvent travailler. Aux USA notamment, il n'est plus possible de classer les individus en deux catégories, actifs ou poursuivant des études. Le nombre de ceux qui travaillent à temps partiel tout en faisant leurs études est croissant. C'est un fait de société qui correspond à l'ensemble des évolutions mentionnées plus haut. Il favorise évidemment la multiplication des emplois précaires et permet des abus divers qui appellent une action correctrice. Mais cette évolution peut s'accroître et se traduire même par une baisse des taux de scolarisation. Une étude de l'OCDE montre que le taux d'activité des 16-19 ans a augmenté depuis 1968. Celui des hommes de 20 à 24 ans semble augmenter aussi depuis 1970 et a presque atteint en 1974 le taux de 1950.

Les retraités sont de plus en plus nombreux, aussi, à chercher du travail, à la fois pour accroître leur revenu et pour conserver un rôle dans la société. Quant aux adultes, si l'aspiration au travail est générale (les taux d'activité féminine croissent partout), le désir de transformer la vie de travail en réduisant la durée annuelle, en créant la possibilité d'années sabbatiques paraît s'affirmer. Naturellement, il faut évoquer à propos de ces attitudes

à cette évolution. Rappelons seulement que la réalité du travail ce n'est pas seulement les gestes à faire, c'est aussi l'acceptation d'un milieu. De plus en plus, le jeune est incapable de deviner ce que lui réserve la vie de travail. D'où les essais divers qui constituent une façon de découvrir la vie professionnelle.

Les temps forts de l'insertion se déplacent aussi. Hier c'était la sortie de l'école à la fin de l'obligation scolaire, l'entrée en apprentissage, à l'atelier ou au bureau à la fin des études techniques courtes. Aujourd'hui c'est aussi l'exclusion de tel type d'enseignement ou la quête d'un emploi réel après bien des essais infructueux.

Peut-être, mais nous manquons de preuve sur ce point, les processus actuels se caractérisent-ils par une moindre fréquence des "passages" marqués : de l'école à l'apprentissage par exemple. En revanche, les périodes de transition seraient, elles, plus fréquentes. Périodes au cours desquelles les jeunes ne seraient ni véritablement scolarisés, ni vraiment actifs, et certainement pas insérés dans la vie professionnelle.

Les diplômés de l'Université n'échappent pas toujours à ce processus. Nous sommes frappés dans les enquêtes que nous faisons par l'importance et la durée des emplois "d'attente" occupés par les licenciés dont l'insertion définitive prend beaucoup de temps (...)

Le processus d'insertion n'apparaît pas, pour une partie des jeunes, comme la succession d'étapes qu'il faut normalement franchir, quelquefois avec peine, pour arriver à un poste de stabilité et de maturité professionnelle, brillante ou juste supportable. Il est plutôt une période d'incertitude, d'hésitations où peut arriver le meilleur et le pire. Ainsi, il n'est même pas indispensable de croire que les mentalités ont changé pour comprendre la situation d'aujourd'hui. Sans négliger les influences de la croissance, de la scolarité, des médias sur les attitudes et les aspirations, il reste que les emplois offerts, le milieu de travail, les réseaux de relations dans la vie professionnelle

les problèmes de la formation des adultes, mais cela va plus loin.

Si ces évolutions se confirment, une nouvelle redistribution du travail est concevable. Elle exigera, sous peine de contradiction grave, une nouvelle division du travail, une répartition des rôles en fonction de l'âge et elle pourrait permettre d'inventer des modes d'insertion dans la vie active préférables à ceux d'aujourd'hui. Mais ce n'est qu'une possibilité qui dépendra des choix que nous ferons.

°°

LA SITUATION SOCIALE DES JEUNES

LES EFFETS D'UN STATUT MARGINAL

Extrait de l'ouvrage de J. ROUSSELET,
"L'allergie au travail" (op. cité), p. 116-119

Le besoin de repliement des jeunes : la traduction en projets réfléchis des réactions spontanées et plus ou moins conscientes de leur aînés....

Confinés trop longtemps dans une vie marginale ou ils s'habituent à n'avoir que des droits, en participant à la redistribution du profit général, il devient ainsi de plus en plus difficile pour les jeunes d'affronter l'épreuve des devoirs et de l'efficacité.

Ce qui devrait être lente insertion devient peu à peu répugnance à engager la totalité de son être. Dans cette perspective prudente et résignée il n'y a plus place pour l'enthousiasme, et l'ambition se limite aux objectifs immédiats et tangibles. La vie se construit au jour le jour, s'interdisant tout projet à long terme, toute attente excessive et si possible tout regret. Ce n'est plus le rêve qui inspire la vision de l'avenir, mais l'expérience du quotidien. C'est elle aussi qui, faute de références oniriques ou éthiques, vérifie le bien-fondé des engagements et sanctionne l'échec ou la réussite.

A changer trop souvent, les rapports de l'individu avec la société finissent ainsi par perdre beaucoup de leur importance. Pour ne plus être exposé à se disperser entre trop de responsabilités successives ou d'images de soi différentes, chacun se replie sur le petit domaine personnel, familial ou ludique où il est certain de trouver continuité et permanence et donc paix et équilibre.

Ce besoin de repliement est probablement une manière comme une autre de contester les mécanismes de socialisation actuelle, et l'importance nouvelle attachée aux joies et aux satisfactions d'ordre intime compense sans doute le désintérêt grandissant pour la vie active extérieure. Dans l'échelle générale des valeurs, la valeur familiale profiterait ainsi en partie de ce que perd la valeur travail.

N'est-ce pas ce qui commence déjà à apparaître au plan des conduites de leurs aînés, quand, autour du poste de télévision ou dans la résidence secondaire, les adultes cherchent à se regrouper en famille et à s'isoler de leur environnement habituel socio-professionnel pour contempler passivement le monde extérieur ou pour se rapprocher de la nature ?

Tout se passe comme si les jeunes commençaient à traduire en projets réfléchis les réactions spontanées et plus ou moins conscientes de leurs aînés.

Loin de n'être qu'une stérile contestation, leur nouvelle vision du travail pourrait alors être comprise comme un effort parfois excessif ou maladroit d'adaptation aux nouvelles conditions de vie imposées par la révolution technologique et l'urbanisation. Qu'ils puissent déjà en tirer plus ou moins confusément des conclusions éthiques et morales devrait alors faire réfléchir. Peut-être leurs discours ont-ils valeur de message ou tout au moins d'avertissement ?

LA SCOLARITE DES JEUNES DU QUART MONDE.

Extraits d'un article de M. Claude FERRAND, responsable du mouvement "Alternative 114", A.T.D. Paris, publié dans le dossier "les jeunes scolarisés que l'école n'intéresse plus : profil et avenir" de la revue "Sauvegarde de l'adolescence", n° 4-5, septembre-décembre 1979 (la scolarité des jeunes du quart monde, p. 545 à 554).

*Une masse de jeunes confrontés au non-savoir
et à l'illétrisme ...*

Avec une scolarité qui ne débouche sur rien, le jeune du quart monde se retrouvera sans accès à la formation professionnelle. Il paraît invraisemblable, dans un pays où l'école est obligatoire et gratuite et où la formation continue se développe, que des jeunes n'aient pas acquis un minimum culturel et se retrouvent à seize ans sans métier, sachant à peine lire et écrire.

Pourtant, c'est un fait, sur un échantillon de 600 jeunes du quart monde, 32 % des jeunes interrogés ne savent lire et écrire que difficilement ou pas du tout. Cette masse de jeunes, confrontés au non-savoir et à l'illétrisme, est ainsi radicalement coupée des projets et des espoirs que porte généralement toute jeunesse : elle est dépendante de tous, n'a pas les moyens de comprendre ni de maîtriser sa vie. Elle est constamment humiliée et perd toute identité.

La misère et l'exclusion qui pèsent sur le milieu condamnent les jeunes du quart monde à des rapports difficiles avec les services de police et de justice. Lors de procès, lors de jugements, ce sont des condamnations très lourdes qui s'abattent sur les jeunes, non pas en fonction des délits commis, mais aggravées à cause de la misère et de l'ignorance du milieu.

C'est aussi la non-formation, la non-qualification qui bloquent toute possibilité de participer, de prendre des responsabilités.

Une enquête : "Le travail des jeunes au bas de l'échelle sociale", réalisée par le mouvement Alternatives 114, en 1977, auprès de 600 jeunes du quart monde, nous révèle que :

- 5 % des jeunes interrogés ont un C.A.P. ou un B.E.P.,
- 80 % des jeunes interrogés occupent des emplois non qualifiés,
- 28 % des jeunes interrogés sont au chômage.

L'échec des expériences de formation professionnelle est quasi total, que ce soit chez un patron, à l'école, en F.P.A.

La participation au sein de l'entreprise est quasi nulle (5 % des jeunes interrogés sont syndiqués), 30 % des jeunes interrogés ont déjà fait quatre entreprises, la situation ne peut plus seulement être considérée comme moins bien ou pire, mais il s'agit d'une situation autre : la condition sous-prolétarienne.

Pourtant, nous savons que la honte de l'ignorance peut se transformer en lutte. Nous savons que les jeunes du quart monde veulent apprendre. Nous savons que le combat pour le savoir est la clef pour la libération de tout un peuple.

LA SITUATION SOCIALE DES JEUNES.

EDITION 1981.

LE CHOMAGE DES JEUNES (SITUATION EN OCTOBRE 1979).

Extraits d'un article de Jean-Marie DUPONT, publié dans le dossier "le chômage des jeunes, la cote d'alerte" du mensuel Le Monde de l'Education de novembre 1989 (p. 9 à 13).

*En octobre 1979, il y avait environ
700.000 jeunes chômeurs de
15 à 24 ans, soit 47 % du total des
sans emploi ...*

"Ils n'en mouraient pas tous mais tous étaient frappés." Ce nouveau mal qui répand la terreur ou du moins suscite l'angoisse, c'est le chômage. Et les jeunes en sont les premières et les plus nombreuses victimes : plus d'un demi-million de demandeurs d'emploi sont âgés de moins de vingt-cinq ans ; ils constituaient, cet été, plus de 40 % des inscrits à l'Agence nationale pour l'emploi (contre 30 % en 1972). Et encore, un certain nombre de jeunes ne jugent pas utile de s'inscrire dans les services de l'A.N.P.E. L'enquête-emploi de l'INSEE, plus exhaustive, recensait en octobre 1979 - derniers résultats complets disponibles - environ 700 000 jeunes chômeurs de 15 à 24 ans, soit 47 % du total des sans-emploi, alors que cette catégorie d'âge ne représente que 18 % de la population active totale. Le taux de chômage, c'est-à-dire le nombre de personnes à la recherche d'un emploi par rapport à la population active, est trois à quatre fois plus fort chez les 18-24 ans que dans les tranches d'âge supérieures. (L'indicateur synthétique "taux de chômage" doit être interprété avec précaution ; le chômage peut traduire aussi bien l'insatisfaction des demandeurs devant l'offre d'emploi qui leur est présentée que l'insuffisance de cette offre, l'insatisfaction des offreurs par rapport à certaines catégories de demandeurs ou une combinaison complexe de ces situations).

Depuis 1975, l'écart n'a fait que s'aggraver aux dépens des jeunes ; 62 % des chômeurs supplémentaires entre octobre 1978 et octobre 1979 ont moins de vingt-cinq ans. S'ils continuent, en moyenne, à se reclasser plus vite

que leurs aînés, le temps de recherche d'un emploi s'allonge cependant. Entre les deux dernières enquêtes d'octobre, la proportion des débutants au chômage depuis plus d'un an était passée de 15,4 à 18,3 %.

Les femmes, déjà globalement plus touchées par le chômage que les hommes - elles représentent 55 % des demandeurs, - le sont d'autant plus qu'elles sont jeunes. Lors de l'enquête INSEE d'octobre 1979 le taux de chômage des jeunes filles de 15 à 24 ans était le double de celui des jeunes gens. Près de la moitié des jeunes filles entrées dans la vie active entre octobre 1978 et octobre 1979 étaient au chômage à cette dernière date contre 24,8 % des jeunes gens. Evolution d'autant plus surprenante que leur niveau de scolarisation et de diplôme est plus élevé que celui des garçons et continue de croître plus rapidement. Ainsi un garçon sur quatre et près d'une fille sur deux connaissent comme première situation dans les quelques mois qui suivent leur sortie de l'école ou de l'université celle de chômeur : ils étaient 340 000 dans ce cas en octobre l'an dernier.

LA SITUATION SOCIALE DES JEUNES.

EDITION 1981

LES DIFFICULTES D'INSERTION DANS LA VIE PROFESSIONNELLE.

Extraits d'un article de Guy HERZLICH, publié dans le dossier "le chômage des jeunes, la cote d'alerte" du mensuel Le Monde de l'Education de novembre 1980 (p. 8).

Les difficultés croissantes rencontrées par les jeunes pour s'insérer dans la vie professionnelle laissent penser qu'on les charge de supporter la pénurie et le "redéploiement" économique pour l'ensemble de la société française : leur insécurité assure la sécurité relative des adultes ...

Les jeunes mettent maintenant de plus en plus de temps à s'insérer dans la vie professionnelle : à travers les stages des "pactes pour l'emploi",

les contrats à durée déterminée, le travail temporaire, pour les uns, les "emplois d'attente" pour les autres. Il faut, par exemple, cinq ans pour "écouler" une promotion de licenciés, et 60 % d'entre eux doivent passer par un ou plusieurs "emplois d'attente". Mais tous les jeunes jouent un rôle dans l'économie : ils donnent à la machine une souplesse de fonctionnement. Intérimaires, stagiaires, auxiliaires, vacataires, contractuels à court terme, ce sont eux qui permettent de répondre aux demandes dans les moments de presse, de combler les absences, d'amortir les à-coups de la conjoncture

Aujourd'hui se mettent en place une nouvelle organisation économique "à deux vitesses" et une nouvelle division du travail. D'un côté, le secteur soumis à la concurrence internationale, les grandes entreprises, les branches "modernes" de l'industrie et de la distribution. De l'autre, les petites entreprises "archaïques", l'artisanat, la plupart des exploitations agricoles, mais aussi certaines activités sociales, culturelles ou de protection de l'environnement. D'un côté, les travailleurs "à statut" : les fonctionnaires et les salariés couverts par les conventions collectives. De l'autre, ceux du secteur "mou", les travailleurs clandestins ou "au noir" les chômeurs, une partie des immigrés et, de plus en plus, les jeunes.

Cette division tend à s'institutionnaliser. L'Etat commence à subventionner les "nouveaux modes de travail", les activités "marginales" créées par les "innovateurs sociaux". Mais déjà les employeurs, devant le risque de conflit internes, la crainte de ne pouvoir licencier aisément (en cas de crise, le premier cri des syndicats est, très naturellement : "Pas de licenciements !") trouvent chez les jeunes des salariés mobiles, "irréguliers", inorganisés ou non protégés. Les entreprises ont su, les premières, utiliser "l'allergie croissante aux emplois traditionnels, l'effacement de la mystique de la valeur travail, le rejet des contraintes et des disciplines (1)" que l'on prête aux jeunes. Cette instabilité est, en fait, beaucoup plus souvent subie que choisie. Comme si l'on chargeait les jeunes de supporter la pénurie et le "redéploiement" économique pour l'ensemble de la société française : leur insécurité assure la sécurité relative des adultes.

Ce n'est pas la première fois que l'on demande aux jeunes de porter, seuls ou presque, le poids d'une crise nationale : ne l'ont-ils pas déjà fait,

il y a vingt ans, pour la guerre d'Algérie ? Jusqu'où peuvent aller ce "partage" et la coupure entre générations qu'il entraîne ? Les difficultés d'insertion des jeunes ne sont pas sans conséquences pour leur avenir et pour le nôtre. Cette expérience cruciale suscite, chez beaucoup, l'anxiété ; elle accroît le besoin de sécurité. Que doit aux inquiétudes actuelles cette recherche du boulot "cool" ou "pépère", du bonheur tranquille, qu'on croit discerner chez les jeunes ? La conscience des difficultés à venir n'incite pas à prendre des risques : elle multiplie les comportements de précaution. Jamais les étudiants n'ont été si nombreux à prendre un travail aussi tôt. N'est-ce pas, en fin de compte, une manière détournée de domestiquer la jeunesse, de lui faire "prendre le pli" dès que possible ?

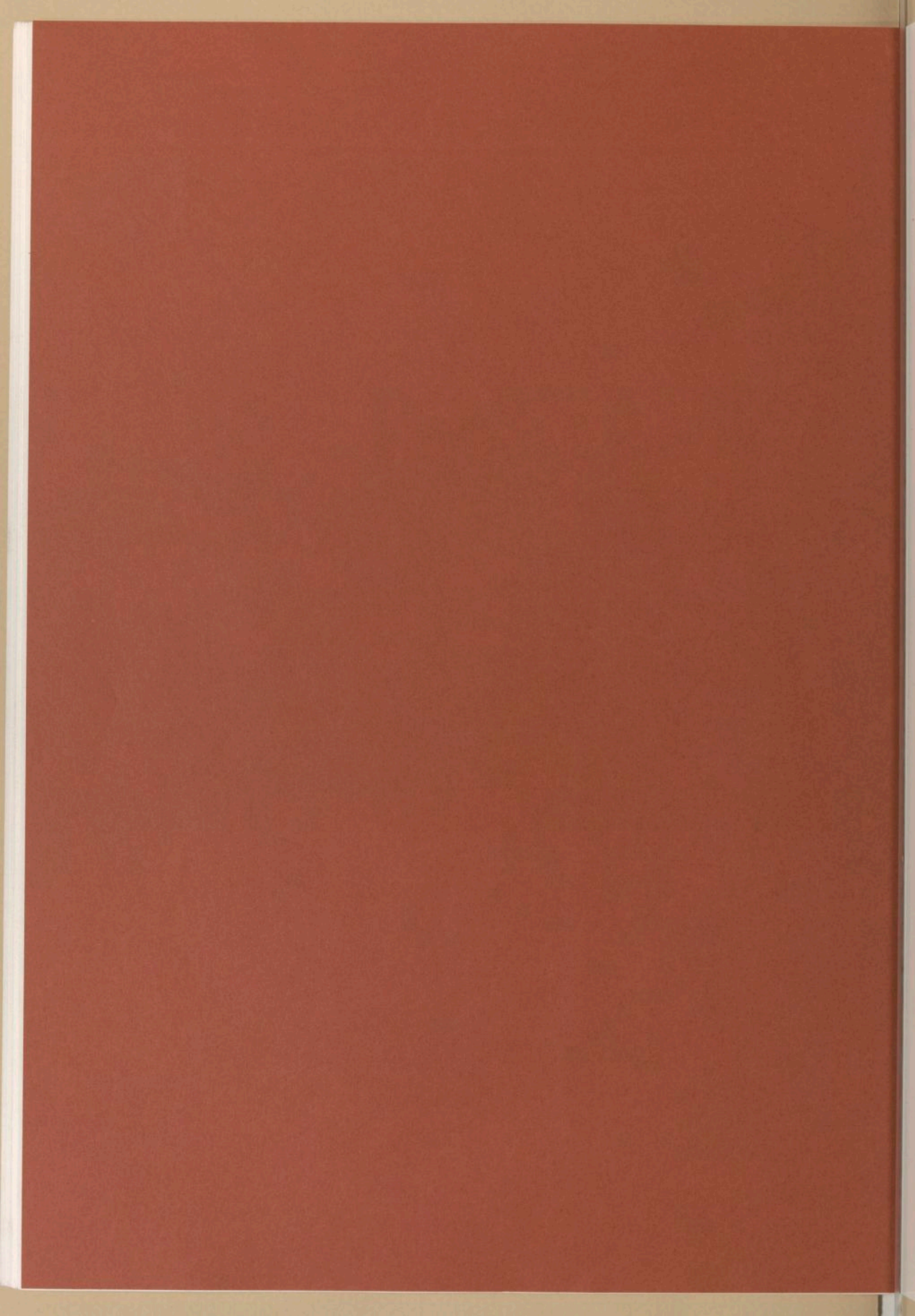
D'autre part, les emplois d'attente ou transitoires sont rarement formateurs. A travers cette succession de travaux provisoires, certains acquièrent l'"expérience" demandée par les entreprises, mais d'autres restent marqués par l'attente ou l'insécurité. Un "mauvais" emploi ou une succession de "mauvais" emplois, une période d'inactivité trop longue, peuvent engager toute la carrière professionnelle. La nouvelle division du travail renforce les inégalités. Inégalité entre les sexes : un garçon sur quatre n'a pas trouvé de travail à la sortie des études, mais près d'une fille sur deux. Inégalité entre les classes sociales aussi, entre ceux qui disposent des relations et du savoir-faire qui permettent de monnayer le diplôme et ceux qui ne peuvent compter que sur celui-ci. Inégalité entre ceux qui sont soutenus par leur famille, leur milieu, et ceux qui ne le sont pas ...

Ces inégalités sociales se cumulent avec celles qu'on constate dans l'éducation. Jusqu'où peuvent-elles s'accroître, dans une société déjà passablement inégalitaire ? Et jusqu'à quel point pouvons-nous l'accepter ?

(1) Alain Minc, dans le Débat, n° 2, juin 1980.

II

LES VALEURS DES
JEUNES



LES VALEURS DES JEUNES

LES PREOCCUPATIONS DES JEUNES D'APRES LES SONDAGES

Extraits du dossier "Les adolescents à travers le miroir des sondages" publié dans le n° 16 de "Documents Service Adolescence". Ce dossier analyse les principaux sondages sur les jeunes publiés en 1977 (parmi lesquels le sondage réalisé à la demande de M. DIJOURD, alors Ministre de la Jeunesse et des Sports).

DE QUOI LES JEUNES S'INQUIETENT-ILS ?

Sur ce point, toutes les enquêtes se sont interrogées et concordent. Voici le tiercé de leurs soucis :

- 1° la ou les libertés,
- 2° avoir un travail et de l'argent,
- 3° n'avoir pas de soucis et un foyer.

Eventuellement, être bien dans sa peau et, par conséquent, vivre dans un cadre non pollué. Ils éviteraient donc de s'inquiéter, comme l'écrit Yves Agnès dans "Le Monde de l'Education" : "la jeunesse étudiante apparaît comme globalement réservée et inquiète, très influencée par la situation de crise économique et sociale, peu mobilisée, hostile à l'engagement politique et idéologique, plus préoccupée par son avenir matériel que par le sort de la planète, recherchant plutôt la sécurité que l'aventure, plus désabusée que désespérée... comme si son ressort interne avait quelque chose de cassé".

"Un certain désenchantement", note de son côté Paul DIJOURD, qui ne les empêche pas de bien s'insérer dans la société (d'après lui, seuls 9% refusent ce choix, et 5% semblent réellement inadaptés), même s'ils "n'ont pas le sentiment que les corps sociaux organisés s'intéressent beaucoup à eux" (ni les responsables d'entreprises, ni le gouvernement, ni les syndicats, ni les partis, ni les municipalités, ni l'administration). Et, toujours dans le même sondage, on constate que dans les motifs donnés à la défense de l'écologie, c'est d'abord les risques pour la santé qui les font réagir avant la mise en cause de la survie des hommes. Moi d'abord.

"La Vie" constate les mêmes scores : travail, études, logement, concernent 62% des 15-30 ans, et 11% veulent vivre dans un cadre non pollué. Ils ne sont que 6% à vouloir une vie selon l'Evangile. La chaleur du foyer attire:

ils sont 60% à souhaiter un foyer heureux, une bonne situation matérielle et l'indépendance. Ni la politique, ni la mort ne les troublent. Côté politique, 2/3 d'entre eux s'y intéressent peu ou pas du tout. Les étudiants déclarent, eux : "C'est une sphère fermée, pleine de trafics étrangers" (étudiants en médecine, Lyon). "Je ne suis ni à vendre, ni à acheter" (étudiante en lettres de Paris).

25,9% d'entre eux n'ont pas envie de voter en mars 78 !

Leur avenir, ils l'imaginent à la campagne ou dans une ville de moins de 50 000 habitants (sondage Dijoud), avec un logement à soi (58%, même origine). Finis, les rêves de communauté ! 86% croient à l'égalité des chances dans la vie, et la réussite est pour eux liée plus aux qualités individuelles (52% disent : c'est grâce à la volonté de réussir qu'on y arrive, et 28% : grâce à ses qualités personnelles -Dijoud) qu'à l'origine sociale.

°°

LES VALEURS DES JEUNES

LES CLIVAGES SELON LES CATEGORIES SOCIALES

Extraits du dossier "Les relations parents-enfants" publié dans "Les cahiers de l'I.F.O.R.E.P", n° 13 (Institut de Formation, de Recherche et de Promotion), p. 58 à 60. Ce dossier a été établi à partir d'un sondage réalisé en 1975 par l'Institut Français d'Opinion Publique (I.F.O.P) pour l'IFOREP.

"Une certaine homogénéisation des opinions et des valeurs des jeunes, quel que soit leur milieu social..."

Au niveau des valeurs sociétales et familiales, les clivages entre catégories sociales semblent se retrouver d'une génération à l'autre. Cependant, les écarts entre les réponses des jeunes appartenant à différents milieux sociaux sont en général moins accusés que ceux qui opposent dans les mêmes conditions les adultes entre eux.

L'idée d'une certaine homogénéisation des opinions et des attitudes se renforce encore quand on observe sur ces mêmes questions les réponses des adultes et des jeunes selon les sexes : on constate de façon générale, que les différences selon les sexes sont beaucoup plus réduites chez les jeunes que chez les adultes. L'ensemble de ces observations montre que chaque fois que des clivages sociaux existent chez les adultes, on en retrouve l'écho mais assourdi, chez les jeunes. On peut faire l'hypothèse que malgré le caractère général de cette atténuation des clivages sociaux chez les jeunes, les écarts entre jeunes et adultes se distribueront de façon inégale selon les catégories sociales.

Dans l'ensemble, les écarts constatés entre jeunes et adultes se retrouvent dans toutes les catégories socio-professionnelles étudiées ici. Cependant, on voit que l'écart est très souvent plus faible entre adultes et jeunes au sein de la catégorie cadres supérieurs (...).

Le fait le plus important, en fin de compte, est peut-être l'impression d'une certaine homogénéisation des opinions et des valeurs des jeunes d'aujourd'hui quel que soit leur milieu social. Les différences entre les parents appartenant à tel ou tel milieu social sont toujours plus importantes que celles qui existent entre jeunes appartenant à des milieux sociaux différents (...).

L'importance au demeurant, des écarts entre les réponses des enfants et des parents au sein de chaque famille suffit à expliquer le désir que les enfants manifestent d'échapper à un milieu où ils croient, à tort ou à raison, ne pas pouvoir exprimer leurs idées et où, en tout état de cause, l'organisation des rôles et des pratiques ne correspond plus à leurs choix personnels.

•
•

LES VALEURS DES JEUNES

LE REPLIEMENT DANS L'EXISTENCE PRIVEE

Extraits de l'ouvrage de J. DUVIGNAUD
"La planète des jeunes" (op. cité), p. 233 à 235
et p. 265 à 267.

"De l'ensemble de l'analyse émerge une constante, celle d'une recherche des niches, d'un repliement sur des bases privées, d'un enracinement dans des lieux privilégiés, abrités, isolés de la vie publique..."

De l'ensemble de l'analyse émerge une constante : celle d'une recherche des niches, d'un repliement sur des bases privées, d'un enracinement dans des lieux privilégiés, abrités, isolés de la vie publique. Ces cavernes constituent autant de petits cercles ou de groupements de faible amplitude qui peuvent se constituer à n'importe quel niveau de la vie collective et dans n'importe quelle institution - l'armée, l'Université, l'Eglise, le travail en usine, les loisirs, la vie de couple, etc. Ici, la moto, les bals du samedi soir, le culte des amis (on ne dit plus les "copains"), la chaîne stéréo, la musique - tout peut servir de protection contre la société globale.

Ce repliement dans l'existence privée répond à une volonté de contrôle de la personnalité, sans doute aussi à une crainte frileuse de perdre ou de pervertir son "moi". Résultat curieux des dernières années que cet "égotisme"... Non pas égoïsme, mais "égotisme" au sens stendhalien de ce mot, culte de sa propre personnalité psychique, tendresse pour son existence privée (...).

Cela est à mettre en relation avec la revendication régionaliste qui, avant d'être occitane, bretonne, basque ou flamande, renvoie à une contestation du centre lointain accentué par l'industrialisation des années 60. En janvier 74, les jeunes Bretons contestent le Tartuffe de Molière joué par Planchon, non parce qu'il est en français, mais parce qu'il ne concerne pas leurs problèmes actuels. On dédaigne bien des problèmes nationaux, parce que l'on

cherche à situer son existence dans le cadre d'une microsociologie des groupes, contrôlables par la volonté limitée dont on dispose.

L'important n'est pas dans ce dédain pour les "grands" problèmes, ni dans l'intérêt accordé aux problèmes locaux ou régionaux. Il est dans la recherche d'un sanctuaire, d'un abri contre la vie collective, un abri contre le regard des adultes, un mode de vie qui soit *momentanément* authentique. Alors que l'on sait bien que "ça ne va pas durer"...

Ces "niches" sont multiples, diverses. Elles ne répondent jamais à des préférences ou à des options idéologiques. Elles paraissent renvoyer à un néo-épicurisme de la vie privée, qu'on nommera un peu vite "petit-bourgeois", sans trop savoir le sens qu'on fait à ce mot, une nostalgie de la sécurité, un mépris des adultes et de la société organisée ("Bof !"), un désir d'échapper aux contraintes et aux responsabilités qu'elles impliquent (qui ne sont pas voulues !), à un matérialisme actif, en somme. Mais les justifications ne sont pas importantes, elles ne touchent pas à l'essentiel.

Commençons par cet "égotisme" : la presque totalité des jeunes interrogés (352 sur 502) implique le délaissement social dont nous avons parlé et concerne la rétraction sur les bases existentielles contrôlables de la vie privée, du couple, de l'appartement, du lieu "où-l'on-fait-son-trou", sport, bals populaires, métier. Il ne s'agit pas de préférence, mais de choix impliquant des actions sociales précises dont les motivations restent souvent inconscientes.

Donc, le bonheur personnel compte d'abord et en dehors de tout (...).

(p. 263 à 267).

La vie des "niches" est, au fond, celle des "sectes". Nul n'a encore entrepris l'analyse des sectes dans l'histoire de la société industrielle, depuis les groupes religieux marginaux américains, jusqu'aux groupes sportifs, aux familles de motards, de mélomanes. Cette étude devient urgente, car la secte envahit aujourd'hui la vie quotidienne et son contenu interne est fait de cet échange de sensations qui exclut ou tente d'éliminer les stéréotypes d'une vie bourgeoise noyée dans "les eaux glacées du calcul égoïste".

Cette tendresse n'est pas séparable du rituel qui préside à l'organisation de la vie collective dans ces groupes de faible amplitude, rituel érotique, rituel de nourriture et de sommeil. Rituel qui exclut le rituel établi et

esquisse un nouveau rythme d'existence commune. Rituel des bals, des rassemblements de motards, des étudiants, des jeunes au cours d'une soirée ou d'une réunion. L'application de certains rythmes, la répétition de certains gestes réanime la tendresse et élimine la violence des relations internes des petits groupes et des "niches" (...).

Sur le cimetière des croyances adultes, les jeunes de 72-73 ont laissé croître le rêve d'un Robinson naufragé à l'intérieur de la vieille société indestructible et malaisément réformable. Mais ce rêve est plus qu'un rêve : s'il creuse des galeries profondes dans la société, s'il la mine de l'intérieur, si se multiplient dans les multiples replis de ces "niches" des désirs d'autonomie, alors, d'ici à quelques années, la réalité peut être transformée.

Dans un film prémonitoire, en 1965, *Les Coeurs verts*, Edouard Luntz avait reconstruit ainsi un de ces noyaux vivants de jeunes suburbains perdus dans la banlieue, les terrains vagues, et trouvant autour de machines à sous ou à la trace d'une pauvre fille un prétexte à cristalliser leurs rêveries, leur violence, leur sexualité errante. Mais ce film "débouchait", comme on dit sur un constat de révolte. Il n'est pas certain que les "coeurs verts" de 1973-74 pensent qu'il faille changer la société pour changer leur existence. Ils n'ont pas lu Reich, mais ils savent que la révolution personnelle doit précéder la révolution générale.

La société industrielle provoque, semble-t-il, ce morcellement en sectes et entraîne la recherche de refuges, d'abris où l'homme se regroupe pour consommer en commun un peu d'affectivité, quelques mythes, un "consensus" limité à quelques-uns, de la sexualité, quelques rêves, artificiels ou non. Cela, le conditionnement de la division technique du travail ne le lui apporte pas, et tout ce que les sociologues disent sur un aménagement possible du travail en général est une mystification. Alors, conscients ou non, les jeunes organisent le repli.

Certes, on en appellera à l'atavisme des classes moyennes françaises, à l'esprit "petit-bourgeois", à la dissolution des "valeurs" entraînant un désarroi général, à tous les mythes ou énoncés impliquant non un constat de la réalité, mais une option sur ce que devrait être la société. Mais l'observation de la vie quotidienne conduit simplement à reconnaître une conjoncture nouvelle - qui ne satisfait ni la mythologie conservatrice, ni la mythologie réformiste

ni la mythologie révolutionnaire - et qui eût été inconcevable voici dix ans : le morcellement de l'unité nationale en différences partielles et spécifiques, en groupes d'affinité, d'appartenance, en multiplicités partielles (...).

Le mouvement vers les "niches" n'a aucune justification religieuse, économique ou idéologique. Il est une tendance interne à la vie collective qui s'abrite ainsi de la complexité de la division technique du travail, de l'industrialisation forcenée, de l'urbanisme absurde, du bombardement unilatéral de la publicité, de l'information gouvernementale, d'une pédagogie dominante. L'apparition d'une microsociologie de la vie française est sans doute plus importante que les dissertations sur l'"état d'esprit des jeunes" ou les "aspirations" des adolescents. Et justement, cette novation modifie les rapports de ces mêmes jeunes dans la vie quotidienne...

°°

LES VALEURS DES JEUNES

L'ENTRAIDE

Extraits de l'ouvrage de J. DUVIGNAUD, "La planète des jeunes"
(op. cité), p. 263-264.

"Un besoin de tendresse..."

Finie la sensibilité stéréotypée des adultes de la classe moyenne, modelée par les journaux sentimentaux, la télévision et les romans-photos. Apparaît une manière différente de s'attacher les uns aux autres, mais dans le cercle clos des amitiés, des équipes. Appelons cela entraide (...).

Cette entraide rappelle celle des ouvriers du début du siècle dernier. Ce n'est pas l'aide pleine de forfanterie des classes aisées ni la solidarité des partis politiques. Il faudrait retourner aux heures de l'Occupation pour retrouver ce "familialisme", cette fraternité chaleureuse et discrète.

Derrière cette affectivité se trouve ce que R. Alsono a cru détecter chez les jeunes, qu'il nomme un "besoin de tendresse". Exigence nouvelle qui fait de celui qui occupe un poste ou une place un vassal sentimental des jeunes. Les sociologues américains ont déjà noté ce besoin ou cette exigence d'affection dans la génération qui a suivi celle de 68. Tendresse qui n'exclut ni la violence ni l'indifférence au malheur des groupes étrangers.

N'expliquons pas cette attente de la tendresse par on ne sait quelle relation parentale avortée. Pas seulement. Cette relation n'est pas sentimentale - encore qu'au niveau le plus bas, celui des romans-photos et des chansons, elle devienne pleurnicharde - mais profonde, massive. Les sondages ne l'observent pas. Les observateurs ou les écrivains n'en tiennent pas compte. Elle est en train de modifier les relations psychiques de notre vie sociale.

°°

LES VALEURS DES JEUNES

LA DESAFFECTION RELIGIEUSE

Extraits d'un article de J.F. SIX, prêtre, "La désaffection religieuse"
"Le Monde" du 20.10.1977.

"La jeunesse, en France, depuis dix ans, a pris une direction nette : l'incroyance..."

Selon l'enquête publiée par "La Vie" en septembre 1977, en 1967 17% des jeunes de quinze-trente ans déclaraient "ne pas croire en Dieu"; ils sont 30% en 1977. En 1967, 6% se déclaraient "sans religion"; ils sont 17% en 1977.

On nous a dit depuis quelques années : il y a Taizé, Lourdes, des groupes de prière. Et chacun de s'extasier sur l'hirondelle comme si elle était le printemps, en oubliant la désertion des églises, spécialement par les jeunes, et celle aussi des séminaires. Devant ces chiffres, un évêque commentateur - il

est en ce moment au synode - déclare sans broncher : "Devant cette nouvelle photographie des jeunes, nous devons nous garder de tout réflexe extrémiste. Un rien peut renverser la situation, car le propre des jeunes est de ne pas s'installer".

Je ne suis pas près de croire que la jeunesse est une sorte de girouette qui change de cap à tout vent. Et force est bien de constater que la jeunesse, en France, depuis dix ans, a pris une direction nette : l'incroyance, et qu'elle s'installe...dans l'incroyance, qu'elle s'y précipite même; et avec une vitesse uniformément accélérée.

LES VALEURS DES JEUNES

L'INTERET POUR LE SPIRITUEL, L'IRRATIONNEL.

Extraits d'un article d'Alain WOODROW, "Une autre foi",
"Le Monde" du 10.11.1977.

"La désaffection religieuse chez les jeunes n'implique pas nécessairement une remontée de matérialisme ou un manque d'idéalisme, bien au contraire..."

Le groupe des jeunes, de plus en plus autonome, est en train de se forger sa propre culture, baptisée "contre-culture". Sa désaffection pour les valeurs reçues dépasse de loin le conflit "normal" des générations. Le fossé entre celles-ci se creuse toujours davantage. "Faut-il parler d'un front d'acculturation qui coupe par le milieu la pyramide des âges ?", demande l'historien Pierre Chaunu.

Quel est le caractère radicalement nouveau et différent de la culture où vivent les jeunes ? C'est avant tout une culture post-chrétienne, pour ne pas dire athée. La science, la philosophie, la psychologie sont toutes dominées par l'incroyance ou l'agnosticisme. En réalité, nous voyons naître un nouveau

type d'homme, qui possède une conscience planétaire, se méfie des discours et attache peu d'importance à la doctrine. Ayant une connaissance plus visuelle et sensorielle qu'abstraite et discursive, son approche de la réalité est plus expérimentale et empirique que par le passé, et il se sent mal à l'aise face aux synthèses abstraites et aux dogmes qui se veulent absolus et définitifs. Il ne sert pas à grand-chose de dire à un adolescent en 1977 que l'avortement est un mal. Ce qui compte pour lui, c'est la vie concrète de telle personne.

Voici une réponse typique d'un étudiant à l'université catholique de Nimègue, au Pays-Bas, à la question : *"Quel est le malaise que vous ressentez en face de la morale traditionnelle de l'Eglise ?"* "Cette question ne me dit rien du tout, dit-il, pour la bonne raison que les traditions morales de l'Eglise, depuis pas mal de temps déjà, ne tiennent plus aucune place dans ma vie. Elles ont disparu du champ de mon existence, comme ces cubes avec lesquels je jouais quand j'étais petit".

C'est d'ailleurs l'ensemble du message proclamé par l'Eglise qui ne passe plus : elle ne parle pas le même langage que les jeunes, ses catégories mentales ne sont pas les leurs, ses lois et ses interdits ne correspondent pas à leur échelle des valeurs.

Dans un sondage publié par La Vie en 1976, 74% de jeunes chrétiens entre dix-huit et vingt-quatre ans ont trouvé normal qu'un garçon et une fille vivent ensemble sans se marier, contre 37% pour tous les âges réunis. Il existe une sorte d'"innocence" vis-à-vis de la sexualité chez les jeunes qu'on aurait tort de condamner trop rapidement comme une perte regrettable du sens du péché (...).

La désaffection religieuse chez les jeunes n'implique pas nécessairement une remontée de matérialisme ou un manque d'idéalisme, bien au contraire. Les sociologues religieux sont frappés par deux phénomènes concomitants et apparemment contradictoires. D'une part, la multiplication des religions et un regain d'intérêt sans précédent pour le spirituel, l'irrationnel. D'autre part, le dépérissement des religions, qui prend de multiples formes : relativisme des croyances et des dogmes; désaffection des cultes et des rites; démantèlement des institutions et des structures; transfert des convictions religieuses sur d'autres formes de conviction globale; résistance aux hiérarchies ecclésiastiques; apparition de nouveaux clivages qui traversent les frontières confessionnelles.

LES VALEURS DES JEUNES.

Ce double phénomène est particulièrement sensible chez les jeunes, dont beaucoup sont à la fois allergiques aux Eglises, voire à la foi chrétienne, et prêts à suivre le premier gourou venu, à ingurgiter n'importe quelle doctrine du moment qu'il est question d'amour, de générosité, de don de soi : *"Peu m'importe qui tu es, d'où tu viens ou ce que tu crois, je t'aime !"*

D'où le succès actuel des nouvelles sectes, venues pour la plupart de l'étranger, qui répondent aux multiples besoins ressentis par les jeunes : besoin de certitude, de sécurité, de fraternité, de chaleur humaine et surtout d'un but, d'un idéal dans la vie. A l'encontre de leurs aînés qui avaient fait mai 68, les jeunes de 1977 ne contestent plus une société dont ils se désintéressent. Ils y vivent en marge, sans y être vraiment intégrés.

Les jeunes sont ailleurs. Moins radicalement que les "drop-outs" et les hippies des années 60, ils rejettent la société contemporaine et l'ensemble des valeurs culturelles et religieuses sur lesquelles elle est bâtie. Ils se trouvent aliénés dans un univers froid et dur, régi par la réussite matérielle, la bureaucratie, la rentabilité. Un monde qui laisse insatisfaits leurs besoins d'affection, d'approbation, de valorisation et de sens global à leur vie.

Même ceux dont l'*ailleurs* ne se situe pas aux extrémités - telles les drogues ou les sectes - se sont placés volontairement "hors de la course", en optant pour l'écologie, la vie dans une communauté ou en se réfugiant simplement dans le non-engagement, l'apathie politique, la résistance passive.

Cette "fuite du monde" - qui n'a rien à voir avec l'ascèse chrétienne - est une forme de lutte non violente contre le progrès et le sacro-saint dogme de la croissance.

"Le monde qu'il faut fuir, écrit le théologien italien Ernesto Balducci, c'est le monde tel que l'ont organisé les mécanismes du pouvoir, en particulier du pouvoir économique : un monde dont le caractère inhumain se remarque aussi sur le visage des privilégiés".

Cette acculturation, cet idéalisme sans bornes d'une jeunesse assoiffée d'absolu et rassasiée par une civilisation de pouvoir, de profit et de plaisir, peuvent présenter un danger, toutefois, car ils vont souvent de pair avec l'abandon de tout sens critique. L'apolitisme ouvre la porte à toutes les manipulations, voire aux fascismes. Beaucoup des manifestations de religiosité actuelles traduisent le désir de fuir un réel trop dur. Taizé, le mouvement charismatique, les religions orientales - sans parler des sectes, de l'occulte, de la parapsychologie - peuvent représenter autant de tentations de fuir l'engagement social et politique. Nombre de jeunes sont absolument démobilisés dès qu'ils entrent dans un de ces courants, pour être "mobilisés" ensuite dans un sens bien déterminé.

Le comportement de ces jeunes est ambigu, certes, car c'est un cri du coeur instinctif, irraisonné. Mais c'est surtout une réaction de défense, un avertissement salutaire contre le suicide vers lequel notre civilisation matérialiste, telle une machine devenue folle, semble se précipiter.

Anticorps qui lutte pour sauver l'organisme malade, cette génération de jeunes est comme le témoin privilégié - à la fois agent et symptôme - de la profonde mutation culturelle qui ébranle le monde occidental. Au lieu de jouer le rôle traditionnel de "déviant" temporaires, qui finiront par s'intégrer dans la société, les jeunes apparaissent comme des "mutants", qui préfigurent le monde à venir. Ils incarnent un nouvel esprit qui commence à gagner d'autres secteurs de la société.

LES 15-20 ANS EN 1980.

Encadré extrait de l'enquête de Patrick BENQUET - Les 15-20 ans : lucides et réalistes - publiée dans le Monde - Dimanche du 19 octobre 1980.

*Des jeunes lucides, pragmatiques,
avides de contacts avec les autres,
réfractaires à l'autorité ...*

La Cofremca (1) étudie "en continu", depuis 1953, les "courants socio-culturels" qui traversent notre société. Elle peut ainsi mettre en évidence les évolutions de mentalités et d'attitudes sociales qui se produisent en permanence de manière souterraine et souvent invisible. Chaque année, depuis 1974, cet institut réalise une enquête auprès d'un échantillon de deux mille cinq cents personnes représentatives de la population française, fait des interviews en profondeur des "précurseurs" et examine toute une série de données, telles que les chansons populaires, les films, la publicité, etc.

Les observations faites en 1980 sur les jeunes de quinze à vingt ans ont été confrontées avec celles d'autres pays européens, révélant plus d'une concordance. Elles rejoignent la plupart de celles que nous avons faites (en France) "sur le terrain".

. LUCIDITE. Les jeunes, aujourd'hui, sont lucides sur eux-mêmes. Ils sentent ce dont ils ont besoin, ce qui leur fait plaisir, ou leur est désagréable.

. REALISME. Ils sont très pragmatiques. Ils ont envie de réaliser leurs aspirations, mais s'arrangent pour ne pas vouloir l'impossible. Si c'est trop difficile, ils renoncent. Ils préfèrent contourner les obstacles plutôt que

(1) 55, rue Hermel, 75018 Paris.

de les affronter. Ils sont peu compétitifs mais, contrairement aux vingt-cinq-trente ans qui sont farouchement anticompetitifs, ils ne sont pas contr

Ils ont ainsi une aptitude croissante à "s'auto-manipuler" : ils sont capables de prendre leurs distances par rapport à leurs propres motivations, parmi lesquelles ils savent faire des choix. Par exemple, je choisis de m'acheter une moto au détriment de mon désir d'avoir d'autres vêtements.

Le temps pour eux a pris de l'épaisseur. Rien ne se fait sans le temps. Ils ne croient pas aux révolutions et pensent que le changement ne se décrète pas.

. CONTACT INTERPERSONNEL. La lucidité sur leurs propres motivations ne les empêche pas d'être réceptifs aux autres. Au contraire. Ils saisissent leur entourage par "empathie", c'est-à-dire qu'ils sont capables de se mettre à la place de leur interlocuteur, dans sa peau. Et dans leurs relations, ils sont parfaitement conscients des influences interpersonnelles.

Ils ont également une bonne aptitude à établir le contact avec des gens qu'ils ne connaissent pas, battant ainsi en brèche la vision que les sociologues étrangers ont de la France : une société barricadée derrière ses lignes Maginot, comme par exemple la famille.

. TOLERANCE. Leur capacité de voir à l'intérieur de soi, tout en étant aptes à se mettre à la place des autres, les blinde contre les idéologies. "On ne la leur fait pas !" La propagande et la publicité ont donc peu d'impact sur eux.

La tolérance se développe. Mais plus qu'une tolérance morale, il s'agit d'une attitude visant à éviter les conflits, le stress, la bagarre. C'est l'écologie de la non-bagarre.

. INERTIE. L'autorité a peu de prise sur eux. Mais il s'agit plus d'une résistance passive que d'une véritable contestation. A l'autorité, on oppose la force d'inertie.

. PLAISIR. Ils cherchent à se sentir bien dans leur peau, accordant beaucoup d'importance au corps et à l'affectif.

. ADAPTABILITE. Leur réalisme et leur esprit de tolérance s'accompagnent d'un intérêt plus fort pour les progrès techniques. Dès lors, ils sont - plus que leurs aînés - capables d'adaptation, disponibles au changement, même s'ils n'imaginent pas plus qu'eux ce que sera leur avenir.

LES VALEURS DES JEUNES.

EDITION 1981

LA VIE SEXUELLE DES JEUNES.

Extraits d'un article d'André BEJIN, sociologue, publié dans le dossier "les adolescents et la sexualité" du mensuel Le Monde de l'Education d'octobre 1980 (une nouvelle morale, p. 14 à 17).

"Il y a moins de "laisser-aller" que certains adultes ne le disent dans la vie sexuelle des jeunes. Une nouvelle représentation de la "bonne éducation", du savoir-vivre en matière de sexualité s'est constituée ..."

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale - mais surtout depuis le début des années 60, - des changements importants se sont produits dans la sexualité des "moins de vingt ans", aussi bien sur le plan des attitudes que sur celui des comportements.

La plupart des jeunes ont leur premier rapport plus tôt. Ils utilisent plus la contraception, sont, en tout cas, plus conscients des "précautions" à prendre. Les garçons ont moins recours aux services des prostituées.

La masturbation éveille de moins en moins un sentiment de culpabilité.

Les filles, surtout, y recourent nettement plus souvent. Les jeunes, en outre, se montrent beaucoup plus tolérants envers l'homosexualité.

Pourtant, il ne faudrait pas croire que les nouvelles moeurs sexuelles de la jeunesse des pays occidentaux traduisent (ou conduisent à) un "laisser-

aller" généralisé. En fait, s'est constitué un nouveau code de conduite à la fois plus libéral, plus flou, mais non moins contraignant que le précédent. Il semble notamment que beaucoup de jeunes s'accorderaient sur les points suivants :

- Il convient d'écarter les différents "tabous". La plupart des formes de sexualité (à l'exclusion des formes trop "asymétriques" : pédophilie, violences sexuelles...) sont également admissibles. Il faut être, comme on dit, "naturel", "sans complexes".

- Il ne faut pas trop retarder son entrée en sexualité (génitale) : la sauvegarde de sa virginité n'est plus guère aujourd'hui, pour une jeune fille, un devoir sacré (le conformisme irait plutôt dans l'autre sens).

- La "variété" est souhaitable. Variété de partenaires, mais sans changement trop fréquents (bref, la même règle que pour les cadres avides de promotion : il faut changer d'entreprise, mais pas trop souvent).

- Il faut "respecter" ses partenaires, ce qui signifie, aujourd'hui, se comporter à leur égard de façon égalitaire. L'orgasme doit être partagé. Il est même préférable qu'il soit simultané. Finie la traditionnelle "goujaterie" masculine. La partenaire a elle aussi le "droit" (et, incidemment, le "devoir") de fonctionner. Cette même hantise de la symétrie peut conduire à "tu m'as trompé, donc j'ai acquis un droit à te tromper".

- Les "partenaires" doivent aussi "communiquer" : se parler librement, rejeter l'hypocrisie. Il est de bon ton - et même moralement requis - de s'avouer, par exemple, ses infidélités passagères.

- Il convient donc que les partenaires soient très attachés l'un à l'autre, francs, le plus fidèles possible mais, en même temps, il faut chercher à ne pas empiéter sur la liberté de l'autre et, soi-même, ne pas trop "se lier".

Beaucoup de couples de jeunes qui expérimentent ces formes de relations se trouvent ainsi confrontés à une ambiguïté parfois difficile à vivre. Il faut à la fois, s'investir dans une relation affective tout en se protégeant, être attaché à l'autre sans être (ou paraître) possessif. Ils sont partagés entre la revendication de responsabilité ("nous ne sommes plus des enfants")

et la fascination de l'irresponsabilité ("*profitons-en avant d'avoir des enfants*"). Ils veulent cumuler - en matière sexuelle et affective - les avantages de la sédentarité (la sécurité, l'approfondissement de la relation) et ceux du nomadisme (la diversité, la nouveauté). Ainsi, soulignent Louis ROUSSEL et Odile BOURGUIGNON, la "cohabitation" permet "*d'établir une communauté de vie comparable à celle des conjoints, sans que cette union, si vive qu'elle soit, ne cesse d'être unilatéralement résiliable. Et cette constante liberté de se séparer serait, selon les cohabitants, la preuve manifeste et permanente de l'authenticité du lien amoureux (1)*".

Il y a donc moins de "laisser-aller" que certains adultes ne le disent dans la vie sexuelle des jeunes. Une nouvelle représentation de la "bonne éducation", du savoir-vivre en matière de sexualité s'est constituée.

(1) *Génération nouvelles et mariage traditionnel*. Cahier de l'INED, n° 86, PUF, 1978.

LES VALEURS DES JEUNES

LA "NEGOCIATION" AVEC LA SOCIÉTÉ

Extraits de l'ouvrage de J. DUVIGNAUD, "La planète des jeunes"
(op. cité), p. 328 à 330 et p. 349.

"On peut à la fois, dans cette génération, se comporter comme un instituteur adapté, un employé équilibré et estimé de ses supérieurs, un étudiant respectueux du savoir et, en même temps, pratiquer d'autres valeurs que celles dont on fait montre..."

Il ne faut pas voir dans le besoin de consommer détecté chez tous ceux que nous avons interrogés le simple symbole de l'accession à la classe moyenne et le désir de profiter "bourgeoisement" du gâteau, mais aussi et surtout un détachement du puritanisme mystificateur dans lequel on avait maintenu longtemps ceux qui tirent de leur salaire leur moyen de vivre : le goût du jeu, de la dépense somptuaire, du gaspillage. Ce que l'on peut appeler *le prix des choses sans prix (...)*

Les gens de ma génération ont tous pensé que le respect de certaines valeurs impliquait l'entrée dans la vie collective des adultes. Que la crédibilité du comportement d'un homme ou d'une femme résultait de sa capacité à se conformer à des "modèles" établis par la culture d'une nation. L'éducation, les concours, les diverses initiations avaient précisément pour principe de briser l'errance du désir pour en canaliser la sauvagerie dans des moules définis par la pratique des générations antérieures...

Je ne crois pas qu'il se soit opéré ce que Nietzsche appelait un "renversement de valeurs". Ce fut un des vœux de 68. Et cela a avorté. Les modèles sont restés les mêmes, quelque peu ravalés ou dépoussiérés : on réforme...

Ce qui a changé, c'est que la pratique s'est disjointe des valeurs pratiques. Je veux dire que l'on peut à la fois, dans cette génération, se comporter comme un instituteur adapté, un employé équilibré et estimé de ses supérieurs, un étudiant respectueux du savoir - et, en même temps, pratiquer d'autres valeurs que celles dont on fait montre. Cette distorsion est peut-être plus importante

qu'un renversement brutal des idoles. Il suppose que les gens qui pratiquent ce double jeu connaissent l'efficacité des valeurs adultes ("pour avoir la paix"), mais, en même temps, savent que l'existence a pris un autre cours.

C'est une éthique provisoire qui se définit ici. On ne demande plus à l'information d'assumer un impossible idéal d'objectivité, à la sexualité de réaliser la puissance infinie du désir, à la culture de conférer le savoir absolu et à la consommation d'apporter le confort. Le pragmatisme si souvent noté intervient ici qui s'interpose entre la fonction traditionnelle des valeurs établies, et de ce que les hommes en attendent statistiquement, et ce que l'on veut tirer de sa propre vie : le relativisme peut se traduire par un haussement d'épaules devant les valeurs ("Défendons une information objective ! Défendons le savoir !"), un "Bof !". Il est la marque d'une autre attirance, mal définie sans doute, mais déjà enracinée dans la pratique : on prend de l'information ce qui nous concerne, on tire la culture d'un peu partout et pas nécessairement des organismes institués, on cherche à instaurer la tendresse dans le couple et l'attachement dans les groupes d'amis, on gaspille comme l'on en a envie.

Effectivement, l'achat d'une moto par un jeune ouvrier qui économise sur son salaire est plus important que pourrait l'être sa formation professionnelle ! N'en déplaise aux vieux censeurs de la sociologie du travail... On prend un métier, bon ! On traite avec la société de papa, bon ! Et l'on garde pour soi la part la plus puissante, la plus fascinante, celle du gaspillage somptuaire d'énergie, de vitesse, de danger, de fraternité, de bonheur, en somme...

(p. 349)

Le spectacle que donne ce pays avec ses "magouilles", ses "réformes", ses groupes de pression, son angoisse devant la crise de l'énergie n'a rien d'exaltant. Tous les adultes sont des salauds. Les jeunes le savent. Ils en prennent leur parti. Ils vivent à part.

Ils ne s'indignent pas. Ils n'acceptent pas. Ils tiennent compte, simplement ! Qu'elle se débrouille comme elle le veut cette société qui ne cherche que la conservation ! On la met entre parenthèses ! On tente de vivre comme bon nous semble, dans les "niches" de l'émigration intérieure. En attendant. A nous, sans éclat, sans émeute, il sera peut-être possible d'être le cheval de Troie du vieux monde...

LES VALEURS DES JEUNES

L'ENGAGEMENT POLITIQUE

Extraits d'un article de J.P. CORBEAU, sociologue, publié dans le dossier "les 17-19 ans" du n° 176 de la revue Moniteurs-Animateurs, p. 6 et 7.

"La recrudescence d'une sorte de nihilisme politique..."

Il est indéniable que beaucoup de jeunes militent encore dans des appareils traditionnels. La campagne présidentielle l'a montré ainsi que, plus récemment, la crainte du chômage. Pourtant il semble qu'on ne vive plus son appartenance à un parti ou à un syndicat comme un engagement total.

Les seuls grands événements politiques cités par les jeunes sont le Larzac et l'affaire Lip. Autrement dit, des événements qui se situent dans la perspective d'une sauvegarde d'un espace auquel on est attaché, appelant des formes de relations de groupes, refusant toute mainmise des grandes tendances politiques traditionnelles (...).

A quoi bon se battre et se sacrifier pour des causes qu'on sait perdues d'avance si l'on attend leur totale réalisation ? A la prise de pouvoir politique, on préfère la revendication écologique, la redécouverte du sacré. Rappelons que ces jeunes qui ont aujourd'hui entre 17 et 19 ans se sont projetés - affectivement - en 1968 sur le discours de leurs aînés. L'échec de ceux-ci (du moins en ce qui concerne la volonté d'un changement radical de la société) les a atteints alors que leur personnalité (10-14 ans) était fragile. Sans doute faut-il voir ici la recrudescence d'une sorte de nihilisme politique.

Le mouvement écologique illustre parfaitement ce nouvel état d'être politiquement. Il réunit des militants d'idéologie réactionnaire à des gauchistes. Tous refusent plus ou moins le monde urbain, la ville qui n'est plus un lieu de fête

mais d'interdits sociaux. On idéalise la campagne épargnée par toutes les pollutions. On cherche des aliments les moins industrialisés possibles et surtout, on vit avec angoisse l'installation de centrales nucléaires.

Extraits du dossier "°° génération différente", publié dans le N° 38 de "Documents Service Adolescence" (septembre-octobre 1980). Entretien de M. P. NOBECOURT avec G. AUTHELIN et A. CAYOT, animateurs musicaux à Bourg-en-Bresse (la musique : une façon de vivre, p. 18 à 20).

LES VALEURS DES JEUNES

LA PRISE DE CONSCIENCE ECOLOGIQUE

Extraits de l'ouvrage de J. ROUSSELET, "L'allergie au travail" (op. cité), p. 215-216.

"Les jeunes rangent en général la lutte contre la pollution parmi leurs deux ou trois préoccupations principales..."

Il serait faux de croire que seuls quelques spécialistes s'intéressent à cette dégradation de notre environnement et de notre nourriture, et que le silence et l'inertie des pouvoirs publics reflètent fidèlement l'indifférence de nos contemporains. Les jeunes en particulier y sont beaucoup plus sensibles que pourrait le laisser penser l'attitude de leurs aînés, puisque, interrogés sur leurs inquiétudes à l'égard du présent et de l'avenir, ils rangent en général la lutte contre la pollution parmi leurs deux ou trois préoccupations principales.

Il n'est d'ailleurs qu'à regarder la manière dont ils se mobilisent en foule, tous milieux d'origine mélangés, chaque fois qu'il leur est demandé de participer à une campagne de sauvegarde d'une forêt, d'un site ou d'un monument, pour apprécier l'ampleur du phénomène et sa sincérité. Tout se passe comme si leur génération se sentait comptable d'un héritage naturel à transmettre intact à ses propres enfants. Cette prise de conscience peut paraître surprenante de la part d'une jeunesse accusée si souvent de ne rien respecter. Qu'elle soit le fruit d'une éducation plus attentive aux problèmes de l'écologie ou qu'elle reflète une réaction biologique de défense contre une agression de plus en plus insupportable, elle débouche elle aussi tout naturellement sur une contestation de

la valeur Travail traditionnelle. Comment pourrait-il en effet en être autrement, puisque toutes les idéologies qui ont survalorisé l'activité de travail l'ont toujours fait au nom d'une commune poursuite de ce progrès aujourd'hui mis en accusation ?



LES VALEURS DES JEUNES

LE NOUVEAU LANGAGE

Extraits d'un article de J.P. CORBEAU, sociologue, publié dans le dossier "Les 17-19 ans" du n° 176 de la revue Moniteurs-Animateurs, p. 6.

"Un langage qui préfère l'image à l'idée abstraite..."

Ce qui frappe lorsqu'on interviewe les jeunes, c'est la spécificité de leur nouveau langage. Il est démembré, désarticulé, fluide, il contourne les concepts et les énoncés, préfère l'image à l'idée abstraite, erre parmi les synonymes et les comparaisons. Il semble vouloir ignorer la syntaxe commune et ne chercher une communication qu'avec ceux qui pratiquent les mêmes éli-sions. Ce langage rappelle la pop music, le rock, comme lui il unit le psy-chisme des individus et les images qu'ils se font de la vie. Il rappelle aus-si le langage de la bande dessinée où le mot retrouve sa violence parce que toujours en situation, toujours sous-tendu par l'image. Le langage emprunte moins à l'argot qu'à des groupes particuliers (souvent les drogués : je pla-ne, j'ai de bonnes vibrations, le trip, etc. parfois les motards : j'arra-che, etc.).



LES VALEURS DES JEUNES.

EDITION 1981.

LA MUSIQUE : PULSIONS ET CLIVAGES.

Extraits du dossier "Une génération différente", publié dans le N° 38 de "Documents Service Adolescence" (septembre-octobre 1980). Entretien de M. P. NOBECOURT avec G. AUTHELIN et A. CAYOT, animateurs musicaux à Bourgen-Bresse (la musique : une façon de vivre, p. 18 à 20).

La musique prisee par les jeunes est celle qui leur permet de vivre certaines pulsions non seulement corporelles et sexuelles, mais aussi affectives ...

• *Pourquoi la musique a-t-elle tant d'importance chez les jeunes ?*

Si les adolescents, peut-être plus que d'autres, partent facilement dans la musique, c'est qu'elle est en quelque sorte un lieu du "non-dit". C'est très ambigu finalement la musique, ce n'est pas un discours clair, blanc ou noir. C'est un peu comme les auberges espagnoles, chacun peut y trouver ce qu'il à envie d'y apporter, y retrouver des états d'âme du moment ... Toutes les appropriations sont permises, sans contestation possible de la part de celui qui livre la musique (...).

Le punk a constitué une étape décisive dans l'évolution du rock notamment. Le courant rock allait en s'amenuisant, ou en devenant très pompeux avec le rock symphonique par exemple. C'était le temps du "baba cool" qui assistait couché aux concerts ... Les punks ont voulu casser ce modèle-là. Ils ont bousculé tout le monde. Et ils ont suscité une éclosion de petits groupes qui font leur musique, avec peu de matériel, peu d'expérience. L'essentiel maintenant c'est l'énergie. Il n'y en avait plus, et maintenant, ça recommence à bouger.

A la suite du mouvement punk, des groupes comme *Téléphone*, comme *Bijou* ont contribué à l'essor de nouvelles expressions musicales : par des textes, des musiques un peu simplistes, mais très faciles. Combien de groupes ont appris à jouer sur *Téléphone* ! Trois guitares, une batterie, trois accords, et c'est tout. C'est facile pour les jeunes de se "faire plaisir" en jouant

leur musique. Et depuis peu, on assiste à une multiplication des petits groupes. C'est un phénomène très intéressant mais trop récent pour qu'on puisse savoir ce qu'il en sortira.

Néanmoins, je me demande s'il s'agit vraiment d'un phénomène nouveau ou si les formes musicales seules sont nouvelles ... Il est évident que le besoin de jouer de la musique, le besoin d'en écouter correspondent à un certain nombre de pulsions corporelles, parmi lesquelles la sexualité est un élément déterminant.

La musique prisée par les jeunes est celle qui va leur permettre de vivre toutes ces pulsions, pulsions organiques mais aussi affectives.

Je ne vois pas en quoi Brassens va pouvoir accrocher un jeune de 15 ans ! On trouvera autre chose dans la musique de Brassens, mais pas cette fonction là. C'est bien davantage dans une rythmique un peu costarde qu'il retrouvera ses pulsions sexuelles, son besoin de s'évacuer, de s'éclater ... Il y a également le "verso", son côté "planant", "cool", caressant, le besoin de repos, d'intériorisation, de souffler parfois, il a ses moments romantiques aussi ! Je crois que la musique aide sûrement le jeune à assurer tous ces besoins-là (...).

. Si les formes musicales évoluent, n'y-a-t-il pas une espèce de lame de fond qui reste sous-jacente et qui est un effet de génération ?

Tous les jeunes de quinze ans ont envie de dire "merde" à leurs parents, et les traitent de "vieux". Ça arrive dans toutes les familles. Chacun sait qu'on ne peut exister, découvrir ce qu'on est et ce qu'on veut être qu'en s'opposant à un certain nombre de modèles, en se démarquant.

Et le système commercial utilise à fond ce besoin. C'est de là que viennent les stéréotypes. Le système commercial sait très bien qu'en jouant cette carte-là : "vous êtes jeunes, vous, ne soyez pas comme les vieux", il joue gagnant. C'est pourquoi, sans nier l'importance du phénomène musical, je ne pense pas qu'il puisse être porteur d'un monde nouveau, le lieu où se forgent les révolutions. On trouvera toujours des gens qui seront assez malins pour en faire un fait massif, donc l'édulcorer, le rendre parfaitement intégré, aseptisé et assimilé.

Ce phénomène d'opposition à la génération précédente est très important, mais il est impossible d'aborder l'adolescence uniquement sous cet aspect psychologique. Il faut aussi prendre en compte tout l'acquis culturel : c'est-à-dire la classe sociale à laquelle appartiennent les jeunes et faire les différenciations qui s'imposent, comme pour des adultes. Pour André et pour moi, c'est ce que nous observons dans les bals, les fêtes populaires à partir de seize ans, les goûts évoluent selon les classes sociales. Bien sûr, ils sont toujours liés aux pulsions dont je parlais tout à l'heure, mais si elles continuent à se vivre à travers la musique, ces pulsions vont se diversifier selon les cultures, selon les couches sociales, et peu à peu, on va retrouver des clivages de plus en plus grands : ceux qui aimeront Brassens, ceux qui aimeront la musique matraquée par la télévision ou la radio, ceux qui aimeront la musique du bal, et ceux qui aimeront un rock "authentique" pour lui-même et pour tout ce qu'il représente. Non plus parce que c'est bien d'être "dans le coup", mais pour des raisons qu'ils pourront justifier.

. N'est-ce pas alors le moment de s'interroger sur ce qui est fait, et sur ce qui devrait être fait, dans les lycées et les collèges pour donner à tous les jeunes la possibilité d'un véritable choix ?

Certains professeurs de musique essaient, en intégrant la musique des jeunes à l'école, de capter leur intérêt. Mais placée ainsi dans le cadre scolaire, cette musique ne joue plus son rôle de communion, elle devient simplement un phénomène "culturel" au sens limité, comme la poésie, la mathématique. Et elle n'intéresse plus les jeunes. Il est très probable que rien ne se passera alors parce qu'il n'y a pas de vie de groupe. Or la difficulté, quand on fait de la musique avec des jeunes, est de savoir par quel biais on va pouvoir créer un groupe, trouver la longueur d'onde pour "être ensemble".

Car la musique, c'est ça aussi : un outil relationnel, la reconnaissance des uns par les autres, à travers quelque chose qui est commun. Au sein même de l'institution scolaire, la musique ne peut pas jouer ce rôle. Il faut un autre cadre.

C'est même enrageant de se rendre compte que l'information qui est faite par l'intermédiaire de l'institution scolaire ne passe pas du tout, qu'elle n'est absolument pas crédible auprès des jeunes, mais qu'en revanche celle de la radio passe très bien. Elle n'est pourtant pas faite par des adultes qui ont plus de respect pour le goût des jeunes ou pour leur avenir ... Mais la distance avec le poste de radio est telle qu'à ce moment-là, l'information passe. C'est terriblement pernicieux ... Et nous n'avons aucun moyen de lutter contre cette influence.

LES VALEURS DES JEUNES.

EDITION 1981.

LA MUSIQUE: POUR "REVER ENSEMBLE" ...

Extraits d'un entretien avec D. VERDIN, formateur et animateur musical au centre national de formation à l'animation de l'U.F.C.V. publié dans le dossier "l'animation des 12-18 ans/2" du n° 193 (janvier-février 1980) de la revue Moniteurs-Animateurs (musique à consommer et musique à créer, p. 15 à 20).

*Appropriation, plaisir, envoûtement,
révolte, marginalité ...*

Beaucoup d'adolescents et d'adolescentes sont attirés par la musique et essaient de se l'approprier, de la faire leur, et cette appropriation échappe en partie, au monde des adultes (...).

Il existe des méthodes de plus en plus adaptées qui vont permettre à des jeunes de créer, de laisser libre cours à leur imagination sans passer systématiquement par l'apprentissage de tout le langage musical. Même si ce type d'appropriation pose parfois des problèmes lorsque la création devient plus approfondie, il révolutionne l'accès à la musique, au matériel sonore et permet à un plus grand nombre de jeunes de s'y sentir à l'aise et d'y prendre plaisir. Quelques spécialistes réagissent d'ailleurs très vivement croyant percevoir l'abolition de certains "privilèges" et l'accès trop rapide du monde musical à de non-initiés.

. Existe-t-il des points communs dans les comportements des adolescents face à la musique ?

Le concert musical, et surtout "pop" ou/et "folk", reste une des rares possibilités pour les adolescents de *vivre ensemble un événement*, de se retrouver "bien" les uns avec les autres. La musique est alors prétexte à la rencontre, elle incite à se rassembler. Ils aiment cette force physique et chaleureuse que permet cette promiscuité de jeunes garçons et filles. La musique va créer, pendant un temps et dans un espace bien précis, un événement hors du monde difficile et perturbé, elle va envoûter et permettre de "rêver ensemble".

Ce phénomène "concert" demande cependant des nuances selon qui y participe et son implantation. On constate, par exemple, que si le concert est organisé dans un lieu de province assez isolé où il ne se passe pas grand-chose, les jeunes de la région peuvent s'y retrouver quels que soient le programme et le ou les chanteurs prévus. Ainsi, récemment, Annie Cordy a eu un succès important auprès de jeunes qui ne l'appréciaient pas particulièrement, alors que dans les grandes métropoles urbaines, les jeunes choisiront autant le "phénomène" concert avec tout ce qu'il représente que le programme proposé.

La musique "folk", et surtout celle importée des Etats-Unis, est souvent un point commun entre de nombreux adolescents. Ses rythmes populaires qui s'assimilent facilement, ses paroles évocatrices qui expriment souvent des différences ou des révoltes, sont des éléments essentiels où les adolescents se retrouvent. L'attrait pour les chants occitans ou bretons révèle également un sentiment d'appartenance à une certaine marginalité, un désir profond des adolescents d'être reconnus comme différents.

Un goût particulier pour tout ce qui touche les instruments à percussion est également à remarquer. Musique qui "prend aux tripes", qui permet de ressentir des sentiments, des émotions au plus profond de soi-même, musique qui envahit tout ...

. Existe-t-il des différences, quant à l'attrait pour la musique, chez les garçons et chez les filles ?

Contrairement à ce que pensent certains, la musique n'est pas un monde à part, en dehors des réalités socio-économiques et culturelles. Les différences qui existent dans les pratiques habituelles se retrouvent dans les pratiques musicales et elles sont parfois accentuées.

Si nous analysons le phénomène des groupes musicaux des orchestres de jeunes qui se sont développés depuis une quinzaine d'années, il nous faut constater plusieurs différences :

. Il n'existe pratiquement pas ou peu de groupes composés uniquement de filles.

. Dans de nombreux cas, les filles sont "utilisées" comme chanteuses, faire-valoir de l'orchestre. Elles n'assistent pas à toutes les répétitions, car "il faut livrer notre production et faire les choses sérieusement entre nous".

. Lorsque les filles sont acceptées dans les groupes, elles sont souvent les "assistantes" des techniciens, pour aider aux branchements de la sono et elles sont chargées de prévoir les "vivres" pour les chanteurs et musiciens. Reconnues pour apporter les sandwiches et la bière, elles le sont beaucoup moins lorsqu'il s'agit d'être à part entière dans la création du groupe.

Tout se passe comme si les garçons ne voulaient pas se laisser envahir par d'autres aspects plus affectifs que provoquerait un véritable partage avec les filles à partir et dans la musique. Beaucoup de filles semblent se satisfaire parfaitement de ces rôles. Là aussi, la musique n'apporte pas de solution "miracle" et l'animation musicale devra être très vigilante sur ce point.

LES VALEURS DES JEUNES

LE GOUT DE LA MOTO

Propos de jeunes cités dans l'ouvrage de J. DUVIGNAUD, "La planète des jeunes", (op. cité), p. 249-250.

"Entre motards, c'est une espèce de confrérie...!"

Voici ce qu'en dit Laurent :

"Moi, de toute façon, il y a une chose qui m'intéresse vraiment, c'est la moto. Tout seul, les autres ça m'est égal, je fais des balades. Pas forcément rapidement. Enfin, si on veut, c'est rapide par rapport à une voiture, mais moi je ne considère pas ça comme rapide... C'est pour le plaisir de conduire. Souvent, des fois, on se balade, comme ça, entre amis on va voir quelque chose, enfin c'est pour la balade quand on roule ensemble, on ne pense plus à rien. On est entre soi. C'est vraiment bien".

Ou bien Lambert, 18 ans (Sud-Ouest), qui consacre toute son existence à la moto et à la vie collective qu'elle implique :

"...On fait des rallyes, des "concentrations" quoi ! C'est un rassemblement de motards, quoi, des gars qui font la moto, tout ça. C'est un peu mon dada, quoi... tu vois ce que je veux dire... Les concentrations, pour que ce soit valable, il faut partir le week-end, quoi ! Alors on part le samedi et on arrive là-bas, à la nuit tombante. On arrive le samedi, le soir, généralement, on se débrouille pour arriver pas trop tard, et puis, bon, ben on commence, on plante la tente et tout ça, et on commence, on va regarder un peu, on fait les fous, on s'amuse. Evidemment, on reste autour du feu, ou on va se balader. On va dans les troquets. Autour du feu de camp, on parle de "bécane", on chante, enfin c'est surtout des discussions moto, quoi ! Entre motards, c'est une espèce de confrérie. Quand on est en moto, je ne sais pas si vous avez remarqué, à chaque fois on se salue. Le reste ne m'intéresse pas, ni les télévisions ni le cinéma. Pas d'argent pour ça. La moto, simplement.

Je ne travaille pas. Je suis dans ma famille, sauf à Pâques ou en juillet où je travaille pour gagner les vacances. En général, on part à quatre... c'est le meilleur chiffre pour partir en vacances... Je trouve qu'à quatre c'est mieux... ça fait un nombre pair... et un nombre pair, ça va toujours mieux. Je ne suis pas superstitieux, mais c'est mieux... on forme des couples.

- C'est mixte ?

- Ah non ! non...

- Pourquoi ?

- Parce que, si on a une copine, on ne peut pas sortir.

- Parce que "sortir", c'est quoi, pour toi ?

- C'est aller en boîte, c'est ramener des minettes à la tente... C'est le défoulement complet. Plus d'horaires... Je vais te donner un exemple. Il y a deux ans, je suis parti en vacances, il y a des fois, on se couchait à trois heures du matin, on se levait à trois heures de l'après-midi... On ne savait absolument pas quelle heure il était, on s'en apercevait seulement quand les magasins ouvraient... mais autrement, on se couchait à n'importe quelle heure; on ne regardait pas l'heure, quand on avait envie de rentrer, on rentrait. J'ai envie de me sentir libre... sans sentir quelqu'un derrière moi. Les autres, c'est pas que je ne les aime pas, au contraire... Mais ils se font une certaine idée de moi, qui n'est pas vraie... et je ne veux pas qu'ils aient une autre idée. Avec les autres, on ne pense pas à ça. Ça me permet de faire des choses... je suis libre, voilà... je ne rends pas de compte à personne. On est entre nous..."

°°

LES VALEURS DES JEUNES

LE GOUT DE LA MOTO

Article de J. ARBOIS-CHARTIER publié dans "Télérama", n° 1481, 31 mai 1978 (présentation d'une émission sur les jeunes motards - "Rungis, à fond la caisse" - programmée le 4 juin 1978 à 21 h 40 sur Antenne 2).

"La moto, substitut des jeux sensuels, instrument de revanche sociale et de liberté..."

C'est une belle fille aux dents éclatantes, aux yeux brillants et aux joues rondes. A l'âge où les autres rêvent d'amour, elle n'a qu'une passion : la

moto. Elle emploie pour en parler les mots de toutes les passions, celles de la drogue ou du sexe. Elle préfère la compagnie de sa "bécane" à celle des jeunes gens, et l'ivresse de la vitesse à celle de l'amour.

Le réalisateur, Denis Chegaray, ne s'est pas trompé en plaçant cette interview provocante aux deux positions-clés de son émission : en prologue et en conclusion. Elle étonne, elle va choquer peut-être parce qu'il s'agit d'une jeune fille qui revendique la liberté de se comporter comme un homme et qui refuse la place réservée à ses pareilles, celle de derrière. Mais, en quelques mots, elle dit très clairement pourquoi la moto est une passion dévorante pour certains jeunes.

Les garçons que l'on entend ensuite au long du reportage tiendront le même langage, développeront les mêmes thèmes : la moto substitut des jeux sexuels, la moto instrument de revanche sociale et, plus que tout, de liberté.

Si la jeune motocycliste affiche son indifférence pour les plaisirs de l'amour, ses confrères motards ne sont pas en reste. "Tu laisserais la bécane pour une nana ?" demande l'un d'eux, scandalisé, à son copain. Et celui-ci, qui n'en pense pas moins, n'ose pas avouer que... tout de même... si c'était pour le bon motif... si c'était sérieux... Chevaliers purs et durs des temps modernes, les jeunes motards affectent l'insensibilité et redoutent qu'une fille aux nerfs fragiles (forcément) freine leur machine...

Sans céder à la tentation d'une psychanalyse hasardeuse, on ne peut manquer d'être frappé par le mépris de ces jeunes gens pour ce qui intéresse si fort la majorité de leurs contemporains de tous âges : le sexe.

Instrument de revanche sociale, la moto permet à ces jeunes gens sans avenir, employés, ouvriers, ou chômeurs, d'échapper quelques heures par semaine à leur condition modeste, à la banalité de leur vie. Le jeune ouvrier qui s'ennuie à l'usine connaît chaque jour, grâce à sa moto, deux moments de bonheur : les trajets.

On aurait bien aimé savoir aussi comment ces jeunes gens aux salaires modestes dévorés d'ailleurs aux trois quarts par l'entretien de leur machine, parviennent à s'offrir de semblables merveilles... L'émission reste muette sur ce point. La liberté, enfin, revient comme un refrain dans les hymnes à la moto. Plus rapide que les autres, plus nerveux, se faufilant entre les voitures-

escargots dans les embouteillages, échappant aux flics sur la route, rien n'arrête un motard sûr de lui. Les BMW de la police ? Démodées, pas assez rapides ! Vitesse = liberté.

Y compris celle de se tuer. Mais le risque, c'est aussi une manière d'exercer sa liberté quand on n'en a pas d'autre. Ils risquent leur vie parce que leur vie ne vaut rien à leurs yeux.

Dingues ? Fêlés ? Comme le disent eux-mêmes, avec une étrange lucidité, les jeunes motards... Mais en réclamant le droit de tourner en rond sur leurs machines infernales, sont-ils plus fous que les chevaliers qui s'entretuaient très courtoisement pour le plaisir d'une belle joute ?

°°

LES VALEURS DES JEUNES

LES "MARGINIAUX"

Lettre d'un lecteur du journal ACTUEL (1970-1975) citée dans le livre "ACTUEL par ACTUEL" (op. cité), p. 85-86.

"Changer la vie..."

Je vous écris ce qui jaillit du cerveau d'un marginal. Ce que nous cherchons : la fraternité, la rupture de toute barrière, briser l'ennui, s'aimer.

Travail, non ; jouissance, oui. Voilà ce que veulent ceux qui laissent tomber la société bourgeoise. Dans les couloirs du métro vous rencontrez nos frères et soeurs qui vous demandent un ticket de métro ou cent balles.

Vous êtes-vous jamais posé la question : "Pourquoi ils font cela ?" Et ceux qui se disent "révolutionnaires" et qui répondent : "Ils n'ont qu'à travailler" ne valent guère mieux que les fascistes et méprisent le prolétariat.

Quelle chance donne-t-on à ceux qui sont issus de la classe ouvrière ? Aucune si ce n'est les camps de concentration qu'on nomme usines.

J'ai connu ces marginaux, j'en fais partie. Si certains vous ont volé vos affaires pendant que vous faisiez la route, n'en profitez pas pour condamner tout le mouvement.

De plus en plus, des fils et des filles de petits paysans, d'ouvriers, quittent leur région pour trouver du travail dans la capitale. Ils déchantent vite et rejoignent les marginaux. Tout le monde les traite de parasites, mêmes les "révolutionnaires". Pour l'instant, ils sont une minorité; leur lutte c'est : changer la vie. N'avez-vous jamais vu la fraternité que certains montrent ? Ils partagent le peu qu'ils possèdent. Ils quittent les maisons de correction la famille oppressive pour chercher l'amour. Bourgeois, attention, le jour où nous prendrons les armes, nous suivrons l'exemple d'Emile Henry qui déclarait aux jurés, après l'attentat de la Compagnie de Carmaux : "La maison où se trouvait les bureaux de la compagnie n'était habitée que par des bourgeois. Il n'y avait donc pas de victimes innocentes. La bourgeoisie tout entière vit de l'exploitation des malheureux; elle doit, tout entière, expier ses crimes".

Vive l'anarchie !

RADEK.

°°

LES VALEURS DES JEUNES

LA BANDE - LA VIOLENCE

Extraits d'un article de Gilbert CLAVEL, animateur de quartier (banlieue lyonnaise), publié dans le dossier "Les 17-19 ans" du n° 176 de la revue "Moniteurs-Animateurs", p. 16 à 19.

LA BANDE: "Ce qui est important, c'est bien le fait d'être ensemble..."

Le phénomène le plus fondamental autour duquel tout se polarise, c'est effectivement la bande. Les jeunes se rencontrent en bandes, dont la formation et la figuration quasi définitives s'opèrent vers l'âge de 14/15 ans. Ce qui est important c'est bien le fait d'être ensemble. Le local est intéressant dans la mesure où il permet de se rassembler de façon informelle, d'être bien au chaud; il n'est pas d'abord un lieu d'activités. Il est le support de rassemblement comme pour d'autres la guitare, la moto, la drogue... car dans ce milieu la

drogue n'est pas connue ; il n'y a pas de motos sur le quartier; les jeunes les admirent à l'occasion mais l'automobile (grosses cylindrées) est un modèle beaucoup plus puissant : ils volent des voitures mais pas des motos; ils passent de la mobylette à la "caisse" (= voiture) dès qu'ils ont l'âge requis et les moyens de l'acheter; l'automobile symbolise la puissance. Ils n'ont pas de guitare non plus : ils rêvent de monter un orchestre, mais préfèrent avec le peu d'argent dont ils disposent s'acheter des disques. Des disques "pop" bien sûr ! et si possible le dernier en vogue qui fait fureur dans "les boîtes". C'est à ce niveau que joue la mode. Car si le vêtement est important, ce n'est pas tant ce dernier facteur qui intervient ici que le fait d'être bien "sapé"; et pour être bien sapé il faut y mettre le prix et c'est le prix qu'on y met qui en fait la valeur, et non la mode (sinon à un moindre degré).

La réalisation qui fascine la bande, c'est la "boum". La bande s'approprie le local qui devient son espace propre qu'elle doit défendre contre les autres bandes qui tentent de le conquérir à leur profit, d'où la source de luttes incessantes qui ne vont pas toujours sans casse... Il s'agit ensuite d'organiser cet espace en vue des "boums" : l'aménagement s'effectue sur le modèle extrêmement puissant des "boîtes" (peinture, décoration, construction d'une discothèque, d'un bar, spots, jeu de lumières, stéréo, derniers disques en vogue, etc.). Or la "boum" est autre chose qu'un simple rassemblement pour l'écoute de la pop musique : elle traduit (comme l'automobile) ce besoin d'intensité de vie qui exige la participation de tous les sens et du corps: rythme saccadé du rock et de la pop musique, lumière tamisée et clignotante qui ajoute un climat de sacré... Elle réalise une sorte de communion, réservée aux initiés, qui passe par cette revalorisation de tous les sens. Elle traduit aussi ce besoin extraordinaire de relations et de communication, fortement inhibées et angoissantes, envers "les femmes" (...)

Quand les jeunes disent : "ce quartier il est pourri", ils expriment par là la violence de leur désenchantement par rapport à la société, qu'ils ne sont pas bien dans leur peau : les "vieux" nous "jettent", le quartier n'est pas beau, on nous rejette de partout, on fait des bêtises... Le mot n'a plus besoin de la syntaxe classique, il parle de lui-même. Ce langage haché est indissociable du rock et de la musique pop. Plus exactement, la personnalité de ces jeunes est basée sur une perception du temps qui est celui de

l'instant présent : ils n'ont pas de projet donc pas d'avenir; ils n'ont pas d'histoire, le passé a donc peu de consistance; seul le présent est plein. Le rythme saccadé du rock, la violence du mot traduisent cette hachure du temps. Cette musique et ce langage expriment l'intensité du vécu sur un mode discontinu, à l'opposé de la musique et de la syntaxe classiques qui se fondent sur une conception linéaire du temps (...).

LA VIOLENCE : "à la fois une attitude de défense, de contestation et de revendication qui manifeste une certaine prise de conscience..."

L'attitude des jeunes (regroupés en bandes) est ambivalente : à la fois ils se trouvent fort bien intégrés à la société de consommation (disques, vêtements, mobylettes, automobiles, cinéma, télé, supermarché...) et en même temps ils s'en sentent rejetés, s'en méfient et répondent à ses agressions par la violence.

Je crois que cette violence, qui s'exprime entre autre par destructions périodiques (de plus ou moins grande ampleur) du local, a une signification éminemment politique. Je prends un exemple : en février dernier, chaque jour du matériel était cassé (électrophone, table de ping-pong, bar, etc.); engageant une épreuve de force avec les jeunes qui pratiquaient ce sabotage systématique, ceux-ci finirent par expliquer le pourquoi de leur geste : "partout sur le quartier on nous rejette, tout le monde est raciste, même le club ce n'est pas pour nous..." Leur sentiment de rejet était tellement fort qu'ils ne pouvaient même plus croire que le club était pour eux alors qu'ils y venaient, mais sans jamais participer aux activités; ils reconnurent que ce n'était pas aux autres jeunes qu'ils en voulaient. En s'attaquant au matériel, ils désiraient simplement exprimer leur situation d'exclus, montrer qu'ils existaient et qu'enfin on les reconnaisse. Le local était le lieu (le seul sans doute) dans lequel ils pouvaient le dire sans crainte de retombées judiciaires. Ne disposant pas d'autres moyens d'expression, ce geste de destruction était un geste symbolique : il signifiait une contestation de leurs conditions d'existence. Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Ce type de comportement est habituel dans ce milieu. Cette violence, que l'on qualifie trop vite de vandalisme, semble en fait la forme privilégiée

d'expression politique de ces jeunes. C'est à la fois une attitude de défense, de contestation et de revendication qui manifeste une certaine prise de conscience. Il ne saurait donc être question de parler d'engagement politique au sein d'une organisation ni même de projet politique, ne fut-ce que sur le mode idéologique. Cette expression violente reste à l'intérieur de la bande, tout au plus éclabousse-t-elle quelques adultes à l'occasion.

°°

LES VALEURS DES JEUNES

LES "LOUBARDS"

Extrait de l'article de J. GAROUX, sociologue, - "L'apocalypse des loulous" - publié dans le numéro spécial du "Nouvel Observateur" et de "Faire", "Vivre à gauche", novembre 1977.

"La dérive des bandes, et d'autres dérives moins visibles annoncent la remise en question et à terme, la disparition des valeurs autour desquelles s'est constituée notre société..."

Les bandes, les loubards, les punks frappent l'opinion publique mais ce qu'ils désignent est réduit à la dimension anecdotique de l'information à sensation. Héroïsme de la misère ou mise en spectacle de la misère ? Dans un monde en changement où la scène politique dévore de plus en plus la scène sociale, entraînant la disparition des groupes sociaux et de leur culture, peut-on, en prenant le mythe du progrès à bras-le-corps, "saluer comme l'aurore de l'humanité" la fin des identités sociales ? La dérive des bandes nous fait mesurer la limite d'une telle lecture de notre devenir.

Pour les loubards, ces jeunes des milieux populaires, la perte d'identité est consommée. Il ne s'agit plus, pour eux, de résister, au nom d'une identité, au déferlement du changement social. Pris par la vague, ils se noient. N'étant plus soumis à la régulation culturelle, à la pression de la communauté mais simplement pris dans le quadrillage d'institutions distantes, impersonnelles,

pour ces jeunes, la liaison entre les objectifs et les moyens mis à leur portée éclate. Si la réussite matérielle, la consommation ostentatoire restent valorisées, les moyens "légitimes" mis en oeuvre par leurs aînés, le travail, l'honnêteté, la soumission, leur apparaissent dérisoires. Réponses déviantes ou réponse réalistes ? Mais cette contestation partielle de notre système social tourne vite court. Elle tend à devenir dérive néo-fasciste, association de la fraternité et de la violence. Fuites ambivalentes des bandes qui tendent à faire éclater l'ordre social mais qui, en fait, aboutissent à restructurer un clivage sexuel fort, à exacerber la xénophobie, à rejeter la violence aux frontières du groupe, à mettre en place un univers où la vie et la mort se rejoignent pour soi et pour les autres.

La dérive des bandes est spectaculaire. Mais il existe des dérives plus quotidiennes, moins visibles, car sans paroles et sans mise en scène, qui minent encore plus profondément notre système social. Absentéisme, refus du quotidien, fuites individuelles qui sont autant de réponses à la corrosion de la société civile opérée par l'Etat, l'industrialisation et l'urbanisation. Ces refus, par leur nombre, prennent une dimension collective, annoncent la remise en question et, à terme, la disparition des valeurs autour desquelles s'est constituée notre société, comme par exemple la valeur travail (...).

Les comportements de refus ne sont plus l'expression spécifique d'une classe sociale dont la domination s'exprime à partir d'un principe central, le profit, mais celles d'individus confrontés à l'emprise étatique, institutionnelle, bureaucratique, administrative... Ces refus jaillissent donc de multiples lieux et prennent des formes différentes selon qu'ils expriment la défense ou la perte d'une identité.

Ces refus ne sont pas les concurrents des luttes de classes, ils les traversent et minent les valeurs au nom desquelles ces luttes s'engagent. Chacun pour soi, avec, pour toute perspective, une réussite ou un échec que l'on ne partagera pas, ces individus sérialisés mènent une résistance quotidienne contre le temps, la machine, l'encerclement administratif, grignotant ici et là quelques lambeaux de liberté, consommant de façon nonchalante les informations véhiculées par les médias. Manipulés, agis, ils développent une stratégie de résistance de vaincus, d'emprisonnés (...).

Pendant que la nouvelle société politique se projette résolument vers l'avant, l'ensemble des milieux dominés vivent une intégration blasée, quêtant de plus en plus leur liberté sur les marges de la société, développant un réalisme pessimiste à l'égard des lendemains qui chantent.

LA DELINQUANCE JUVENILE.

Articles de Philippe BOGGIO publiés dans le Monde, dossiers et documents, n° 74 d'octobre 1980 (La délinquance juvénile).

"La délinquance juvénile, en fait, n'est pas plus importante, en volume, qu'il y a cinq ou dix ans, mais elle se modifie. Elle se durcit ..."

"La violence de 1980 a quelque chose de suicidaire ..."

Lorsqu'on leur demande ce qui, dans la violence, leur fait peur, les Français répondent souvent : les jeunes. Les crimes et les délits commis par les moins de vingt ans figurent en bonne place dans l'échelle des inquiétudes d'une opinion publique très prompte, ces dernières années, à dénoncer l'insécurité ambiante et à réclamer d'autres mesures de protection. La presse, chaque jour, se fait l'écho des actes de vandalisme, des rackets à la porte des lycées, des bagarres du samedi soir qui tournent au meurtre. A bien lire, la jeunesse deviendrait le fer de lance de la criminalité moderne.

La part prise par les adolescents dans la déviance sociale n'est pas un phénomène nouveau, mais elle ne débordait pas jusqu'ici du cadre de la "délinquance juvénile" : une perception plus tolérante des actes commis, une politique judiciaire davantage tournée vers la prévention que vers la répression. Les jeunes demeuraient des délinquants à part, ces "chiens perdus sans collier", décrits dès 1955 par le cinéma, des malfaiteurs souvent excusables, récupérables après ces détours mouvementés qu'a toujours comporté l'accession à un statut adulte.

Aujourd'hui encore, notre société cherche à contenir cette déviance juvénile et à lui éviter la contamination des délinquants adultes, en instituant une justice spéciale (cours d'assises, juges et tribunaux pour enfants), en créant une police (brigades de mineurs) et des prisons en principe mieux adaptées à cette clientèle particulière.

Ce système aurait-il failli ? L'opinion publique le croit et affirme, à travers les sondages, que la criminalité des plus jeunes s'accroît plus vite que les autres et que la justice est trop laxiste. Pourtant, selon le "Bulletin d'information du ministère de l'intérieur", la criminalité des moins de dix-huit ans entre l'année 1978 et l'année 1979 aurait légèrement diminué, passant de 39 796 à 38 992.

La délinquance juvénile, en fait, n'est pas plus importante, en volume, qu'il y a cinq ou dix ans, mais elle se modifie. Elle se durcit. Les jeunes, avant, étaient arrêtés pour des larçons, des vols de bicyclette ou de vêtements, des petits cambriolages. Ils sont aujourd'hui déférés en justice pour des délits et des crimes plus graves, cambriolages, règlements de comptes, vols à l'arraché, attaques à main armée. Près de 70 % des crimes violents, ceux justement qui inquiètent l'opinion, sont commis par des très jeunes gens. Il n'est plus rare de trouver des moins de vingt ans dans les équipes de malfaiteurs qui attaquent les banques ou les particuliers.

Surtout, la délinquance devient pour certains adolescents le terrain privilégié de la "violence gratuite", un support à l'expression d'un malaise existentiel. Sociologues et magistrats relèvent, de plus en plus, dans l'histoire d'une agression ou d'un cambriolage, des motivations romantiques qu'on rencontrait quelques années plus tôt dans la consommation de drogue ou dans l'action politique.

La justice ne sait pas comment se comporter devant cette évolution. Faut-il toujours considérer les jeunes comme des délinquants temporaires, qui reviendront à l'honnêteté après une crise d'identité, ou, à l'exemple de l'opinion, comme des malfaiteurs responsables de leurs actes. Faut-il lever le voile embarrassé qui protégeait jusqu'ici la "délinquance juvénile", ne plus tenir compte de l'âge des délinquants ou, au contraire, considérer que cette poussée de violence n'est qu'une façon parmi d'autres de réagir à la crise ? Ces questions n'ont pas encore trouvé de réponses.

UNE NOUVELLE DELINQUANCE.

"Ces jeunes agissent très exactement comme les gosses volaient une bicyclette il y a dix ans", note M. Riolacci, juge des enfants au tribunal de Marseille.

Après l'oeuf, le boeuf comme dit le proverbe. Avec la même inconscience de commettre une faute grave. A l'origine de la plupart des faits du grand banditisme violent, on trouve une fois sur deux le contexte classique de la délinquance juvénile : l'ennui dans les cités de banlieue, la "frime" devant les filles, le besoin d'argent de poche. Mais en 1970, la plus folle des audaces correspondantes consistait à voler une voiture, à arracher le sac à main d'une passante ou à "casser" le ferrailleur du coin. Le comportement est le même. L'échelle des valeurs n'a pas changé. Simplement, des causes délinquantielles minimales produisent des effets beaucoup plus criminogènes. *"Il n'est pas rare, constate encore M. Riolacci, de voir de très jeunes loubards, disons entre quinze et dix-sept ans, commettre ce que la loi appelle une attaque à main armée pour s'offrir le billet d'entrée dans une boîte de nuit."* Pas rare non plus que les plus dangereux des hold-up, ceux de la fin de matinée dans le centre des grandes villes, soient tentés pour l'argent d'une virée de week-end, deux jours de ski dans une station de sports d'hiver, ou la plus modeste des chaînes Hi-Fi.

"Nous sommes vraiment désorientés par cette montée de criminalité, cette nouvelle délinquance, parce qu'il y a totale disproportion entre les risques et les profits", estime le commissaire Leclerc. Le milieu classique était avare de ses imprudences. En comparaison des jeunes malfaiteurs de 1980, il avait un sens aigu de l'économie. Il n'aimait agir que *"pour la belle galette"*.

"La grande criminalité, explique-t-on encore, a aujourd'hui quelque chose de désespéré et de très nerveux." On y plonge plutôt qu'on n'y incline avec sang-froid. On ne s'y prépare plus. Elle existe à fleur de peau. D'où cette litanie de faits divers qui s'achèvent en fusillades, ces *"braquages"* commis dans un état d'angoisse que tout le monde - commerçants, passants, policiers - ressent. D'où aussi cette crainte que les malfaiteurs inspirent parce qu'eux-mêmes suent la peur.

DES EXPLICATIONS NOUVELLES.

Comment expliquer le glissement des jeunes délinquants vers la grande criminalité ? D'abord, comme on expliquait, avant, leur entrée dans la délinquance moyenne. Les vieilles raisons valent toujours : l'ennui des

grandes cités, la chute des valeurs éducatives, les familles brisées, le chômage, le sentiment d'exclusion qu'a toujours connu la jeunesse ...

Toutefois, de nouvelles raisons apparaissent : comme la tentation de consommation adressée aux moins de vingt ans. *"Les jeunes étaient, avant, nourris, habillés par leurs parents jusqu'à l'âge de vingt et un ans, explique Me François La Phuong. Aujourd'hui, le commerce et la publicité s'adressent à eux en priorité dès l'âge de quinze ans. Or ils sont sans le sou."* Aussi vole-t-on ce qu'on n'a pas. Aussi est-on prêt à prendre les risques qui, hier, correspondaient à un butin conséquent, pour une chaîne Hi-Fi ou une moto.

A la rubrique des explications nouvelles, les spécialistes rangent aussi la facilité de se procurer des armes. Au marché noir, dans certains cafés de la périphérie parisienne ou sur les marchés aux puces, on peut trouver un 11,45 pour 1500 francs. *"Mais beaucoup d'armes proviennent aussi de cambriolages, note le commissaire Leclerc, de la brigade criminelle. Ce sont des armes que les Français se procurent illégalement et, la plupart du temps, n'ont pas le droit de posséder."*

La délinquance croît également avec la multiplication des succursales de banques et des machines distributrices de billets de banque. *"Tu te rends compte, dit Philippe, âgé de dix-huit ans, qui sort de prison, ces billets de dix sacs en plein jour, c'est irrésistible !"* Et pratiquement sans danger, pour le petit voleur adroit et rapide à la course à pied.

Des explications à la montée de la criminalité, en voilà encore. Plus lourdes de sens, plus sociales. *"On peut difficilement reprocher à ces jeunes de tenter leur chance, explique un commissaire marseillais, alors qu'ils ont l'impression que tout le monde triche, vole et magouille."* "Tout le monde", pas les grands, pas le patronat ou l'Etat mais les honnêtes gens qui stigmatisent la malhonnêteté grandissante de quelques-uns.

Notre société fixe ses critères moraux sur la délinquance de la rue, banalisant plus qu'avant les pratiques délictuelles "douces", les fraudes en tout genre et les malversations. Elle marque du sceau de l'infamie les tâcherons, le prolétariat du crime. Et eux seuls.

Après tout, estime un sociologue lyonnais, ces délinquants ne font que prendre ce qu'on leur laisse. C'est-à-dire les miettes, les plus mauvais coups, en tout cas les plus risqués. La rencontre presque automatique avec les patrouilles de police et les systèmes d'alarme. Avec aussi les fusils de chasse des propriétaires insomniaques.

Cette définition restrictive du crime, ressentie et imposée par l'opinion publique, provoque, chez de nombreux jeunes, l'impression d'une différence, d'un territoire particulier qui leur est désigné : la délinquance violente. *"Le "braquage" et les "casses" sont devenus aujourd'hui presque en réaction des signes de reconnaissance et d'identité. L'espace d'une liberté, une voie nouvelle entre le chômage, le travail et le vieillissement. L'action collective ? J'aurais leur âge, je crois que je ferais comme eux."*

C'est vrai, les amours apparaissent plus forts quand ils s'épanouissent dans la "cavale", dans ces fuites en avant, de *"connerie en connerie"*, qui sont devenues une nouvelle manière de voyager. Que l'amitié s'éprouve mieux dans l'escalade des palissades et le vol de voitures. Que les contraintes et les risques de la délinquance s'accordent bien avec cette sensation d'urgence, d'une fin imminente, ce désir de vivre vite de beaucoup de jeunes

La violence de 1980 a quelque chose de suicidaire. *"Comment s'en étonner ? dit un policier. Tout le monde nous dit que l'horizon est bouché, que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue."* "No future", proclamaient les punks. A leur manière, les délinquants des cités d'aujourd'hui cherchent inconsciemment à faire coïncider la recherche de sensations fortes avec l'envie d'en finir vite avec l'existence.

On a les héros et les scènes de films que l'on se fabrique : la mort de Jacques Mesrine, sa symbolique, ont plus d'influence encore que la vie de ce malfaiteur qui a pourtant nourri l'imagination des jeunes "loubards". Les délinquants maudits, dénoncés par l'opinion publique, deviennent peu à peu, qu'on le veuille ou non, nos derniers héros. La nouvelle est déjà écrite. Écoutons les chanteurs, les groupes rock, qui plaisent aux jeunes, Renaud, Jacques Higelin, Lavilliers, Capdevielle. Ils ne sont pas bannis par la censure de radios. *"22, les v'la !"* chante Dick Rivers. Pas la peine de faire un dessin. Regardons le succès des nouveaux "polars" et des films à l'affiche.

LES VALEURS DES JEUNES.

LA DROGUE, "PHENOMENE DE SOCIETE"

Extraits du livre du Dr. C. OLIEVENSTEIN, "Il n'y a pas de drogués heureux" (op. cité), p. 244 à 247.

*"On peut dire que le toxico est,
d'abord, malade de ses parents ..."*

Nous le savons, la drogue est un phénomène de société, un des visages les plus caractéristiques de notre époque traumatisée : le toxico est malade de notre monde ; et puisque c'est par sa famille qu'il se relie, concrètement à la collectivité, on peut dire qu'il est, d'abord, malade de ses parents.

Pour lui, la came constitue le plus souvent un moyen, quasi magique, de survie au sein de rapports familiaux vécus comme un conflit sans issue. Dans le bagage du toxico qui se tourne vers nous, c'est le père, c'est la mère que nous voyons, presque toujours, en premier lieu surgir.

(...) Petit à petit, j'ai vu défiler les parents et j'en ai retiré au moins deux certitudes : que, le plus souvent, en effet, tout venait d'eux ; mais aussi que le problème les dépassait totalement ; ou, plus exactement, que les toxicos et leurs parents étaient englobés dans un même problème dont chacun constituait une des données antagonistes.

Il ne fallait pas, systématiquement, porter au compte des familles tenues pour "mauvaises" ce qui, en réalité relevait d'une crise de civilisation.

J'étais frappé, en effet, chez ces parents, par une variété d'origines telle qu'elle semblait recomposer tout le tissu social (...) La toxicomanie juvénile ne connaissait pas de milieu privilégié, elle n'impliquait même pas de situations familiales spécifiques.

(...) Ce que les jeunes toxicos remettent en cause, c'est le rôle de dressage dévolu à la famille, les normes douteuses qu'elle véhicule - obéissance

inconditionnelle aux parents, respect du maître et du patron - le culte de la mère pondeuse, vouée à sa progéniture, qui en forme le fondement.

(...) (Les parents) ont construit leur vie sur ces valeurs que leurs enfants contestent : en acceptant qu'elles disparaissent, ils se démoliraient eux-mêmes. Le plus simple, pour eux, est alors de se retrancher dans une conception de leur rôle à laquelle ils ne croient plus vraiment, d'où leur comportement fréquemment névrotique.

Pour se rassurer en eux-mêmes, ils ont besoin de faire valoir l'autorité qu'on leur dénie. La toxicomanie du fils ou de la fille, à ce moment, leur apparaît comme l'occasion, l'autorisation, d'une reprise en main. Et le cycle de s'aggraver sans cesse : les enfants sont de plus en plus malades de leurs parents, les parents de leurs enfants.

LES VALEURS DES JEUNES

LA DROGUE, LA FOLIE, LA MORT...

Lettres de deux lecteurs du journal ACTUEL (1970-1975) citées dans le livre "ACTUEL par ACTUEL" (op. cité), p. 90 et p. 209-210.

"La vie fuyant par les mille trous de mes veines..."

Frères junkies, c'est fini, je décroche du fixe, de cette ligne fixe de démarcation avec la mort, je quitte cette guerre quotidienne qui n'a d'autre issue que la mort ou la folie. Nous avons joué et nous avons été les parias, notre mot de passe était le fixe, je ne le ferai plus, le trip junkie est fini pour moi. Petit Jacques et tant d'autres sont morts ou en taule. La route est belle, je ne veux pas mourir de la suivre. Je ne connaîtrai plus le manque, ni l'amitié du junkie qui me dépannait d'un fixe. Je ne veux plus être ce soldat en guerre qui découvre la fraternité et l'intensité de la vie quand la mort approche. Je ne veux plus de l'envie de mourir parce que j'étais aveugle à la vie, parce qu'on nous a rendus aveugles à la vraie vie, et que c'était ce qui nous unissait, je ne veux plus entendre Févrime me dire de décrocher, lui qui est en train de crever du fixe. Je veux réapprendre la vie doucement, tranquillement, pas à pas, en planant. La vie est en moi et je ne la lâcherai plus. On nous a eus.

Je ne veux plus de contact quotidien avec la mort, la vie fuyant par les mille trous de mes veines. Je sais que l'amour est là; que la vie est à portée de main. Chaque junkie croit porter un saint ou un martyr en lui, se torturant pour expier les fautes qui ne sont pas plus siennes que celles du soldat qui va crever, mais avançant doucement, lentement, définitivement, vers la mort. La vraie vie est là, il y a d'autres moyens de vivre, en transformant cette énergie mortelle en amour, de nous purger de nos souffrances, de faire éclater l'amour en nous.

Luc "Sundance".

"C'est trop dur ! Merde. Aidez-moi.
Aidez-moi"

Je me shoote depuis bientôt un an et demi, avec tout ce que ça veut dire. Overdose, manque, combine, trafic, arrestation, claques dans la gueule, angoisses et cafards énormes. Aujourd'hui j'en ai vraiment marre, j'écris pour me soulager, besoin de me justifier. L'histoire : chambre dégueulasse, dehors ciel gris, terrains vagues, horizon d'H.L.M.

Shoote. La mer.

condition se retire et laisse apparaître une épave

junkie ancrée dans une vase

système. Le flash éclate, mon moi

âme épave renaît et plonge dans le sordide

grisaille

visages morts. Beauté froide de la shooteuse.

Orgasme diabolique du flash, défonce trop douce sourire de Satan. Descente droit vers l'enfer. Pas de paradis pour les junkies. L'ombre est mon soleil, mais la lumière m'attire parce qu'elle attire tous les hommes et que je suis construit comme un homme. Fuir, courir vers le vrai soleil. Voir un sourire de fille. La serrer contre moi, sentir son corps, ses seins, caresser ses cheveux, vivre sa douceur, sa chaleur, ses lèvres. Je relève ma manche, serre le garrot, plante l'aiguille. Flash, défonce, descente. Oh! c'est trop dur! Merde. Aidez-moi. Aidez-moi.

Anonyme, sans adresse.

LES VALEURS DES JEUNES

LES VALEURS DES JEUNES

LA DROGUE : ESSAYER DE REGLER LE PROBLEME

Extraits d'un débat télévisé entre V. GISCARD d'ESTAING, président de la République, et des lycéens.

"Le Monde" du 10.6.1977 (les passages supprimés (...) sont ceux sélectionnés par le journal).

"Ne pas faire de la drogue un sujet de débat public mais rechercher des solutions efficaces au niveau des intéressés..."

UNE LYCEENNE. - Si j'étais une droguée, me parleriez-vous comme à une autre ?

LE PRESIDENT. - Certainement oui. D'abord je ne le saurais pas (...) Il ne s'agit pas de porter une condamnation qui ne servirait à rien, il faut essayer de régler le problème (...) Il ne faut pas s'emparer de ce problème pour en faire un grand sujet de débat public, car on risquerait de l'entourer d'une publicité supplémentaire et d'en compliquer les données psychologiques. Il faut rechercher des solutions de fond, à la fois matérielles et psychologiques.

J'ai pensé qu'une femme pourrait mieux s'occuper de ce problème et j'ai désigné Mme Monique Pelletier, adjointe au maire de Neuilly, déléguée d'une institution locale de parents et de formateurs. Elle a elle-même sept enfants et sera chargée de suivre cette question avec d'autres personnalités, parce qu'il faut un magistrat qui connaisse les problèmes de justice, un médecin, etc. Je vais lui demander de traiter ce problème uniquement dans le souci de rechercher des solutions efficaces au niveau des intéressés, et non pas d'en faire un débat qui pourrait aller contre les objectifs qu'on poursuit (...)

S'il y a par contre un sujet sur lequel il faut être d'une extrême fermeté, c'est l'action vis-à-vis de tous ceux qui tirent un profit du commerce de la drogue. Dans ce domaine, je veillerai à ce que la fermeté soit exemplaire.

UN LYCEEN. - Vous m'excuserez de vous dire, Monsieur le Président, que, nous les jeunes, on a des difficultés à être sensibles aux conseils des adultes quand on les voit s'adonner à l'alcool, au jeu, au tiercé, et au loto notamment, et au tabac en plus.

LE PRESIDENT. - Il ne s'agit pas de donner des conseils, mais de savoir quelles mesures et dispositions doivent être adoptées. L'action administrative de prévention est l'aspect relativement plus facile. Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est le comportement psychologique et familial des habitués à la drogue (...)

o o

LA DROGUE EN 1980 : SYMPTOME DE DESARROI ET DE DEPRESSION.

Article de Christian COLOMBANI publié dans le Monde du 9 mars 1980 et repris dans le Monde, dossiers et documents, N° 74 d'octobre 1980 (la délinquance juvénile).

"La montée de la drogue, comme l'augmentation du nombre des suicides d'adolescents, constitue le signe le plus alarmant d'un malaise de société ..."

"Autrefois, explique M. François Le Mouel, chef de l'Office central de répression du trafic illicite des stupéfiants (O.C.R.T.I.S.), on devenait délinquant parce qu'on était d'abord toxicomane, on cassait une pharmacie pour se procurer le médicament du tableau "B" ; à présent, on est toxicomane parce qu'on est d'abord délinquant ; la toxicomanie fait partie de leur panoplie ..."

"Il y avait autrefois une idéologisation, la drogue c'était la marque d'une protestation contre un certain ordre social, constate le docteur Hubert Marmottan. Ce n'est plus le cas aussi souvent aujourd'hui. La drogue s'est prolétarisée."

Alors qu'elle touchait essentiellement les milieux favorisés - même si, ici ou là, un toxicomane d'un milieu modeste faisait exception à la règle - depuis 1975 environ, elle atteint toutes les catégories sociales. Des enfants d'ouvriers, d'agriculteurs, sont des consommateurs de toxiques. Plusieurs affaires pour "usage et trafic de stupéfiants" ont touché, l'année dernière, les petites villes, comme Liverdun ou La Flèche, et même les campagnes.

La toxicomanie, plus quotidienne, ne permet plus de définir, comme on a pu se hasarder à le faire, un couple parental type qui expliquerait le comportement de l'enfant. Les enfants de pères répressifs et de mères surprotectrices ne sont plus les seuls à se droguer. *"Les parents font preuve,*

aujourd'hui, de plus de compréhension. Ils ont souvent entre trente ans et quarante ans, ils ont connu mai 68. Ils sont prêts à se remettre en question", observe M. Bruno Leuret, éducateur. "En réalité les parents sont aussi déboussolés que leurs gosses, pense le docteur Croze-Castet, président de l'Union nationale familiale de lutte contre les toxicomanies, il faut les déculpabiliser ; un enfant qui se drogue, cela peut arriver dans n'importe quelle famille ..."

Des réactions de rejet se produisent encore. D'après un magistrat, 65 % des parents se désintéresseraient de leurs enfants toxicomanes à partir du moment où intervient une condamnation à une peine de prison. Mais la plupart des pères et mères, mieux informés qu'autrefois, réagissent avec discernement et savent mieux éviter une "névrotisation de la cellule familiale". Les mamans affolées qui courent chez les spécialistes après avoir surpris leur fils ou leur fille en train de fumer de la marijuana se font plus rares.

En étant plus permissifs, plus compréhensifs, les parents ne font-ils pas reculer les limites de l'interdit à transgresser ? Le haschich, bête noire, pouvait suffire à l'adolescent pour qu'il affirme son identité. Aujourd'hui, la transgression ne doit-elle pas monter d'un cran ? On prenait autrefois de la drogue quand on allait bien pour aller mieux, explique le docteur Christian Brulé, de l'Association d'aide aux toxicomanes de Versailles, c'était un "plus", planer, voyager, prendre son pied, les mots traduisent bien cette démarche. Actuellement, on va mal et on cherche dans la prise de drogue un apaisement, une baisse d'angoisse." L'acte de se droguer, qui était ressenti par la famille comme une révolte et une rupture, se serait transformé en un symptôme de désarroi, de la dépression, face auxquels les parents restent impuissants pour en être eux-mêmes atteints. Le docteur Claude Orsel, du centre de l'Abbaye, à Paris, reconnaît que les jeunes toxicomanes ne font que refléter la "dépression globale". "On rencontre de moins en moins souvent de personnalités comme il y a quelques années, qui faisaient délirer toute l'institution, qui entraînaient dans leur paranoïa les parents, les éducateurs les thérapeutes. Tout est plus flou, plus insaisissable. On peut comparer cela à des jeux saisonniers : dans les lycées il y a de la drogue, puis elle disparaît sans qu'on sache très bien pourquoi. C'est comme les billes ou la marelle ..."

C'est assez dire que, devenue un phénomène de masse, la drogue ne peut plus se définir au moyen de critères anciens. On ne peut plus l'enfermer dans une explication trop médicalisée, à l'instar du docteur Léon Hovnanian, secrétaire général du Comité d'information sur la drogue, qui considère la toxicomanie comme une *"épidémie endémique"*. Au contraire, la banalisation du phénomène semble mettre en lumière son aspect social et politique. Sans aller jusqu'aux conclusions d'une brochure de la Fédération de l'éducation nationale parue en février 1978, d'après laquelle il suffirait de *"changer le système pour supprimer le problème"*.

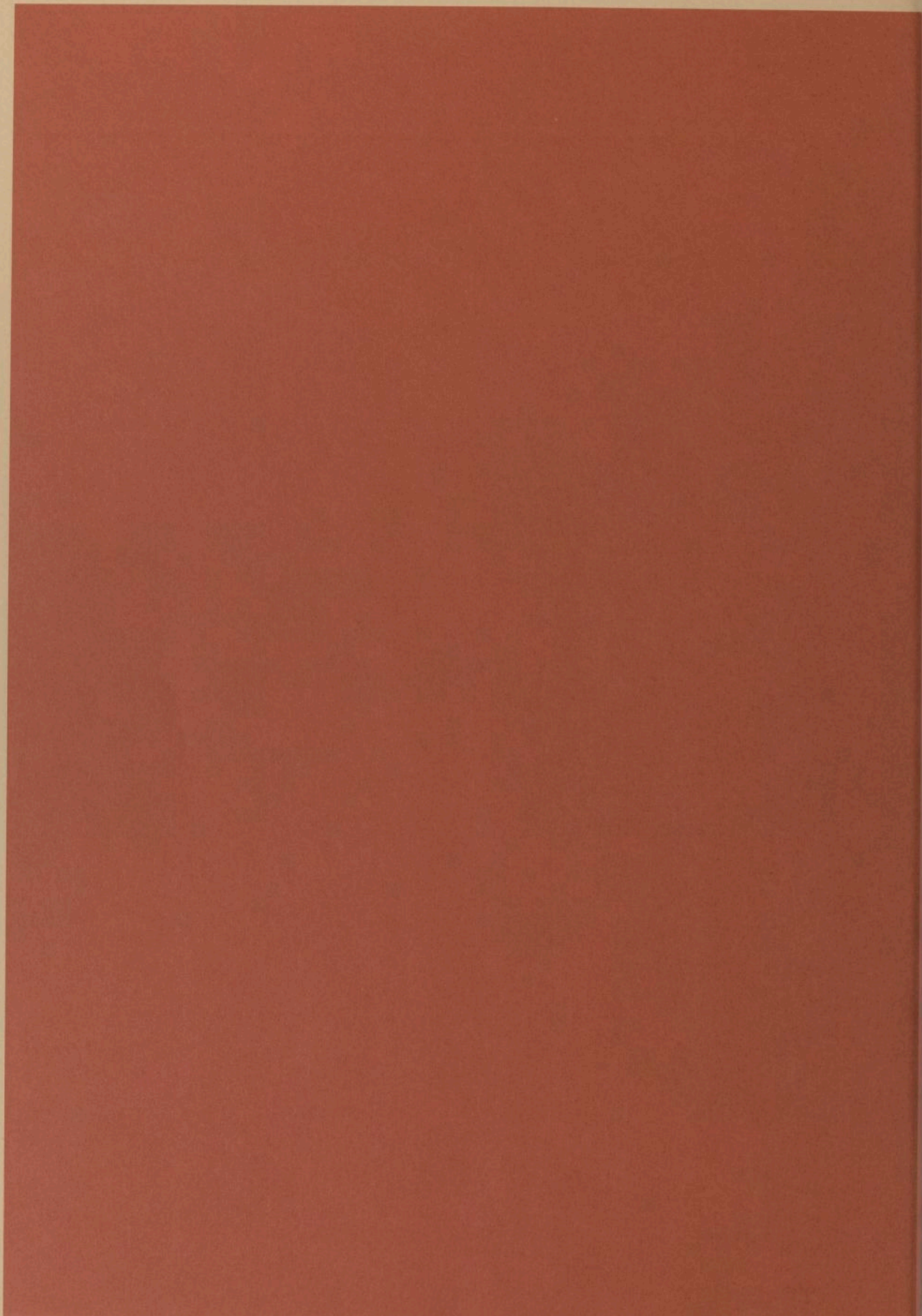
L'augmentation du nombre des preneurs de drogue traduit avec évidence l'inquiétude des jeunes devant le chômage, la crainte d'un conflit, la peur d'un anéantissement planétaire. Il serait facile, comme le propose le Comité d'information, de mettre en cause l'effondrement des anciennes valeurs, mais comment ne pas reconnaître que la montée de la drogue, comme l'augmentation du nombre des suicides d'adolescents constitue le signe le plus alarmant d'un malaise de société.

°
° °

III

LES RELATIONS

JEUNES - ADULTES



RELATIONS JEUNES-ADULTES

LES CONFLITS DE GENERATIONS

Extraits d'une interview de Pierre BOURDIEU, Directeur du Centre de Sociologie de l'Education et de la Culture de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, publiée dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi", (op. cité), p. 520 à 530.

"Il y a une base réelle dans l'idée que les jeunes ont des intérêts collectifs de génération..."

Une chose très simple, et à laquelle on ne pense pas, c'est que les aspirations des générations successives, des parents et des enfants, sont constituées par rapport à des états différents du système : ce qui pour les parents était une conquête formidable (à l'époque où ils avaient vingt ans, il y avait, par exemple, un sur mille des gens de leur âge et de leur milieu qui avait une voiture) est devenu trivial, banal statistiquement. Et beaucoup de conflits de générations sont des conflits entre des systèmes d'aspirations constitués à des âges différents. Ce qui pour la génération n° 1 était une conquête de toute la vie, est donné de naissance, immédiatement, à la génération n° 2. Le décalage est particulièrement fort dans le cas des classes en déclin qui n'ont même plus ce qu'elles avaient à vingt ans à une époque où tous les privilèges de leurs vingt ans (par exemple, le ski ou les bains de mer) sont devenus communs. Ce n'est pas par hasard que le racisme anti-jeunes (très visible dans les statistiques, bien qu'on ne dispose pas, malheureusement, d'analyses par fraction de classes) est le fait des classes en déclin, ou des individus en déclin, c'est-à-dire plutôt les petits artisans ou les petits commerçants en déclin et les vieux en général; bien sûr, tous les vieux ne sont pas anti-jeunes, évidemment, mais la vieillesse est un déclin social, une perte de pouvoir social et par ce biais-là, les vieux participent du rapport aux jeunes qui est caractéristique aussi des classes en déclin. Evidemment les vieux des classes en déclin, c'est-à-dire les vieux commerçants, les vieux artisans, etc. cumulent au plus haut degré tous les symptômes : ils sont anti-jeunes mais aussi anti-artistes, anti-intellectuels, anti-contestation, ils sont contre tout ce qui change, tout ce

bouge, etc., justement parce qu'ils ont leur avenir derrière eux, parce qu'ils n'ont pas d'avenir, alors que les jeunes se définissent comme ayant de l'avenir, comme définissant l'avenir (...)

Il y a une base réelle dans l'idée que les jeunes ont des intérêts collectifs de génération, parce que, indépendamment de l'effet de discrimination "anti-jeunes" qui s'ajoute (sous prétexte qu'ils n'ont pas fait leur service militaire, etc.), le simple fait qu'ils ont eu un rapport au système scolaire différent fait qu'ils obtiendront toujours moins de leurs titres que n'aurait obtenu avec le même titre la génération précédente. Il y a une déqualification structurale de la génération. C'est sans doute important pour comprendre cette sorte de révolte globale qui, elle, est relativement commune à toute la génération.

°°

RELATIONS JEUNES-ADULTES

LES JEUNES FACE A L'"HYPNOSE" DU MONDE

Interview de R. BRESSON à propos de son film "Le diable probablement"
Le Quotidien de Paris - 16.6.1977.

*"Tout le monde s'en fout de l'avenir
des jeunes..."*

Le motif invoqué pour interdire le film aux moins de 18 ans était "incitation au suicide". Mais on a cité à mon propos une phrase de Claudel : "La jeunesse n'est pas l'âge du plaisir mais l'âge de l'héroïsme". Tout est là. Je n'incite pas au suicide, j'évoque un acte d'héroïsme.

Il n'y a plus de libre arbitre possible. Que pouvez-vous donc en faire sur une planète où vous n'avez plus la place de poser le pied ? Dans un air privé d'oiseaux où vous ne pouvez plus respirer ? Il y a des gens qui ne veulent pas voir. Si vous voulez des films roses, faites-les : moi je ne peux pas. Il

y a des choses graves dont la gravité augmente sans cesse, il faut bien que quelqu'un s'en occupe. Après nous avoir enlevé ce qui fait la valeur de la vie, on nous prive aussi des moindres petites joies. Un lycéen, une fois, s'est fait brûler dans son lycée en laissant un cahier derrière lui. Tout le monde s'en fout de l'avenir des jeunes. Pas eux. Il y a une communion sourde entre eux. Je fais appel à elle. Je ne crois pas aux révolutions extérieures, dans la rue. Le seul espoir c'est l'action intérieure des plus jeunes armés contre leurs aînés sur la terre où ils doivent vivre, contre la destruction de la planète. Les capacités viennent de l'intelligence, la sensibilité, la volonté. La sensibilité diminue, on fait tout pour ça. Le monde est plongé dans l'hypnose. Même les jeunes en sont victimes. Ils sont peu nombreux ceux qui grondent, en héros, en silence, et qui peuvent changer ce monde, mais ils existent. J'ai fait mon film pour eux. Je fais confiance aux jeunes parce que les autres ne veulent pas entendre. C'est pour ça que dans le film les adultes ne sont présents que dans la menace. J'ai voulu montrer la jeunesse séparée d'eux comme le seul espoir possible.

RELATIONS JEUNES-ADULTES

UN UNIVERS A PART

Extraits du discours de V. GISCARD d'ESTAING, Président de la République, prononcé à Verdun-sur-le-Doubs le 27.1.1978.
Le Monde du 29/30.1.1978.

"La jeunesse française vit trop souvent à part, dans son propre univers, ailleurs et autrement..."

"Notre société n'a pas bien deviné et n'a pas bien compris les problèmes de la jeunesse. Elle a sans doute amélioré utilement certains aspects de l'éducation, de la formation, de l'accès à l'emploi. Mais elle n'a pas compris que les rapports entre une jeunesse nouvelle et un monde nouveau supposaient une

approche elle aussi nouvelle. La jeunesse française - une des plus vigoureuses, une des plus sympathiques du monde, notre vraie chance nationale, - la jeunesse française vit trop souvent à part, dans son propre univers, ailleurs et autrement. Il faut nous mettre à son écoute sans prétention et sans paternalisme et rechercher avec elle comment rétablir la filière continue allant de la formation vers l'emploi et comment lui permettre de concilier son besoin d'indépendance et son droit à la sécurité"

°°

RELATIONS JEUNES-ADULTES

LE RACISME ANTI-JEUNES

Extraits d'un article de R.G. SCHWARTZENBERG, "Le jeunisme"
"Le Monde" du 23.10.1975.

"Voici maintenant le jeunisme, la haine à l'égard des jeunes qui se répand comme un nouveau fléau moral et social..."

Il y avait d'abord le racisme, ce mépris pour certaines races prétendument inférieures. Il y avait aussi le sexisme, cette discrimination fondée sur le sexe, qui relègue les femmes dans des rôles subalternes. Voici maintenant le jeunisme, la haine des jeunes, qui se répand comme un nouveau fléau moral et social. Comme une psychose collective.

De toute part, la campagne anti-jeunes se développe. C'est Bruno, dix-sept ans, condamné à la guillotine. Ce sont les actions - certes déplorables - de certains manifestants mises en évidence avec insistance. Ce sont les délits - certes répréhensibles - de quelques-uns montés en épingle. Par certains ministres, par certains journaux, qui pratiquent la technique de l'amalgame. Comme si la délinquance n'était que juvénile. Comme si la violence était le

monopole des adolescents. Comme si l'immense majorité de la jeunesse n'était pas calme, paisible et respectueuse des lois.

En vérité, comme tout racisme, ce racisme anti-jeunes naît de l'angoisse, engendre la ségrégation et résulte finalement d'une duperie.(...)

Que font les jeunes face aux adultes ? Sinon incarner d'autres moeurs, d'autres valeurs, des "contre-valeurs" qui prennent le contre-pied des valeurs dominantes ? Sinon affirmer d'autres sentiments, d'autres comportements, d'autres manières d'être et de penser ? Bref, "ces gens ne sont pas comme nous".

Dans la société faite par et pour les adultes, les jeunes sont différents. Presque étrangers. Ils constituent un particularisme. Ils affichent un esprit de contestation, d'insoumission au "désordre établi".

Tout cela inquiète et parfois culpabilise leurs aînés. Tout cela prive ces derniers de leurs certitudes rassurantes, de leur confort moral. D'où la peur. Puis la haine.

Alors, faute de pouvoir "normaliser" sa jeunesse, faute de pouvoir la conformer à ses canons et à ses règles, la société adulte préfère la tenir physiquement à distance.(...)

Et si une partie de la classe dominante, certains politiciens, certains journaux, utilisaient le jeunisme comme d'autres ont utilisé le racisme dans les années 30 ? Comme une parade, comme une technique de diversion. Pour détourner d'eux le ressentiment et les revendications populaires. Et si l'on tentait de se prémunir contre la lutte des classes en organisant la lutte des générations ? En refaisant l'union sacrée, toutes classes réunies - exploités et exploités - contre la jeunesse, contre cet ennemi intérieur, rendu responsable de toutes les difficultés présentes ?

Cette attitude n'est peut-être pas consciente ou délibérée. Raison de plus pour réagir contre elle dès maintenant. Pour dénoncer ce risque : la montée d'une psychose collective, soigneusement entretenue, la montée d'une peur et d'une haine irraisonnées. Une société qui refoule sa jeunesse, qui la condamne à la ségrégation, au désœuvrement et au désarroi est une société malade. Une société qui accuse sa jeunesse de tous les maux, qui la traite en ennemi intérieur, est une société morte.(...)

RELATIONS JEUNES-ADULTES. DIFFERENCES ENTRE GENERATIONS

LE TERRORISME DU CULTE DE LA JEUNESSE

Lettre d'Evelyne SULLEROT, sociologue, publiée dans le numéro 6 de la revue "BRECHE", 1977.

"Interdit de "dire du mal des jeunes"..."

"Le scandale des jeunes, c'est qu'ils sont tabous. Alors se développe à leur sujet un phénomène rarement dénoncé à notre époque - et pour cause -: le "double langage".

D'une part, les radios, télévisions, magazines, journaux; les discours, conférences, colloques, symposiums, sermons; les programmes des partis, des associations, etc. En un mot : le discours de la société. Là, interdit, absolument interdit de "dire du mal des jeunes". Interdit comme un tabou.

Alors, un peuple d'adultes terrorisés par la religion imposée, sachant qu'il ne peut, en tout bon sens, se plaindre car mentors, journalistes, penseurs publics et autres ne peuvent que répéter les lamentations et les exhortations du culte de la jeunesse, ce peuple se rattrape de ce discours public biaisé, faussé, truqué, obligatoire, en se disant de bouche à oreille la vérité.

Dans les conversations particulières, alors, là, ça y va ! "Ah! les jeunes ! ils sont terribles ! L'autre jour..." et on se raconte. Ca fait du bien. Comme on sait qu'il est tabou, interdit de les critiquer publiquement, on se rattrape plus ou moins clandestinement dans le privé. A la maison, un beau jour, puis tous les jours, un père se met à crier à son fils ce qu'il pense des jeunes.

L'emploi. Les jeunes, dans la réalité, en trouvent très difficilement. Pourquoi ? Pour de nombreuses causes économiques, politiques, démographiques. Aussi parce que les employeurs, directeurs, grands chefs et petits chefs ont eu, depuis sept ou huit ans, tant et tant de déconvenues et de pépins - politiques, mais aussi absolument non politiques - avec les jeunes, qu'ils en veulent le moins possible. Et les employés et ouvriers adultes ne sont pas

ravis, ravis, quand on en engage. Mais, publiquement, le CNPF et autres ne diront jamais que les jeunes sont prétentieux, que leurs diplômes ne correspondent pas à leurs capacités, qu'ils sont difficiles et foutent la pagaille ! Jamais ! Mais ils se vengent de l'impuissance de faire cette analyse en les laissant sur le carreau. Et les syndicats ! Même hypocrisie également. Je me suis fait agonir d'injures parce qu'une enquête que j'avais honnêtement conduite montrait que l'absentéisme était lié à l'âge plus qu'au sexe et que les moins de vingt-cinq ans s'absentaient plus que les autres, et particulièrement ceux qui n'avaient aucune charge de famille plus que ceux qui étaient mariés, etc.

La grande différence entre les adultes et les jeunes, c'est que les adultes ont été jeunes et que les jeunes n'ont jamais été adultes. Cette différence est niée par les jeunes qui répliquent : "Peut-être avez-vous été jeunes mais vous avez la mémoire courte ! On ne le dirait pas ! etc." Ceci est faux. Les adultes se rappellent fort bien leur jeunesse. Mais ils l'analysent en termes d'adultes, a posteriori, ce qui est normal, car elle ne prend un sens dans une vie qu'ainsi inscrite et repensée. Les jeunes n'ont à peu près aucune idée de la vie réelle des adultes. Ils sont, sociologiquement, tellement égo-centriques, les uns après les autres, et nous l'avons été, qu'ils ne savent pas, ne perçoivent pas les problèmes, les joies, les peines des adultes. C'est normal. Mais faire de cette ignorance une valeur, c'est douteux !

Faire de cette ignorance un droit à juger et à condamner ! Laisser appeler "résignation", "affaïssement" ce qui est aussi responsabilité, renonciation à ses buts égoïstes - sans que jamais ce galeux, ce mouton dodo-mètre-boulot ne puisse dire que : "Vous ne savez pas..."

Questions d'âge et de générations. On a eu le même âge qu'eux, mais pas à la même période. Nous leur en voulons d'avoir le ventre plein, d'aller en vacances dans le monde entier, de considérer que nos voitures sont dégueulasses alors qu'ils râlent si leurs parents "ne sont pas foutus d'en avoir une comme tout le monde", nous leur en voulons d'être beaucoup plus gâtés et protégés que nous le fûmes et de ne pas l'admettre, et nous nous rattrapons, mesquinement souvent. Eux, ils ne veulent pas entendre cette vérité simple : la société de consommation, c'est eux. Nous, nous avons été la société de pénurie

et souvent de pauvreté. Ils s'attendrissent sur des pauvres, rarement sur le récit de ce que fut notre jeunesse. C'est sans doute sans solution...

J'ajoute que je n'ai pour ainsi dire jamais eu de problèmes avec mes enfants ni avec mes étudiants, au contraire, et qu'aucune amertume personnelle de "ratage" ne me fait parler ainsi. Je suis seulement soulevée d'indignation devant l'hypocrisie de tout cela. Et pire que tout, devant ce fait dramatique: les jeunes ne sont pas heureux ou ne savent pas qu'ils sont heureux quand ils le sont. Alors, cela mérite qu'on se mette en colère et qu'on médite sur cet énorme ratage et ce langage piégé".

°°

RELATIONS JEUNES-ADULTES

LES RELATIONS DES JEUNES AVEC LEURS PARENTS D'APRES LES SONDAGES

Extraits du dossier "Les adolescents à travers le miroir des sondages" publié dans le n° 16 de "Documents Service Adolescence". Ce dossier analyse les principaux sondages sur les jeunes publiés en 1977.

A bien regarder les chiffres, on s'aperçoit avec étonnement que l'image des parents et leurs relations à leurs enfants auraient été beaucoup moins secouées qu'on ne tendait à le croire ces derniers temps quand on se penchait sur la crise de l'autorité et de la famille.

En effet, en 1966, l'IFOP, interrogeant les jeunes de quinze à vingt ans, constatait que 94 % des jeunes disaient s'entendre assez bien (44 %), et même très bien (50 %), avec leurs parents.

Aujourd'hui, 83,3 % font la même réponse : l'écart est donc bien faible, la valeur parentale reste haute ! Même constatation dans les sondages du ministère et de la revue "l'Etudiant". M. Dijoud révèle en effet que 67 % des jeunes se sentent compris de leurs parents (79 % de leurs amis), 3 % seulement

jugent qu'ils n'ont aucune des qualités proposées par l'enquête. En tête de leurs mérites, vient la constatation : "Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour nous". Puis revient souvent : "Ils s'occupent de nous et s'intéressent à nous". 63 % des jeunes sont incapables de faire un seul reproche à leurs parents. Parmi ceux qu'ils leur feraient : à 9 %, celui de ne pas s'entendre.

°°

RELATIONS JEUNES-ADULTES

LES RELATIONS PARENTS-ENFANTS : QUELS CONFLITS ?

Extraits du dossier "Les relations parents-enfants" publié dans "Les cahiers de l'IFOREP", n° 13 (Institut de Formation, de Recherche et de Promotion).

Ce dossier a été établi à partir d'un sondage réalisé en 1975 par l'Institut Français d'Opinion Publique (I.F.O.P.) pour l'IFOREP.

L'absence de sévérité des parents (p. 23)

Parents et enfants s'accordent sur l'absence de sévérité des parents. Bien plus, les enfants tendent à trouver leurs parents moins sévères que ceux-ci ne disent l'être. Les réponses aux questions qui évoquent des situations appelant éventuellement punition confirment cette impression.

Même si le climat de la famille n'est pas sévère, et si les parents réclament ouverture et confiance de la part de leurs enfants, il semble que les relations parents-enfants se déroulent assez souvent dans un climat peu détendu: seuls 28 % des parents disent prendre le temps de rire très souvent avec leurs enfants et 30 % avouent ne prendre ce temps que pas très souvent ou jamais (...)

La communication: un dialogue de sourds (p. 25)

Le monde extérieur entre peu à la maison. Moins d'un tiers des parents et d'un cinquième des enfants reconnaissent parler ensemble des événements politiques

et de l'actualité. 42 % des parents disent ne pas parler souvent avec leurs enfants de ce qu'ils ont fait, eux, parents, dans la journée, et les enfants vont jusqu'à estimer, en fait, qu'il en va ainsi dans 48 % des cas.

En fait, les parents interrogés reconnaissent parler d'abord avec leurs enfants de ce qui les concerne, eux, les enfants : leurs journées en classe (37% en parlent très souvent) et puis aussi, moins souvent, leurs distractions favorites (18 %) et enfin leurs amis (18 %).

Tout se passe donc comme si les parents, au fond, n'avaient pas véritablement d'échanges avec leurs enfants sur le monde extérieur et sur leur vie à eux, les adultes, mais s'informaient et, par là, exerçaient une surveillance sur les enfants. Il semble du reste que cela soit perçu ainsi par les enfants. Il est intéressant de ce point de vue de comparer les réponses des parents et des enfants : 24 % des parents disent ne pas parler de l'avenir de leurs enfants avec eux, mais 44 % des enfants disent n'en pas parler, eux, avec leurs parents. De même 30 % des parents disent ne pas parler des distractions de leurs enfants avec eux contre 47 % des enfants; enfin 30 % des parents ne parlent pas des amis de leurs enfants mais 44 % des enfants affirment, eux, ne pas en parler avec leurs parents. Tout se passe comme un dialogue de sourds (...).

p. 41 :

Une majorité de jeunes et d'adultes sont d'accord pour reconnaître que ni les jeunes ne font d'effort pour comprendre les personnes d'un certain âge, ni les personnes d'un certain âge pour comprendre les jeunes. Il s'agit cependant plus d'un constat d'incommunicabilité que de "racisme" anti-jeunes ou anti-vieux. On peut en effet constater que dans la très grande majorité des cas (80% chez les adultes, 74 % chez les jeunes) ceux qui pensent que leur classe d'âge ne fait aucun effort pour comprendre les autres pensent que la réciproque est également vraie.

Pas de "fossé" entre les générations, mais un attachement plus faible des jeunes aux valeurs sociales et familiales traditionnelles (p. 54 et 56)

La distance entre les générations que jeunes et adultes sont enclins à reconnaître n'est pas aussi grande qu'on pourrait l'imaginer. Un certain nombre de valeurs globales concernant la société ou la famille sont partagées par les

adultes et les jeunes : mais au sein même des valeurs partagées, les jeunes se distinguent par un attachement plus faible à ces valeurs. (...)

Les différences entre générations s'accroissent si l'on mesure les opinions des uns et des autres sur les problèmes sexuels ou sur l'institution familiale. Les jeunes sont attachés au maintien de la famille, mais contrairement aux adultes, ils ne sont pas choqués par le fait que des jeunes vivent ensemble sans être mariés (69 % contre 46 % des adultes).

Si l'on croise ces deux questions entre elles, on voit qu'elles sont liées : jeunes et adultes sont d'autant plus choqués par le fait que des jeunes vivent ensemble sans être mariés qu'ils sont plus attachés au maintien de la famille. Mais ce lien est beaucoup plus fort chez les adultes que chez les jeunes : quel que soit leur attachement au maintien de la famille, la majorité des jeunes n'est pas "choquée" que certains vivent ensemble sans être mariés. Parallèlement, lorsqu'on demande aux adultes à partir de quel âge on peut conseiller à une fille de prendre la pilule, leurs réponses se répartissent sur tous les items proposés, alors que les jeunes répondent beaucoup plus nettement : dès qu'elle le veut (43 au lieu de 29 %). Enfin, les jeunes se déclarent beaucoup moins choqués que les adultes par l'idée que des parents se montrent nus à leurs enfants (27 contre 44 % de "tout à fait choquant").

Ainsi la famille que jeunes et adultes veulent également maintenir semble correspondre, en fait, à des réalités différentes.

C'est à propos enfin de certains domaines de la morale quotidienne qu'adultes et jeunes manifestent dans une certaine mesure leur désaccord. Les jeunes sont beaucoup moins nombreux que les adultes à être choqués par "l'emprunt" d'une bicyclette (77 % contre 91 %), moins nombreux aussi à attribuer une très grande importance à l'ordre rigide des choses dans une maison (68 % contre 86 %) ou à trouver nécessaire de "s'habiller" pour aller au spectacle (60 contre 77 %).

On a l'impression qu'adultes et jeunes partagent, dans l'ensemble, les mêmes valeurs et donc qu'il n'y a pas de "fossé" entre les générations mais que les jeunes se distinguent souvent par une adhésion moins massive, et parfois minoritaire à certaines d'entre elles. (...)

Les demandes des jeunes: un assouplissement de la soumission à l'autorité, une libération des moeurs, et un élargissement du cercle familial (p. 56-57)

Il n'y a pas d'opposition tranchée sur l'ensemble des valeurs sociales entre parents et enfants mais plutôt des glissements révélant des modifications progressives d'opinions et d'attitudes.

Comme on a pu le constater au niveau des systèmes de valeurs des adultes et des jeunes, cette évolution se fait toujours dans le sens d'une acceptation plus fréquente par les enfants des valeurs libérales. Les parents sont, par exemple, toujours plus nombreux que leurs propres enfants à affirmer leur accord avec des propositions défendant la fermeture de la famille sur elle-même ou une éducation plus sévère des enfants. Inversement, ceux-ci se montrent plus libéraux sur l'image et la place des jeunes dans la société ou l'autonomie qu'il faut leur laisser.

Deux idées essentielles se dégagent de la description des systèmes de valeurs des adultes-parents et des jeunes-enfants.

- Il n'y a pas d'opposition globale entre deux systèmes de valeurs mais plutôt un ensemble de décalages d'une génération à l'autre dans le partage d'un certain nombre de valeurs.

- Les demandes des jeunes ne vont pas jusqu'à un bouleversement des choses en leur faveur; ils sont par exemple moins nombreux que leurs parents à penser que les jeunes ont raison de tout remettre en question. Les demandes des jeunes ne sont pas des demandes politiques, au sens étroit du terme, mais leurs intérêts concernent essentiellement une prise de parole par classe d'âge, une libéralisation des moeurs, un assouplissement de la soumission des enfants et de la morale quotidienne, un élargissement enfin du cercle familial.

RELATIONS JEUNES-ADULTES

LE DESIR DE COMMUNICATION DES JEUNES DES BANDES

Extraits d'un article de Gilbert CLAVEL, animateur de quartier (banlieue lyonnaise), publié dans le dossier "Les 17-19 ans" du n° 176 de la revue "Moniteurs-Animateurs", p. 16 à 19.

"Un désir réel de garder un lien avec les parents et plus généralement avec les adultes..."

La bande est une micro-société mais avec quelques fenêtres sur l'extérieur : essai récent d'une collaboration entre deux bandes, un désir réel de garder un lien avec les parents et plus généralement les adultes. La plupart des jeunes qui fréquentent le club ont en commun de vivre une certaine rupture avec le père notamment qui ne représente pas une image idéalisante (père absent, trop vieux, sans personnalité, trop dur ou travail dévalorisant, analphabète...); mais, en même temps, il y a un intense désir de communication. Il est très significatif qu'à l'occasion d'une activité "photo" avec une bande, chaque fois, les participants ont tenu à montrer les images à leurs parents; de même lorsqu'ils ont organisé une soirée pour la Saint-Sylvestre, ils ont accepté l'idée d'inviter des adultes, mais ils n'ont pas osé faire la démarche, bien qu'ils en revendiquent l'idée : "si on les invite et qu'ils ne viennent pas...?"

Un refus serait considéré comme un échec, un de plus. Ce désir d'une relation positive avec les parents et les adultes du quartier est une évolution toute récente. Ils ont envie que ceux-ci viennent leur dire que ce qu'ils font est bien, que c'est une réussite; c'est valorisant pour eux. Mais les relations conflictuelles du passé pèsent encore lourdement et entretiennent certaines craintes liées à une peur de l'échec.

Pour la génération précédente, (les 20/25 ans), la rupture avec les adultes était totale et sans appel. Pour elle la bande était exclusivement une "niche". Pour les 17/18 ans actuels elle reste bien une "niche", un monde à

RELATIONS JEUNES-ADULTES

part et relativement clos sur lui-même : lieu de défense solidaire contre les agressions de la société, lieu de refuge contre l'insécurité et l'angoisse, lieu de revalorisation par le groupe, lieu de plaisir qui compense les insatisfactions du travail rarement choisi en fonction des goûts, lieu de recherche de sa propre image (il est significatif que lors d'une initiation à la photo chacun ait eu spontanément le geste de se faire prendre en photo par ses camarades avec son propre appareil). Mais depuis peu ces "niches" tendent à s'ouvrir, à renouer avec l'extérieur : cette recherche correspond à un besoin d'être considéré, reconnu, revalorisé, de sortir d'une situation permanente d'échec.

L'EDUCATION SEXUELLE

Extraits d'un article d'André BEJIN, sociologue, publié dans le dossier "les adolescents et la sexualité" du mensuel Le Monde de l'Education d'octobre 1980 (une nouvelle morale, p. 14 à 17).

Dans le domaine des comportements sexuels des jeunes et dans celui de l'éducation sexuelle reçue en classe, de nouvelles normes s'imposent d'elles-mêmes ou sont subtilement imposées, ce qui crée une situation éminemment favorable au développement d'une dépendance multiforme ...

(...) Les promoteurs de l'éducation sexuelle ont surtout mis l'accent sur la physiologie de la reproduction, la régularion des naissances et les maladies vénériennes. Les problèmes d'affectivité, de plaisir, semblent relativement laissés de côté. Sont-ils pour autant "abandonnés" aux parents ? Rien n'est moins sûr.

L'éducation portant sur la contraception se fait probablement moins qu'avant dans le cadre de la famille. Il y a, dit-on, des "spécialistes" pour cela. S'il arrive à une mère de parler à sa fille de la "pilule", c'est plus souvent afin d'évoquer la sexualité à mots couverts qu'afin de l'"éduquer" en matière de contraception.

Quant aux problèmes de l'amour et du plaisir, il ne semble pas qu'ils aient pris une place importante dans les conversations entre parents et enfants. Certes les échanges sont parfois beaucoup plus spontanés, profonds, qu'autrefois. Mais bien des "blocages" demeurent. Certains parents, qui n'admettent pas que leurs enfants aient "droit à la sexualité" tant que ceux-ci ne sont pas en mesure de gagner eux-mêmes leur vie, adoptent une attitude jugée "répressive" (privation de sortie, d'argent de poche, etc.), qui bloque toute possibilité d'approfondissement des échanges en ce domaine. De surcroît, bien des jeunes expérimentent des formes de relations sexuelles et

affectives dont leurs parents n'ont pas une connaissance directe : la relation pédagogique se trouve, de la sorte, potentiellement inversée.

Ce sont peut-être les mass media (notamment la presse, les chansons, les films, etc.) et surtout les pairs, qui contribuent le plus directement aujourd'hui à modeler les attitudes des jeunes en matière de plaisir et d'affectivité. La "cohabitation" représenterait à cet égard une forme privilégiée de l'éducation du sentiment et du plaisir : éducation réciproque entre jeunes, fondée sur l'expérience directe et qui échapperait, au moins en partie, à l'emprise des experts (...).

Si elle ne répond pas pleinement aux attentes de ses promoteurs, l'éducation sexuelle à l'école est tenue pour indispensable. D'une part, parce qu'elle permet de transmettre effectivement un certain nombre de connaissances d'utilité pratique incontestable (concernant la contraception, les maladies vénériennes, etc.). Mais surtout, à mon sens :

1) Elle manifeste l'attention que l'Etat-Providence porte à toutes les dimensions du "bien-être" de ses ressortissants : elle est la preuve que "nos orgasmes intéressent l'Etat";

2) Si, en général elle n'apprend pas aux jeunes véritablement à faire l'amour, du moins les conduit-elle à en *parler* autrement. Sur ce plan, son influence est incontestable. On ne peut être que surpris, quand l'on sait la richesse des vocabulaires "sexuels" traditionnels, de voir avec quelle rapidité se répand actuellement, dans les différents milieux sociaux, le vocabulaire relativement abstrait et normalisé des sexologues. Qui ne voit que s'établit de la sorte une langue destinée surtout à faciliter la communication avec les nouveaux "experts ès sexualité" ?

3) Enfin, cette éducation conduit les individus à interpréter leurs "difficultés" dans les termes des experts et, tout naturellement, à avoir recours aux services de ceux-ci dès qu'un "problème sexuel" quelconque semble se poser.

Ni "laisser-aller" dans les comportements sexuels des jeunes ni "laisser-faire" dans l'éducation sexuelle qu'ils reçoivent en classe. Dans chacun de

ces domaines, de nouvelles normes s'imposent d'elles-mêmes ou sont subtilement imposées. Mais, cependant, ces normes demeurent indécisées, ce qui est bien souvent générateur d'angoisse. De surcroît, elles tendent, en matière de sexualité, à favoriser la concurrence (par la séduction) et à susciter de nouvelles hiérarchies (fondées sur la beauté, la jeunesse, les capacités érotiques ...) au moins aussi contraignantes que les précédentes. Ces règles exigent, on le voit, une force intérieure, un sentiment d'identité bien établi. Il faut pouvoir résister à la solitude, s'abstraire des jugements d'autrui. Sinon, l'insatisfaction s'installe vite, et le repli sur soi ou, au contraire, la fuite en avant dans l'hypersexualité.

Or l'adolescence est, par définition, dans nos sociétés, la période critique au cours de laquelle se constitue ou ne se constitue pas ce sentiment d'identité nécessaire pour dépasser l'indécision, surmonter les contradictions, résister aux tensions de la compétition. La double évolution de l'éducation et des comportements sexuels que nous venons d'évoquer amène, on le voit, à renforcer le caractère critique de cette période.

Situation éminemment favorable au développement d'une dépendance multiforme. Dépendance à l'égard de divers prosélytes, apparemment convaincus, qui disent détenir les "clefs" exclusives de l'épanouissement sexuel. Dépendance à l'égard des pairs - ces partenaires et ces concurrents potentiels - avec qui on aspire à se confondre ("*faire comme tout le monde*"), mais dont on désire cependant se distinguer : relation ambivalente propice à ce que, parmi les jeunes, la sexualité soit, de plus en plus, aspirée dans le vertigineux tourbillon de la mode. Dépendance, enfin, à l'égard des experts qui influent chaque jour davantage sur la manière dont nous parlons de la sexualité et dont nous la vivons.

"L'ADOLESCENCE DES ADULTES"

Extraits d'un article réalisé à partir des travaux de Nicole PRIEUR, psychosociologue (l'adolescence et nous, 1976 ; l'adolescence des parents ; 1977 - Ecole des Parents), publié dans le dossier "l'animation des 12-18 ans/1" du n° 192 de la revue "Moniteurs-Educateurs", novembre-décembre 1979 (adolescents : différents et semblables aux adultes, p. 12 à 15).

"Nous assistons au spectacle de l'adulte naviguant sans cesse entre le retour de son adolescence et le meurtre de celle-ci, les deux étant également nécessaires et impossibles ..."

De nombreux adultes expriment une gêne très profonde face à l'imaginaire des adolescents.

Aspect essentiel des travaux de Nicole Prieur, car, d'après elle, le rêve de l'adolescent gêne doublement l'adulte parce qu'il s'oppose au principe de réalité (que lui-même peut-être n'arrive pas à assumer), et d'autre part parce ce qu'il renvoie l'adulte à sa propre "zone morte", à cette mort qui est en lui, à cette partie de lui étouffée qui n'a jamais pu vivre. Trouble d'autant plus grand que les adolescents ne cessent de répéter aux adultes "moi, je veux vivre, je ne veux pas faire comme vous...".

Ainsi, l'adulte est à la fois semblable et différent de l'adolescent.

Semblable parce qu'être en devenir, toujours inachevé, en mutation constante

Différent parce qu'au moment où l'adolescent découvre en lui ce devenir,

l'adulte voudrait occulter la vision de son propre manque perpétuel.

Dans cette perspective, deux notions sont indissociables pour l'animateur :

l'adolescence des autres et sa propre adolescence, "l'adolescence des adultes"

Ainsi, si tous s'accordent pour considérer l'adolescence comme une étape

décisive, elle sera pour chacun d'entre nous un mélange constant et

contradictoire entre notre propre adolescence et celle vécue actuellement

par les adolescents.

L'adolescence des adultes, qu'est-ce que c'est ? De quoi voulez-vous parler ? Comme si, tout au moins dans un premier temps, on ne se souvenait plus, on ne pouvait plus se souvenir de son adolescence. Cependant, comment pouvoir être avec les adolescents, quelle relation établir avec eux, si précisément en soi et avec soi aucune relation interne ne peut s'établir ? Comment dialoguer avec l'autre, communiquer avec autrui, qu'il soit enfant, adolescent ou autre, si déjà on ne communique pas avec soi ?

Au-delà des surprises, des blocages, des résistances provoquées par l'évocation de leur propre adolescence, les adultes interviewés s'expriment abondamment mais avec émotion, que celle-ci ait été heureuse ou malheureuse, passionnée ou désespérée. On n'évoque pas avec neutralité, détachement, froideur, ce vécu qui constitue, qu'on l'admette ou non, une partie de son être, une partie de soi. En effet, on a déjà si peu souvent l'occasion de parler et, qui plus est, de parler de soi. Tout se passe comme si on ne peut parler de son adolescence alors qu'on voit les jeunes ne parler que de cela.

Il y a comme une délivrance à parler de son adolescence, même si cette remémoration est parfois douloureuse. Cette ambivalence n'est pas sans rappeler celle des adolescents qui parlent de ce qu'ils vivent, comme étant à la fois "ennui et joie". Il faut donc accepter le paradoxe, qui est le propre de toute réalité humaine et pas seulement spécifique à la situation de l'adolescence. Ainsi, en évoquant son adolescence, il y a, indissociablement liées, une expérience de rupture et une expérience de permanence : l'une blesse, l'autre apaise.

"J'ai évolué, mais je suis resté avec les mêmes désirs". Les adolescents me renvoient toujours à la fois à mon adolescence en tant que période révolue et en tant que présence en moi de quelque chose qui continue à vivre.

Et notre relation aux adolescents dépendra, entre autres, de ce qu'ils nous renvoient davantage à une expérience de la rupture ou de la permanence.

Dans cette perspective, peut-on encore dire que l'adulte est un être achevé, fini, comme on l'affirme souvent ? N'est-il pas plutôt, lui aussi, comme l'adolescent, l'enfant en constant remaniement ? Il y aurait donc une relation incessante qui se fait entre les adultes et les adolescents, et même

si elle est conflictuelle, elle existe bel et bien. Il n'y a donc pas deux mondes qui évoluent parallèlement dans des planètes à part.

Par contre, cette représentation de deux mondes séparés est plutôt de l'ordre d'une réaction de défense, par peur que les adolescents brouillent l'image interne que je me suis faite de mon adolescence et à laquelle je tiens pour mille raisons ; on aura peut-être tendance à les tenir à l'écart, par mesure de sécurité, de protection pour sa propre adolescence. Finalement, en évoquant leur adolescence, bon nombre de personnes mettent surtout en avant leur ancien état de dépendance et de soumission, si ce n'est de passivité ; dépendance à l'égard des événements, dépendance à l'égard de la famille, à l'égard de l'espace maternel. Etat dont on prend surtout conscience dans la revendication d'autonomie des adolescents actuels. Mais Nicole Prieur insiste et interroge :

De cet état qui était le nôtre à l'adolescence, en sommes-nous sortis ?

De la dépendance à l'égard de nos parents, ne sommes-nous pas passés lentement à une dépendance à l'égard des enfants, d'autres adultes ?

Finalement, si les adultes ont envie de rester adolescents pour échapper à la soumission sociale, ils préfèrent dire que ce sont les adolescents qui refusent d'être adultes. Nous assistons alors au spectacle de l'adulte naviguant sans cesse entre le retour de son adolescence et le meurtre de celle-ci, les deux étant également nécessaires et impossibles. Il n'y a pas de représentation sociale, pas de lieu culturel où le discours de l'adulte ait sa place, nulle part n'est présente cette parole relative à son adolescence. Mais si précisément on permettait, par un moyen ou par un autre à l'adulte de renforcer ce sentiment de continuité interne (peut-être en autorisant que s'exprime cette part d'adolescence qui est en soi), peut-être pourrait-il alors accéder à l'autonomie. Car l'accès à l'indépendance nécessite peut-être, dans un premier temps, l'acceptation de la dépendance. C'est comme si les adultes n'en finissaient pas de subir l'autonomie de l'autre, l'autorité de l'autre.

Enfants, ils subissent l'autorité de leurs parents, adultes ils subissent l'autorité et l'autonomie ou le désir d'autonomie de leurs enfants.

C'est comme s'ils n'en finissaient pas d'être soumis, comme s'ils n'étaient pas sortis de la situation de dépendance de leur adolescence.

Son adolescence, c'est comme un capital que l'on a en soi et dans lequel on puise notre énergie présente. Ce sentiment entraîne souvent le fait de ne plus avoir envie de défendre l'âge adulte, de ne plus vouloir se poser comme référent. Et par là, les adultes renforcent l'angoisse de l'adolescent. On touche alors un des points clefs de la relation adulte-adolescent : l'adulte n'étant pas là où théoriquement on l'attend, où ira l'adolescent ?

Que faire pour l'éducateur ?

Il s'agit de comprendre, de développer les échanges, les communications entre les deux mondes (les adultes et les adolescents), dont les frontières ne sont plus aussi précises, aussi nettes qu'avant. Communiquer, c'est être renvoyé à soi-même et accepter l'autre.

°
° °

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

... et dans ces conditions, il n'est pas possible de...

IV

LES JEUNES
ET LE TRAVAIL



TRAVAIL

LES ASPIRATIONS PROFESSIONNELLES DES JEUNES D'APRES LES SONDAGES

Extraits du dossier "Les adolescents à travers le miroir des sondages" publié dans le n° 16 de "Documents Service Adolescence". Ce dossier analyse les principaux sondages sur les jeunes publiés en 1977.

Leur avenir professionnel préoccupe beaucoup les jeunes. Le sondage Dijoud révèle que 69 % des 14-24 ans souhaitent travailler seuls, 15 % dans un service de moins de dix personnes : ne pas se sentir dépassé ! Et pourtant, 50 % voudraient faire carrière ailleurs qu'en France. Attrait de l'exotisme ou de l'argent ?

De toute façon, ils sont inquiets. D'abord, ils s'estiment mal ou très mal informés sur les possibilités d'emploi, ensuite 33 % seulement des actifs reconnaissent que leurs études les ont préparés au métier qui est le leur.

En général, ils aimeraient pouvoir accéder par étapes à la vie professionnelle. Ils préconisent les stages de vacances dans les entreprises (25 %), travail et étude à mi-temps (23 %), alternance tous les six mois de travail et d'étude (20 %). Le régime hybride est donc celui qui a la préférence assez marquée des jeunes.

Le souci de ne pas s'installer définitivement trop tôt, de vivre une étape transitoire est corroboré par les réponses de 42 % des interrogés qui souhaitent, à la fin de leurs études, faire plusieurs stages dans des entreprises différentes pour mieux se rendre compte des réalités professionnelles. Le désir de trouver un emploi définitif est comparativement plus modeste (41 %), surtout parmi les plus âgés (24 % des 22-24 ans). Les Parisiens se détachent largement de la moyenne nationale pour la proportion de ceux qui souhaitent faire "tout autre chose avant de chercher un emploi" (25 % au lieu de 9 % de moyenne nationale) (sondage Dijoud).

Paradoxe chez les étudiants (sondage "l'Etudiant") : d'abord, moins de 40 % d'entre eux savent exactement ce qu'ils veulent faire. 40 % souhaitent travailler dans l'enseignement ou les autres domaines de la fonction publique (sécurité d'emploi). Mais seuls 6,6 % reconnaissent la sécurité comme critère prioritaire de leur choix.

Souvent évoquées, des conceptions terre à terre du genre : "avoir un métier pas fatigant, bien rémunéré, beaucoup de vacances".

Les femmes cherchent plus un métier satisfaisant leurs désirs que les hommes (39,5 % contre 31,6 %). Mais souhaitent moins accéder à un niveau de responsabilités que les hommes (6,7 % contre 9,7 %).

°°

TRAVAIL

LA PLACE CROISSANTE DES JEUNES DANS LES ACTIVITES PEU QUALIFIEES

Extraits d'un article de J.B. BACHY, assistant au CNAM, publié dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi" (op. cité), p. 91 à 121.

"Mieux formés que leurs aînés, les jeunes assurent pourtant une part croissante des emplois non qualifiés..."

Alors que le niveau de formation augmente, on s'aperçoit que paradoxalement les jeunes occupent une part croissante des emplois non qualifiés. C'est ce que montre l'évolution de la population active par catégories socio-professionnelles en 1962, 1968 et 1972. D'après une enquête réalisée par le Ministère du Travail, "en 1962, un jeune avait 14,5 chances sur 100 d'être ouvrier spécialisé; en 1968, 15,9 chances sur 100; en 1972, 17,6 chances sur 100. Les mêmes chiffres pour la population totale étaient de 12,9 %, 13,2 % et 12,8 %.

Pour les emplois de bureau, la progression est tout aussi rapide : un jeune avait en 1962, 14,3 chances sur 100 d'être employé de bureau; en 1968, 17,2 et 19,8 en 1972. L'évolution est de même sens, mais plus lente pour les adultes puisqu'on a : 10 % en 1962, 11,8 % en 1968 et 11,8 % en 1972.

Il apparaît que globalement les tendances constatées jusqu'en 1972 n'ont fait que se renforcer depuis. Le poids relatif des jeunes dans les activités peu qualifiées d'employés, ouvriers spécialisés et manoeuvres est en constante augmentation depuis douze ans. En 1974, le niveau atteint 33,5 % pour les employés de bureau, 32,1 % pour les ouvriers spécialisés et 26,8 % pour les manoeuvres.

Le phénomène est lourd de conséquences... L'idée selon laquelle le développement de la société industrielle et l'expansion qu'a connue la France au cours des dix dernières années offrirait à eux seuls des chances de promotion sans précédent aux jeunes générations, se trouve ici cruellement démentie. En réalité, l'accélération du mouvement de redistribution des jeunes vers les emplois peu qualifiés précipite le rétrécissement du champ des possibilités s'offrant à eux au moment de leur insertion professionnelle. Paradoxalement, l'éventail des choix se restreint au lieu de s'élargir.

Les jeunes - entend-on souvent dire - fuient les travaux manuels... Il est sans doute vrai qu'ils manifestent pour les emplois tertiaires une préférence et pour les emplois de production une réticence que vérifient de nombreux indices et qui n'est pas sans raison. Mais les jeunes sont-ils seuls dans ce cas ? La persistance des préjugés défavorables, même quand ils ne sont pas avoués, pour l'enseignement technique touche l'ensemble de l'opinion publique et pas seulement les jeunes de moins de vingt-cinq ans.

Auraient-ils le désir de fuir les tâches non qualifiées que la réalité imposerait aux jeunes ses cruelles contraintes. Mieux formés que leurs aînés, les jeunes assurent pourtant une part croissante des emplois d'employés, d'ouvriers spécialisés et de manoeuvres. Les chiffres sont là pour le montrer. Ce n'est pas pour eux une question de souhait mais une question de fait.

TRAVAIL

LE CHOMAGE DES JEUNES

Extraits d'un article de J.B. BACHY, assistant au CNAM, publié dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi" (op. cité), p. 91 à 121.

"Près d'un chômeur sur deux est aujourd'hui âgé de moins de 25 ans..."

Les chiffres officiels dont on dispose pour évaluer le chômage des jeunes sont en général gravement sous-estimés (...)

Les chiffres avancés par l'ANPE tournent autour de 450.000 à la fin de 1976. En réalité, le nombre de jeunes chômeurs réels doit sensiblement dépasser le demi-million. Plus que les chiffres absolus, toujours sujets à controverse, c'est sans doute aux évolutions qu'on mesure le mieux la gravité du phénomène du chômage des jeunes. En un an, l'accroissement du nombre des demandes d'emploi pour les moins de 25 ans a été de 77 % alors que pour l'ensemble des catégories d'âge il n'était que de 57 %. Depuis 1966, la proportion des jeunes parmi les chômeurs n'a cessé de s'accroître de façon régulière.

Pourcentage des moins de 25 ans parmi les demandeurs d'emploi

1966	19,4 %	1970	23 %	1974	45,8 %
1967	21,4 %	1971	27,1 %	1975	46,4 %
1968	23,7 %	1972	27,2 %	1976	48,2 %
1969	19,7 %	1973	34,6 %		

En d'autres termes près d'un chômeur sur deux est aujourd'hui âgé de moins de 25 ans. Le taux du chômage pour les jeunes est près de quatre fois ce qu'il est pour les autres catégories de la population (...).

Le nombre des jeunes filles parmi les demandeurs d'emploi de moins de 25 ans est, depuis 10 ans, toujours supérieur de plus de 10 % à celui des garçons.

Les jeunes filles sont, en effet, doublement pénalisées. D'une part, elles sont le plus souvent employées dans des secteurs en difficulté comme les textiles, ou dont les activités sont, par définition, assez irrégulières, comme le commerce, les industries alimentaires ou hôtelières dont l'intensité varie selon les saisons. D'autre part, leur niveau de qualification professionnelle est souvent inférieur à celui des garçons. Elles occupent, en conséquence, sur le marché du travail, une position particulièrement vulnérable (...)

Le chômage frappe d'abord les jeunes les moins qualifiés. Un tiers des jeunes entrent dans la vie active sans aucun diplôme et sans autre formation que le niveau de la scolarité obligatoire. Ce sont eux les premières victimes du chômage (...)

Il reste que la recherche d'un emploi devient aussi un problème crucial pour un nombre croissant de jeunes diplômés. L'accroissement de la durée de la scolarité ainsi que certaines initiatives récentes, comme l'opération dite "50.000 jeunes" ont sans doute contribué à masquer ou à retarder le phénomène. Il n'en est pas moins l'un des traits les plus significatifs de l'évolution de ces dernières années.

°°

TRAVAIL

INDIFFERENCE, RESIGNATION, APPREHENSION FACE AUX PERSPECTIVES PROFESSIONNELLES

Extraits de l'ouvrage de J. ROUSSELET, "L'allergie au travail" (op. cité), p. 22 à 24 et p. 27 à 29.

"Un nombre grandissant de futurs travailleurs se révèlent incapables de choix professionnels véritablement élaborés et s'en désintéressent même parfois de manière évidente..."

Les enquêtes françaises, celles menées en particulier par le Centre d'études et de recherches des conditions de travail et d'emploi des jeunes et par le Centre d'études de l'emploi confirment ce jugement : alors que les initiatives

adultes s'essaient à élargir l'information des futurs travailleurs pour faciliter leur orientation à partir de la connaissance de leurs aptitudes, de leurs ambitions et des emplois susceptibles de leur être proposés, un nombre grandissant d'entre eux se révèlent incapables de choix professionnels véritablement élaborés et s'en désintéressent même parfois de manière évidente.

Quant il s'agit par exemple de jeunes demandeurs d'emploi, c'est-à-dire de jeunes à la recherche généralement d'un premier emploi, et s'adressant pour cela aux services du ministère du Travail et à l'Agence nationale pour l'emploi, 70 % d'entre eux ne font état d'aucune ambition précise ou demandent à exercer un métier dont il apparaît vite qu'ils ne connaissent rien. Tous ou presque, même libres de toute contrainte économique immédiate, finissent par accepter n'importe quelle proposition et semblent se satisfaire aisément de perspectives parfois très étrangères à leurs choix initiaux.

Interrogés par ailleurs sur leur éventuelle volonté de réussite professionnelle appréciée par exemple en terme d'enrichissement des tâches et des responsabilités ou en terme de promotion, 30 % seulement témoignent de ce que nous avons appelé faute de mieux la "combativité" (cette notion exprimant la capacité et le goût de la décision, le désir de s'engager et de s'impliquer, le souci d'organiser le présent pour améliorer l'avenir par des démarches, des initiatives, une formation complémentaires, etc.).

Une telle indifférence peut paraître naturelle dans la mesure où ces jeunes à la recherche d'un emploi dès la sortie de l'école sont issus des groupes sociaux les plus défavorisés et savent ne pouvoir espérer, du fait de leur bagage scolaire en général insuffisant, que des tâches obscures et ingrates et des avenir professionnels médiocres.

Elle n'en est pas moins alarmante puisqu'un tel destin, n'offrant aucune chance d'épanouissement immédiat ou d'espérance, est celui d'environ un tiers des jeunes qui s'insèrent dans la vie active (...)

Phénomène tout aussi important, ces adolescents déjà résignés semblent pourtant de plus en plus pressés de travailler. Moins le travail leur offre de chances réelles de réalisation personnelle et de réussite, et plus il semble se parer à leurs yeux de nouvelles vertus.

Si rebutant soit-il, il paraît en effet à presque tous préférable à une prolongation insupportable des obligations scolaires et s'il n'apporte aucun motif d'orgueil ou de joie, il a au moins le mérite de paraître ouvrir la voie à la liberté et à l'indépendance. Plus de la moitié des interruptions de scolarité sanctionnées par des mises au travail immédiates, trouvent là leur seule origine (...)

Les conduites d'autres jeunes du même âge, bons élèves et même très bons élèves, traduisent la même croissante désaffection à l'égard du contenu des différentes activités de travail (...)

p. 27 à 29

Plus de 50 % des sujets commençant une scolarité secondaire dans le cycle long abandonnent en cours d'études, changent de filière ou échouent définitivement au baccalauréat. Ce gaspillage d'espoirs et d'énergies suffirait seul à expliquer pourquoi la plupart des élèves des classes terminales en préférant "voir venir" s'interdisent peu à peu tout véritable engagement. Une telle prudence, bien légitime, finit toujours par se transformer en méfiance tant à l'égard de l'avenir scolaire immédiat, qu'à celui de l'avenir plus lointain professionnel ou social. Parce qu'il leur est impossible de focaliser leurs efforts et leurs attentes sur un métier précis et donc sur des tâches bien définies, ils préfèrent se désintéresser de cet aspect particulier de leur futur et paraître le mépriser au profit d'autres attentes moins décevantes et plus immédiates. Cette analyse intervient malheureusement à un moment clé de leur maturation et risque de ce fait de laisser dans leur représentation du monde et de la société des traces qu'aucun réussite ne pourra plus tard effacer. Il n'est pas toujours bon d'apprendre ainsi à attendre plutôt qu'à décider.

Les mêmes mécanismes de sélection et les mêmes réactions psychologiques se retrouvent dans l'enseignement supérieur (...)

Plus qu'une indétermination excessive ou une répugnance à l'égard de telle ou telle profession, c'est en effet une véritable appréhension de n'importe quelle forme de travail qu'ont en commun aujourd'hui beaucoup d'étudiants prolongés. Cet état d'esprit ne leur est d'ailleurs pas particulier. Il inspire la manière dont beaucoup de jeunes - une fois dépassé le stade initial des refus d'ambition et des désintérêts et quel que soit leur niveau culturel ou socio-économique-

s'essaient à retarder et à transformer leurs débuts de vie salariée et productive par le biais d'activités de type marginal.

TRAVAIL

LA PERSPECTIVE DE L'USINE

Extraits d'une intervention de B. LE TOURNEAU - Direction du personnel de la Régie Renault - citée dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi" (op. cité), p. 326-327.

"L'usine, c'est la prison, c'est l'horaire, c'est le chef..."

On a interrogé une centaine de garçons et de filles, qui étaient sans emploi et qui n'avaient pas encore travaillé pour la plupart. On leur a posé la question franchement. On leur a dit : "Quels sont les avantages et les inconvénients pour vous d'une vie à l'usine ? Qu'est-ce qui vous paraît intéressant ? Qu'est-ce qui vous fait peur ?" On s'est rendu compte que les uns et les autres étaient tout à fait conscients des avantages classiques, c'est-à-dire la sécurité de l'emploi, c'est-à-dire les avantages sociaux, c'est-à-dire la rémunération qui est nettement plus avantageuse, c'est-à-dire une possibilité d'évoluer peut-être plus vite qu'ailleurs.

En fait ce sont toutes les raisons que l'on s'attend à trouver plutôt dans la bouche de leurs parents que dans la leur. Seulement, et c'est là où il y a peut-être la rupture, s'ils sont conscients de tous ces avantages, en fait leurs motivations prépondérantes ne vont pas du tout dans ce sens-là. D'abord, pour eux, l'usine, c'est la prison (thème des libertés). C'est l'horaire, c'est le chef, ce sont des contraintes qui sont difficilement acceptables pour les jeunes...

Et puis, c'est aussi le thème de l'écologie : "l'usine, ce n'est pas très beau... c'est assez sale...", thème qui est assez favori en ce moment et qui est repris par nombre de jeunes.

L'usine, également, c'est l'anonymat... Là, c'est le thème principal des jeunes dans le sens où ils ont besoin des relations humaines.

Et puis surtout, cela a été très frappant dans les interviews qu'on a pu faire : "l'usine, c'est une ambiance qui n'est pas celle que les jeunes recherchent". L'usine n'est pas une ambiance de copains... C'est très certain...

On retrouve ici les différents problèmes des jeunes, les conflits de générations parce qu'à l'usine il y a des jeunes et des plus âgés. Les conflits avec les agents de maîtrise... la crise de la hiérarchie...

Les jeunes contestent, par l'attitude généralisée des refus, la formule "le travail est la source de toute richesse" déjà contestée en son temps par Marx lui-même (Programme de Gotha).

TRAVAIL

Ce qui plaît, dans le travail, ce n'est donc pas le travail lui-même, mais plutôt les conditions dans lesquelles il s'exerce.

LA DESACRALISATION DU TRAVAIL

Extraits d'un débat télévisé entre V. GISCARD d'ESTAING, Président de la République, et des lycéens. "Le Monde" du 10.6.1977 (les passages supprimés (...) sont ceux sélectionnés par le journal).

"Comment faire comprendre que pour nous (les jeunes), le travail n'est plus sacré ?"

UN LYCEEN. - Nous ne voulons plus, comme nos parents, être abrutis par le travail. Nous voudrions pouvoir exercer des activités créatrices, faire autre chose. Comment faire comprendre que, pour nous, le travail n'est plus sacré ?

LE PRESIDENT. - Il faut d'abord savoir ce que l'on veut. Vous dites que le travail n'est plus sacré. Si on veut une certaine justice sociale, un progrès social, une amélioration des conditions, c'est par l'effort du travail et

par rien d'autre que cela sera obtenu (...)

Ce que vous voulez dire, je le comprends, c'est que la vie n'a pas qu'une dimension économique (...)

Je suis partisan de ce que l'on appelle la nouvelle croissance (...). Nous pouvons avoir un type de progrès économique beaucoup plus humanisé que par le passé dans lequel on n'affirme pas cette sorte de priorité brutale de l'outil économique sur l'individu. C'est pourquoi nous devons développer un certain nombre d'autres dimensions, la dimension écologique, la dimension culturelle, la dimension des loisirs, pour que la vie de travail ne reste pas la dimension unique de la vie de l'individu (...)

°°

TRAVAIL

LE REFUS DU "TRAVAIL CORVEE"

Extraits du "Manifeste de la Jeunesse populaire" édité par les Clubs de Loisirs et d'Action de la Jeunesse (C.L.A.J.) à la suite du "Carrefour de la jeunesse populaire" organisé au début de 1978, p. 12 et 13.

"La joie de vivre, la solidarité, les copains, les loisirs occupent plus l'existence des jeunes que le travail..."

LE CHANGEMENT. C'est dans l'usine, au milieu des longs horaires de travail, face au travail coupé en morceaux, à la discipline, à l'impossibilité d'appliquer les notions techniques dans le travail quotidien, que les jeunes veulent voir le changement.

La jeunesse populaire a de nos jours d'autres horizons. La joie de vivre, la solidarité, les copains, les loisirs occupent plus leur existence que le travail. Celui-ci pourrait retrouver une place dans notre société...un acte qui ne soit plus une "corvée" quotidienne, ou la recherche d'un employeur, mais un acte de bonheur, un acte social.

Il n'y a pas d'opposition entre la jeunesse et les travailleurs, seulement une différence d'intensité. La jeunesse, plus radicale, passant par-dessus des années d'habitude plante avec plus de vigueur ses "banderilles" dans la vieille société.

Refuser de prendre en compte ces mouvements bigarrés, multiformes, laisser la jeunesse populaire dans une impasse, ne pas répondre à ses besoins, à ses aspirations, c'est refuser une unité plus large, plus profonde des forces populaires.

Et comme le disait Gramsci : "négliger, et ce qui est pire, mépriser les mouvements dits spontanés, c'est-à-dire renoncer à leur donner une direction consciente, à les hausser sur un plan supérieur en les insérant dans la politique, peut avoir souvent des conséquences très sérieuses, très graves".

Les jeunes contestent, par la pratique généralisée des refus, la formule "le travail est la source de toute richesse" déjà contestée en son temps par Marx lui-même (Programme de Gotha).

Ce qui plaît, dans le travail, ce n'est donc pas le travail lui-même, mais plutôt les conditions dans lesquelles il s'effectue : L'AMBIANCE, LES COPAINS, LA POSSESSION COLLECTIVE DE LA NATURE, DE SES RICHESSES, LA MAITRISE DES TECHNIQUES, DU DEROULEMENT DE LA PRODUCTION.

Ce mouvement de refus spontané du travail-corrée n'est rien d'autre que la résultante du long développement des techniques qui aboutit à "développer chez le travailleur pauvreté et inculture et chez le non-travailleur, richesse et culture !" (Marx).

TRAVAIL

LE DESIR DE RELATIONS DANS LA VIE PROFESSIONNELLE

Extraits d'un article de B. GALAMBAUD - sociologue à la direction des affaires sociales FRAMATOME - "la qualité du vécu : une exigence des jeunes au travail", publié dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi" (op. cité), p. 448 à 452.

Cet article résume les conclusions de l'étude de B. GALAMBAUD "Les jeunes travailleurs d'aujourd'hui", Privat, coll. époque, 1977.

*"La fringale relationnelle du jeune
travailleur d'aujourd'hui..."*

Dans une entreprise, dans une situation de travail, c'est le produit qui est valorisé et non les rapports humains auxquels donne lieu sa réalisation. Et cela, les jeunes salariés le contestent. Ils le contestent non pas par un discours révolutionnaire mais par un ensemble de comportements, d'attitudes.

Dans sa situation de travail, le jeune travailleur d'aujourd'hui veut d'abord trouver des relations interpersonnelles. Toute personne chargée de recrutement de personnel sait l'étrange attrait secrété par tous les postes relationnels. Ces relations, le jeune salarié les perçoit comme constituant, tout à la fois, l'intérêt et la difficulté du travail. Son emploi, il le définit davantage en termes de relations qu'en termes de production. Ce qu'il fait a moins d'importance que les gens avec qui il le fait.

Mais ce besoin relationnel se double d'une exigence qualificative. Ces jeunes, qui attachent tant d'importance à leurs relations de travail, qui valorisent tant l'ambiance dans laquelle ils évoluent, veulent des relations fortement personnalisées, faisant place à un fort engagement affectif. Ce type de rapports interpersonnels implique des relations de personne à personne. Toutefois, pour beaucoup de jeunes salariés, ce désir de relations chargées d'affects n'est pas sans ambivalence. En effet, des relations mettant en jeu la personne dans sa totalité sont perçues comme très engageantes et cela peut paraître bien effrayant. Ces relations fortement désirées deviennent alors source d'angoisse.

Cette angoisse signifie surtout la crainte de ne pouvoir réussir dans l'univers relationnel désiré. Effectivement, devant toutes les difficultés relationnelles, le jeune salarié aura tendance à répondre par la fuite ; c'est-à-dire l'abandon de son emploi, même si la tâche à réaliser revêtait pour lui de l'intérêt.

Ce désir de relations interpersonnelles, empreintes de chaleur affective, fait que le jeune travailleur supporte très mal la distanciation sociale marquant habituellement les rapports hiérarchiques. Mais celui-ci ne revendique pas forcément la suppression de toute hiérarchie. Ce qu'il souhaite, c'est un supérieur pour lequel il existe en tant que personne et non en tant que simple agent d'exécution d'une tâche.

Quand le jeune salarié recherche un emploi, il attache peu d'importance aux possibilités de promotions qui pourraient lui être offertes. En fait, ce jeune n'a pas de perspective professionnelle. Il est sans objectif, sans projet. Il donne à l'observateur, l'impression de se laisser porter par l'événement. L'importance qu'il attache à ses relations interpersonnelles n'est pas compatible avec la compétition farouche de l'entreprise. Pour le jeune salarié, la réussite sociale passe par autrui, il ne doit donc jamais se mettre dans un état d'isolement social. Ses relations possèdent en elles-mêmes leurs propres valeurs. Elles ne sont en rien semblables, car d'une autre nature, qu'à celles que recherchent et s'imposent ceux qui veulent obtenir ou conserver une place au soleil de la "bonne société". Pour le jeune, il s'agit d'être heureux avec d'autres, de se sentir bien. C'est pourquoi nous avons pu écrire par ailleurs : Rastignac n'a plus 20 ans et ses enfants ne lui ressemblent plus.

C'est de la qualité de ses relations que le jeune travailleur d'aujourd'hui tire sa satisfaction. Chaque fois qu'il rencontre une nouvelle personne, il se lie très rapidement avec elle et adore cela. Il a besoin de se sentir accepté par l'autre. S'il se sent rejeté, il préfère s'en aller. Tout ce qu'il perçoit comme obstacle à la communication avec autrui est mal supporté. Il donne l'impression de ne pas très bien savoir ce qu'il veut, et surtout de ne s'occuper que de ce qu'il aime.

- Dans un premier temps, c'est souvent à l'argent qu'il pense, qui leur permet de répondre à leurs besoins les plus immédiats. Mais le jeune

Cette fringale relationnelle n'est pas un trait spécifique du jeune d'aujourd'hui dans sa situation de travail. Dans toute sa vie sociale, il se conduit de la même manière. Ses relations interpersonnelles occupent une place tout aussi centrale dans sa vie hors travail (...)

Mais ces jeunes, pour qui l'important n'est plus ce qu'ils font dans l'entreprise, mais ce qu'ils y vivent, sont également les héritiers de la culture traditionnelle centrée sur la production. L'attitude profonde de ces jeunes porte en fait l'empreinte de ces deux univers culturels. Là est la source principale de leur incertitude, de leur ambivalence, de leur angoisse. Selon les individus, le poids relatif de chaque culture varie. Chez certains, la culture traditionnelle a presque disparu. Chez d'autres, la nouvelle culture n'a pas encore porté trace. Alors dans ces deux cas, les contradictions culturelles internes des jeunes sont pratiquement nulles. Mais chez la plupart d'entre eux, les deux cultures sont présentes. Alors l'individu est confronté aux contradictions résultant d'une telle situation. De plus, des relations affectives telles que les impose la nouvelle culture des jeunes, conduisent les partenaires à s'impliquer profondément dans leurs relations. Et toute implication de ce type est créatrice d'anxiété faisant redouter la relation désirée. C'est donc avec tout ce poids de contradiction que le jeune travailleur d'aujourd'hui arrive dans l'entreprise. Dans cette entreprise, le jeune va orienter ses comportements vers la recherche de relations affectives. Mais l'organisation n'autorise pas de telles relations, elle ne connaît que des relations de fonction à fonction, de rôle à rôle et non de personne à personne. Le jeune est alors confronté à un double conflit culturel. Au conflit intérieur dont il est porteur, vient s'ajouter un conflit externe entre sa propre culture et celle qui domine dans l'entreprise.

°°

TRAVAIL

LA MISE AU TRAVAIL DES JEUNES EN DIFFICULTES

Extraits d'une interview d'Yves DOUCHIN, Directeur du service de l'Education Surveillée du Val de Marne, publiée dans le dossier de l'Association des Ages, "Les jeunes et le premier emploi" (op. cité), p. 511 à 519.

"La plupart du temps, la mise au travail vient toute seule quand on a répondu à un certain nombre de problèmes, atténué en tout cas les difficultés profondes qui s'opposent à ce que le jeune puisse s'insérer correctement"

Pour les jeunes concernés par une action d'Education Surveillée, la mise au travail, l'emploi, c'est un aboutissement, mais cela ne peut jamais être un objectif premier. Si l'on met comme objectif premier : "Il doit travailler", on peut être sûr que dans 90 % des cas, c'est physiquement impossible. C'est le reproche qu'on nous fait souvent : "Vous ne mettez pas le jeune suffisamment au travail !". Mais, la plupart du temps, la mise au travail vient toute seule, quand on a répondu à un certain nombre de problèmes, atténué en tout cas les difficultés profondes qui s'opposent à ce que le jeune puisse s'insérer correctement. Parce que, finalement, que ce soit le milieu du travail ou les relations sociales qu'il peut tisser en dehors du travail, la difficulté est la même : cela suppose qu'il ait une image de lui-même qui ne soit pas trop dévalorisée. On lui a tellement dit qu'il était devenu une crapule, qu'il ne ferait jamais rien, etc... qu'il finit par en être tout à fait convaincu. Les jeunes sont fidèles à l'image qu'on leur renvoie d'eux-mêmes. Si on ne brise pas ce cercle vicieux par une intervention extérieure qui fait que, finalement, ils pensent qu'ils sont bons à quelque chose, parce qu'on le leur a prouvé, on n'a rien fait de bon, on n'aboutit à rien de durable.

Q. Lorsque les jeunes commencent à travailler, qu'attendent-ils du milieu de travail ? Simplement le travail, ou autre chose ?

- Dans un premier temps, c'est sûrement l'argent qu'ils gagnent, qui leur permet de répondre à leurs besoins les plus immédiats. Dans la vie profes-

sionnelle, rares sont les gens qui ont un métier suffisamment intéressant et épanouissant pour eux-mêmes pour que l'argent ne compte pas. C'est pareil pour eux. Par contre, ce qui fait la différence c'est que la plupart d'entre eux ayant déjà eu des moyens d'existence parallèles, ils ont pris de mauvaises habitudes et, au niveau de l'argent, ils ont des besoins supérieurs à leurs possibilités. C'est une difficulté supplémentaire.

Mais il y a une autre difficulté que l'on rencontre très souvent avec les jeunes : c'est l'instabilité. Ils ont un besoin vital de faire des expériences diverses, parce que précisément plus on a exigé d'eux dans un système contraignant, plus on aura été pesamment exigeant, jusqu'à refuser l'affection ou mettre à la rue, plus se présentera la nécessité de s'insérer de façon continue dans un milieu de travail, et plus elle sera rejetée, au moins dans un premier temps. On enregistre donc une cascade d'emplois successifs - c'est assez lassant -, jusqu'à ce que le hasard ou autre chose fasse que le jeune trouve ce qui le satisfait.

Q. Ne recherchent-ils pas dans leur travail des relations affectives ?

- Il y a à la fois un certain mépris pour l'argent et le désir d'en gagner beaucoup, ce qui exprime tout de même une certaine réussite personnelle, permet d'acquérir des biens matériels, mais c'est très ambigu. Quelqu'un vous dit : "Moi, je ne veux pas me faire exploiter pour gagner un sous-SMIC, je travaille comme un autre, et en plus, on me traite comme un chien! Pourquoi n'ai-je pas un travail intéressant, je ne suis pas une machine" etc. Chez ces jeunes qui ont des problèmes affectifs très profonds, ce qui fait le plus de difficultés, c'est que la plupart de ces jeunes sont intelligents, mais qu'ils ont loupé leur scolarité, et ils arrivent à un âge où il y a très peu de dispositifs de rattrapage; ils ont des exigences d'autant plus grandes que les problèmes affectifs sont plus aigus. Ce sont des écorchés vifs. Ca fait beaucoup de choses à rattraper.

°°

LE TRAVAIL INTERIMAIRE

Extraits d'un article de Yves-Marie LABE, publié dans le dossier "le chômage des jeunes, la cote d'alerte" du mensuel Le Monde de l'Education de novembre 1980 (L'intérim dernier recours, p. 16 à 18).

(...) Le travail temporaire a mauvaise presse. Les jeunes le détestent souvent même s'ils le pratiquent. Pour le public, il équivaut trop souvent à une incapacité à conserver un emploi stable. Quand on ne le juge pas significatif d'une "*allergie au travail*" dont nombre de jeunes manifesteraient le syndrome ... Pourtant, bon an mal an, cent cinquante mille jeunes à la recherche d'un emploi frappent à la porte des quelque mille six cents entreprises de travail temporaire existant en France : 55 % des intérimaires ont entre seize et vingt-cinq ans et près de 60 % de ces derniers sont des hommes. Cent cinquante mille aventuriers du premier emploi qui, par lassitude du pointage à l'A.N.P.E., par nécessité financière, bien plus que par goût de la liberté ou du changement, se transforment en travailleurs temporaires.

L'intérim est souvent leur dernière chance, leur "*planche de salut*" (...) Pour un trop grand nombre de jeunes travailleurs, les postes offerts en vitrine des entreprises de travail temporaire prennent vite des allures de miroir aux alouettes. Tant sur le plan de l'intérêt de la tâche que de sa rémunération (...)

Le travail intérimaire est une aubaine pour les chefs d'entreprise et les directeurs d'agence peu à cheval sur la légalité ... Résignation, fatalisme, écoeurement devant l'incapacité à trouver un job à sa dimension : le jeune travailleur intérimaire ne voit pas souvent la vie en rose.

Rencontrer des "intérimaires heureux" devient de plus en plus difficile. Finies les années 70 où le travail temporaire permettait à de nombreux

jeunes de travailler quelques mois par an, avant de s'envoler vers des cieux plus cléments. Les salaires eux-mêmes ne sont plus ce qu'ils étaient. Le supplément de 15 % que touchait le travailleur temporaire comparativement au salarié permanent a disparu. Bien que de nombreux jeunes, par crédulité ou ignorance, croient encore, à tort, que "*le travail intérimaire, c'est un peu plus payé*", aujourd'hui les salaires sont généralement inférieurs de quelques pour cent, malgré la prime de précarité (qui n'est d'ailleurs pas toujours payée à son taux légal).

Dix ans après, la crise est bien là (...)

Les agences font miroiter la possibilité d'être embauché, un jour ou l'autre, dans un emploi stable. Il est vrai que 52 % des jeunes ont eu, effectivement, un tel choix. Mais au bout de huit à douze mois de missions, c'est-à-dire de situations hybrides et de tâches peu mirobolantes. Les deux tiers refusent : salaire proposé insuffisant, qualification peu avantageuse, défaut de promotion interne ou contraintes liées aux lieux de travail ou à l'ambiance.

Plus grave, 14 % de jeunes se retrouvent au point initial : le chômage. Et jurent généralement qu'on "ne les y prendra plus" (...)

Le secteur des agences d'emploi intérimaire tend à se moraliser et les infractions aux lois du travail se raréfient. Néanmoins, de jeunes travailleurs ont dû utiliser d'ultimes arguments, avant de se faire régler leur dû ... Bonne image du monde du travail, pour les moins de vingt-cinq ans qui "débarquent" sur la planète entreprise. Pis-aller, le travail temporaire peut dépanner les jeunes à la recherche de leur premier emploi. Mais, à force de déqualification, de précarité, il donne aux jeunes une image sans illusions du monde laborieux et des relations dans l'entreprise. Par ricochet la conception toute entière du travail en "prend un vieux coup".

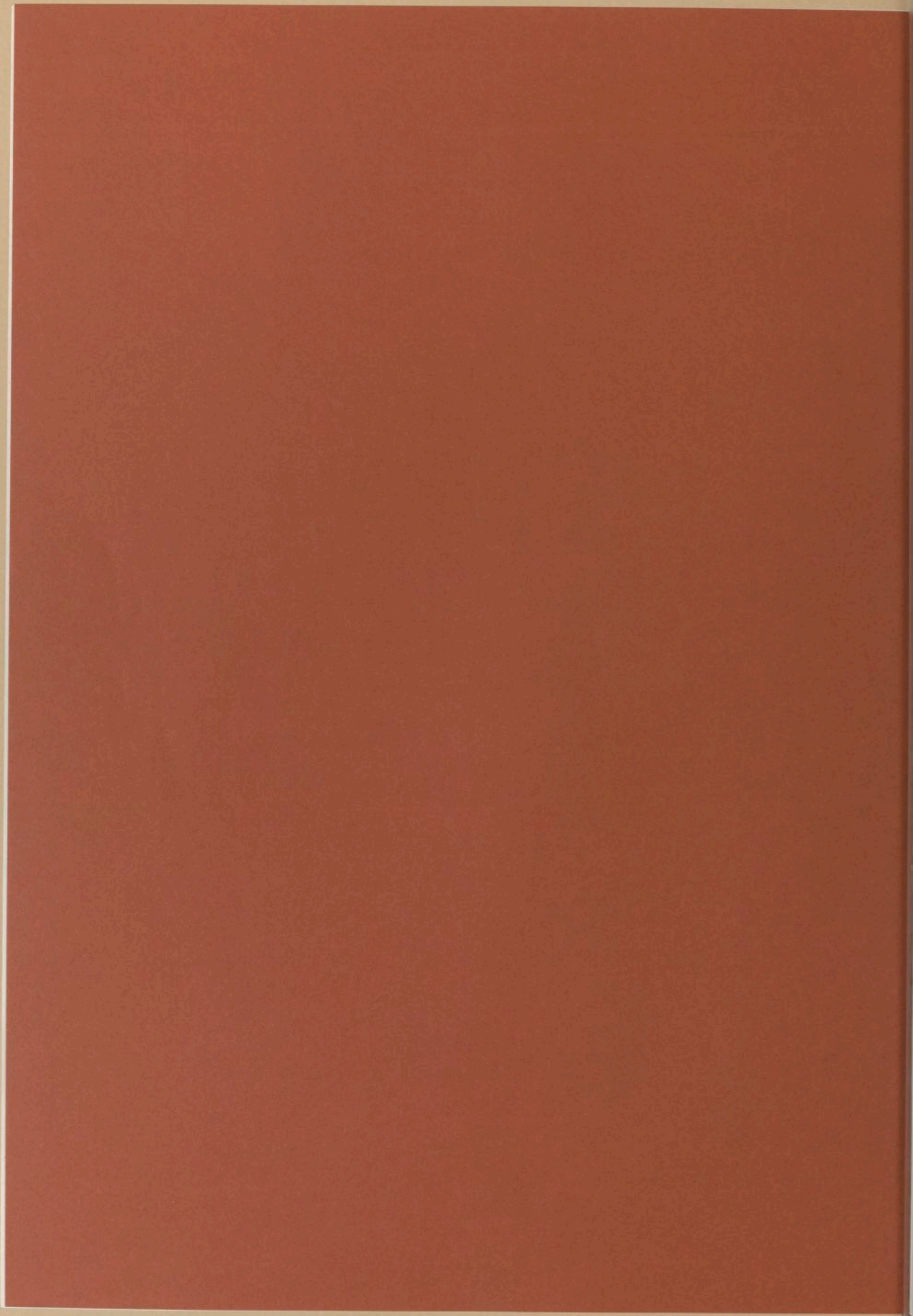
°
° °

V

LOISIRS

ACTIVITES CULTURELLES

ACTIVITES SPORTIVES



LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LES DIFFERENCES DE PRATIQUES ENTRE LES JEUNES ET LES ADULTES

Extraits du dossier "Les relations parents-enfants" publié dans "Les Cahiers de l'IFOREP", n° 13 (Institut de Formation, de Recherche et de Promotion).

Ce dossier a été établi à partir d'un sondage réalisé en 1975 par l'Institut Français d'Opinion Publique (IFOP) pour l'IFOREP.

Les loisirs des jeunes : une plus grande ouverture sur l'extérieur... (p. 73-74)

Les jeunes ont beaucoup plus l'habitude d'occuper leurs loisirs en groupe que les adultes; soit en faisant du sport (20 % chez les jeunes, 5 % chez les adultes), soit en voyant leurs amis (25 % chez les jeunes, 5 % chez les adultes), tandis qu'au contraire ils passent moins de temps à lire (13 % en font leur loisir habituel contre 20 % chez les adultes) ou à se promener (7 contre 13 %). S'ils ne répondent pas plus fréquemment que les adultes qu'ils vont à des spectacles, c'est que peut-être ce terme intimidant représente pour eux le théâtre (et on a vu qu'il ne les attirait guère) et non le cinéma, qu'ils fréquentent assidûment : plus de la moitié des jeunes y sont allés depuis moins de trois mois et ce n'est le cas que pour moins d'un quart des adultes. Les jeunes fréquentent également plus souvent les Maisons de la Culture. On retrouve sans doute chez eux le poids des contraintes financières ou du handicap socio-culturel qui font que les jeunes de milieu ouvrier sont défavorisés par rapport aux autres, mais l'écart entre les jeunes de milieux sociaux différents est beaucoup moins grand que ce qu'il était chez les adultes.

Les jeunes: une participation sociale plus active que les adultes mais une même défiance à l'égard de la politique (p. 27)

On observe que les jeunes ont une participation sociale plus active que les adultes. Si 9 % seulement d'entre eux participent à un mouvement de jeunesse 40% sont membres d'une association sportive (contre 12 % des parents) et

14 % participent à une association culturelle ou un club (contre 9 % des adultes).

Mais là s'arrête cette opposition des pratiques sociales. On remarque, en effet, qu'au niveau de la participation politique et de la confiance portée aux forces sociales et politiques, les jeunes sont encore moins intéressés que les adultes (23 % s'intéressent beaucoup ou assez à la politique contre 31 % des adultes) et encore plus méfiants (6 % seulement font confiance aux syndicats, 6 % aux partis, 12 % aux jeunes contre 2 % des adultes).

Tout se passe comme si le tempérament plus actif et plus ouvert que les jeunes semblent manifester concernait surtout d'une part, les échanges qu'ils entretiennent avec autrui, d'autre part les pratiques socio-culturelles qu'ils privilégient. Et c'est à ce niveau, plus qu'à celui du politique proprement dit, que se manifesteraient, comme on en a fait l'hypothèse, certaines oppositions entre adultes et jeunes.

°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LE REFUS DES MODELES CULTURELS TRADITIONNELS

Extraits de l'ouvrage de J. DUVIGNAUD, "La planète des jeunes" (op. cité), p. 292 à 296.

*"une pratique culturelle pauvre..."
"un désir de prendre en main, fût-ce
modestement, les sources mêmes de
l'imaginaire..."*

On constate surtout que la pratique culturelle des jeunes de dix-huit à vingt-quatre ans est pauvre, pauvre à Paris comme en province, plus pauvre qu'elle l'eût été, à Paris du moins, à l'époque du T.N.P. de Vilar, et plus pauvre qu'en 66-68 où l'on a beaucoup lu de livres de poche et beaucoup consommé de spectacles. Faut-il rappeler que la création, en France, ces dernières années, n'a point offert de quoi séduire tant par la nouveauté que par la

puissance ? La baisse de la fréquentation culturelle est sans doute inséparable de l'effondrement de la création artistique depuis dix ans.

Ce qu'on place alors sous ce terme de culture ne ressemble pas à ce que Malraux mettait sous celui de "maison de la culture". A la fréquentation et à la découverte du "musée imaginaire" généralisé, succède le besoin confus, latent, mal précisé de se retrouver et de discuter en commun, voire de créer en commun quelque chose.

C'est la part la plus intéressante de ces réponses : la recherche d'une activité non dirigée et permettant la discussion sans contrainte de tous les problèmes de l'art remplace celle de l'"admiration" des oeuvres. Un paysan cite l'animation de son village du Sud-Ouest par des étudiants venus de Toulouse, et il la donne expressément comme un mode d'expression artistique. Plusieurs jeunes qui ont participé au festival de La Rochelle en 1973 donnent l'animation des rues qui illustra cette manifestation comme un des moments les plus exaltants qu'ils aient connus. A Paris, une proportion très forte de jeunes estiment que Beaubourg aurait dû rester un terrain vague ouvert à toutes les expériences, comme étaient les Halles, et que "construire c'est déjà s'encastrent dans l'ordre traditionnel". L'animation des quartiers et des rues, "c'est la seule manifestation culturelle valable".

Mais chez un grand nombre (60 %), on rencontre un grand désenchantement, une sorte de dégoût (...)

Sauf pour quelques étudiants, instituteurs, comédiens, la vénération pour la culture n'apparaît guère. N'exite pas ! Ou n'existe plus ! Cela ne veut pas dire que ces garçons et ces filles se ferment à toute expérience imaginaire. La généralisation de la Pop Music serait là pour démontrer le contraire.

Mais les modèles qu'on leur propose, que leur propose le "musée imaginaire" ne leur conviennent pas.

Il n'est que d'entendre ce qu'on dit sur les maisons de la culture pour voir que l'ensemble des expériences classiques ou révolutionnaires auxquelles on les convie ne les intéresse pas. Tout au plus notera-t-on une forte proportion d'attraction pour le romantisme en musique et en littérature. Fait sans doute surprenant quand on pense au langage et aux attitudes parfois

désinvoltés et cyniques qu'affectent certains. Mais qui répond à la nostalgie sociale latente contenue dans toute la musique romantique !

Ce qui unit certaines des dénégations portées contre la culture, c'est l'idée (qui apparaît partout) que la culture est d'essence pédagogique, qu'elle continue ou prolonge l'école. C'est ce qu'on reproche aux maisons de la culture : "Que veux-tu que j'aie à faire là-dedans ? C'est encore l'école", dit un employé de banque du Nord. Ou bien cet employé de commerce du Sud-Ouest : "On n'y trouve que les pharmaciens ou les médecins, c'est pas pour moi". Le public des "aficionados" bouche l'accès du vrai public, selon une loi qui a été reconnue pour toutes les maisons de la culture et quelle que soit la bonne volonté de cette élite.

De toute manière, qu'on leur dise qu'il faut aller voir *Les Cloches de Corneville* ou qu'il faut lire *A la recherche du temps perdu*, c'est exactement la même chose : ce sont des contraintes adultes qui appartiennent à la société installée.

Il en va de ces attitudes vis-à-vis de la culture comme des "niches". Elles peuvent, dans leur principe, surprendre et irriter. On aurait tort de ne pas voir ce qui se cache derrière ce désintérêt (C'est le moins qu'on puisse dire !) : un désir de prendre en main, fût-ce modestement, les sources mêmes de l'imaginaire. Presque toutes les réponses opposent ce qu'on offre et ce qu'on souhaiterait. Ce qu'on souhaiterait est évidemment confus et incertain, mais dans tous les cas, il s'agit de trouver les moyens entre soi, et sans vouloir s'imposer à l'univers, de formuler une expression qui soit originale, mais qui soit "notre" forme. A la consommation culturelle, l'on verrait s'opposer une recherche de la création - mais à l'abri des grands mots et des majuscules. C'est sans doute plus important.

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LOISIRS, VIE ASSOCIATIVE, LECTURE, D'APRES LES SONDAGES SUR LES JEUNES

Extraits du dossier "Les adolescents à travers le miroir des sondages" publié dans le n° 16 de "Documents Service Adolescence". Ce dossier analyse les principaux sondages sur les jeunes publiés en 1977.

Peu de lecture, beaucoup de radio...

Sur les 55 % de jeunes appartenant à une association (d'abord sportive, puis association ou mouvement de jeunesse), seuls 7 % adhèrent à un syndicat (5%) ou à un parti politique (2 %) (Enquête Jeunesse et Sports).

Ils ne lisent pas ou peu. Mais écoutent la radio. Ça, c'est la révélation de "l'Etudiant" : la curiosité intellectuelle est faible chez les 19-24 ans. Seuls 14,6 % passent plus de deux heures par jour à lire (en dehors de leurs manuels d'études), un étudiant sur quatre ne lit pas le journal. En 1966, on constatait déjà que le journal quotidien n'était lu que par 21 % des jeunes et plus par les provinciaux que par les habitants des grandes villes.

La télé ne fait pas les mêmes scores que chez les jeunes enfants, loin de là : 42,3 % la regardent rarement ou jamais. Seuls 17,7 % déclarent la voir une fois par semaine ou tous les jours. Mais la radio constitue le fond sonore privilégié de leur existence : 86,2 % l'écoutent de plusieurs fois par jour à une fois par semaine. Même son de cloche du côté du ministère : 45 % ne lisent pas régulièrement les quotidiens, 9 % n'écoutent jamais la radio ni ne regardent la télévision.

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

INEGALITES DANS LA PRATIQUE DES ACTIVITES SPORTIVES, EDUCATIVES ET CULTURELLES.

Extraits des conclusions de l'enquête du Secrétariat d'Etat auprès du Ministre de la qualité de la vie, Jeunesse et Sports, "Les lycéens et les collégiens face aux activités sportives, éducatives et culturelles" (op. cité) p. 4 et 5.

Chez les lycéens et les collégiens, la pratique des activités sportives, éducatives et culturelles est influencée par l'origine sociale, par le lieu d'habitation, par le type d'établissement scolaire fréquenté...

La pratique des activités sportives, éducatives et culturelles est influencée par l'origine sociale. Les enfants des commerçants, industriels, professions libérales, cadres supérieurs et cadres moyens y participent plus intensément. Ainsi on constate que 50 % seulement des enfants de travailleurs agricoles ont une activité sportive contre 78,9 % des enfants de cadres supérieurs. Le même écart se retrouve, un peu moindre, pour les activités éducatives et culturelles. Au total, ce sont les enfants des cadres supérieurs qui paraissent les plus favorisés.

Ces disparités sont entièrement dues à des causes extérieures car les souhaits exprimés sont aussi vifs quelle que soit la catégorie sociale d'origine.

Dans le même sens on constate que le lieu d'habitation des jeunes n'a pas d'influence sur leurs souhaits mais que les villes importantes sont dans un cadre plus favorable que les communes rurales et à un degré moindre que les petites villes pour pratiquer des activités sportives. L'âge ne modifie pas beaucoup les souhaits qui s'expriment avec une intensité égale entre 13 et 20 ans. Mais c'est à partir de 16 ans que la participation pratique devient plus intense.

Le type d'établissement scolaire fréquenté semble lui aussi avoir peu d'influence sur les souhaits exprimés par les jeunes; par contre le lycée favorise la pratique des sports et des activités éducatives et culturelles, tandis que le C.E.T. les défavorise nettement sans que l'on puisse dire si c'est le résultat du niveau des élèves, de leur origine sociale ou de la forme de l'enseignement. Le type d'habitation, maison individuelle, grand ensemble, quartier ancien paraît, quant à lui, n'exercer aucune influence dans un sens ou dans l'autre. De même le fait d'être interne, externe ou demi-pensionnaire n'apporte pas de conséquences remarquables, les conditions de vie de la dernière catégorie paraissant seulement moins favorable à la pratique des activités.

°°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA PRATIQUE ASSOCIATIVE DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS EN MILIEU RURAL

Extraits des conclusions de l'étude du Groupe de Recherche et d'Education pour la Promotion (GREP), "Les occupations des enfants et des adolescents en milieu rural" (op. cité), p. 64-65.

*"33 % des jeunes ruraux sont adhérents
d'une association ou d'un groupe organisé..."*

Le pourcentage d'enfants et de jeunes adhérents d'une association ou d'un groupe organisé atteint environ 33 % : on constate donc, à cet égard, une grande stabilité si l'on se réfère à l'enquête IFOP de 1966.(...)

La participation à une association est plus importante chez les jeunes appartenant à des milieux sociaux privilégiés. En revanche, si on considère l'ensemble de la pratique collective (avec les copains et dans un groupe organisé) celle-ci est plus importante chez les enfants les moins privilégiés.(...)

Elle varie aussi suivant la tranche d'âge : d'une façon générale, elle diminue quand l'âge augmente, mais cette tendance recouvre des mouvements divers. C'est chez l'enfant de 6 à 9 ans que le taux de pratique associative est le plus élevé, lié en général à des activités para-scolaire organisées par les instituteurs qui ont créé à cette fin une association; il diminue lentement jusqu'à 12 ans, puis rapidement entre 13 et 15 ans; il remonte un peu chez les 16-18 ans : dans ce cas, l'association est le plus souvent un club sportif. Enfin, la pratique associative est plus souvent le fait des filles que des garçons (4 % d'écart en moyenne).

°°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA PRATIQUE DES ACTIVITES EDUCATIVES ET CULTURELLES DANS LE MILIEU SCOLAIRE, DANS LES ASSOCIATIONS ET "HORS INSTITUTIONS" CHEZ LES LYCEENS ET CHEZ LES COLLEGIENS.

LES SOUHAITS EN MATIERE D'ACTIVITES EDUCATIVES ET CULTURELLES.

Extraits des conclusions de l'enquête du Secrétariat d'Etat auprès du Ministre de la qualité de la vie, Jeunesse et Sports, "Les lycéens et les collégiens face aux activités sportives, éducatives et culturelles" (op. cité), p. 6 à 16. Cette enquête a été réalisée au cours de l'année scolaire 1972-1973.

La pratique des activités éducatives et culturelles dans le milieu scolaire: une participation modeste.

Sur 41 activités que les jeunes prétendent pratiquer dans un cadre scolaire six seulement réunissent un nombre de participants pouvant être pris en considération. Il s'agit de la lecture, des travaux ménagers, de la photographie, des ciné-clubs, des travaux manuels et des arts plastiques.

Mais la participation de l'ensemble des jeunes aux activités du foyer d'établissement reste modeste : 11,8 % soit 450.000 jeunes environ.

Il faut remarquer que ces activités sont fortement marquées par leur caractère collectif ou scolaire et que pour plusieurs d'entre elles les filles sont en majorité : travaux ménagers bien sûr mais aussi lecture, ciné-club, arts plastiques et travaux manuels éducatifs.

Comme pour les activités sportives, les jeunes de 14 et 15 ans sont nettement plus intéressés mais contrairement aux sports, la pratique des activités éducatives et culturelles est plus intense dans les C.E.G. et chez les internes, ce qui est conforme au caractère scolaire de ces activités noté plus haut. Les élèves des C.E.T. ont également un taux de participation supérieur à la moyenne.(...)

La pratique des activités éducatives et culturelles dans les associations: trois activités seulement - pratique d'un instrument de musique, lecture, photo - recueillent chacune l'adhésion de plus de 1,5 % des jeunes.

Sur la base des résultats de l'enquête 7,25 % des jeunes soit 275.000 personnes pratiquent une ou plusieurs activités (2,8 en moyenne) dans des associations mais avec une grande dispersion des centres d'intérêt (l'enquête en retient 43) puisque trois activités seulement (la pratique d'un instrument de musique, la lecture et la photo) recueillent chacune l'adhésion de plus de 1,5 % des jeunes.

Comme pour les activités sportives, les enfants des cadres moyens, des cadres supérieurs et des employés sont plus nombreux que ceux des travailleurs agricoles et des ouvriers.

A côté de ces associations, les mouvements de jeunesse tiennent une place particulière.

D'après le sondage 14,3 % des jeunes lycéens et collégiens en font partie, soit 540.000 d'entre eux, avec une légère supériorité numérique pour les garçons (290.000 contre 250.000 filles).(...)

La pratique des activités éducatives et culturelles "hors institution" : une pratique largement individuelle, mais un attrait prononcé pour le groupe informel.

La pratique individuelle domine largement dans toutes les activités et, contrairement à ce qui a été observé pour les sports, la pratique en groupes informels reste limitée.

Par contre, dans les voeux, on assiste à une véritable promotion des activités en groupe informel. Cette recherche très forte d'un cadre social vaut même pour les activités qui peuvent très bien se pratiquer seul.

Comme pour les activités sportives, les jeunes de 16 ans et plus, les enfants des cadres supérieurs et moyens manifestent une prédilection pour ces formes alors que les jeunes des C.E.T. comme les enfants d'employés et d'ouvriers semblent réticents (...)

Les souhaits en matière d'activités éducatives et culturelles : quelques lignes de force.

Les voeux exprimés conduisent à un véritable reclassement des activités autour de quelques lignes de force; les priorités sont évidentes pour l'expression corporelle (danse, théâtre, mime...), la musique et les arts plastiques (peinture, sculpture, modelage...), pour les voyages, les activités de communication et de diffusion du savoir, les activités à dominante scientifique et technique, les chantiers et les activités sociales. Là aussi l'importance du public féminin est remarquable : c'est le cas de la danse, de l'expression corporelle, de l'art dramatique mais aussi des voyages (...)

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

ACTIVITES DE CREATION CULTURELLE ET ACTIVITES DE CONSOMMATION CULTURELLE
DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS EN MILIEU RURAL

Extraits des conclusions de l'étude du Groupe de Recherche et d'Education pour la Promotion (GREP), "Les occupations des enfants et des adolescents en milieu rural" (op. cité), p. 63-64.

*La consommation culturelle l'emporte
largement sur la pratique.*

*Une heure et demie en moyenne par jour
devant la télévision.*

Nous avons distingué les activités de création culturelle, (activités artistiques, bricolage) et les activités de consommation culturelle (radio, télévision, lecture, cinéma...). La pratique culturelle globale représente près de 12 % du temps éveillé de l'enfant, soit nettement plus que les activités sportives et de plein air réunies.

Mais, à l'intérieur de ce total, les activités dites de consommation culturelle représentent 87 % : plus précisément encore le temps de pratique culturelle est à 80 % consacré à regarder la télévision : l'enfant ou le jeune rural passe en moyenne 1 h 30 par jour devant la télévision. En effet, celle-ci est surtout regardée le mercredi après-midi et le dimanche, rarement en soirée, rarement aussi pendant les repas, du moins si l'on en juge par la fréquence faible des cumuls entre repas et télévision.

Les activités de création culturelle ne représentent qu'1,5 % du temps éveillé de l'enfant, soit nettement moins que l'activité sportive. Le bricolage en représente l'essentiel : 60 % environ. Les activités artistiques sont surtout le fait des enfants appartenant à des milieux privilégiés.

Le taux de pratique de ces activités est lié lui aussi à la catégorie socio-professionnelle : en moyenne par enfant, la catégorie 3, la plus privilégiée, représente, à elle seule, plus de 60 % du temps de création culturelle contre 25 % dans la deuxième catégorie et 15 % dans la première.

Si la différence entre garçons et filles paraît minime, en revanche elle est plus sensible entre les classe d'âge : très faible avant 10 ans, l'activité

de création augmente progressivement jusqu'à 15 ans, mais diminue presque de moitié entre 16 et 18 ans.

A cet égard, ces activités paraissent très liées à une pratique scolaire : ainsi, quand le jeune quitte l'école, il cesse progressivement de pratiquer des activités artistiques.

"La consommation culturelle" est aussi, bien que dans une moindre mesure, fonction de la catégorie socio-professionnelle : l'écart est d'environ 5 % au profit des plus privilégiés, surtout sensible sur la lecture mais aussi dans une mesure moindre (2 à 3 %) sur la télévision. En revanche, les produits culturels dont la diffusion est liée au milieu urbain atteignent peu le milieu rural : même le cinéma n'échappe pas à la règle, comme le confirme le déclin progressif des ciné-clubs.

Les activités enregistrées sous cette rubrique, en fait essentiellement la télévision, varient relativement peu, en durée, suivant les tranches d'âge : on a quand même un taux plus faible avant 10 ans et surtout après 16 ans.

Vers l'âge de 15-16 ans, on constate donc simultanément une baisse de la pratique culturelle, toutes activités confondues, et une augmentation de l'activité sportive pendant le temps libre.

°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA PRESSE DES JEUNES

Extraits d'un article de J.P. CORCELETTE et B. SOULE, "Age tendre" et "Canards au choix", publié dans "La Vie", 19.6.1977.

De la volonté d'endormir à la recherche du dialogue...

(...) A l'heure actuelle, 25 ou 30 titres, totalisant plus de deux millions d'exemplaires par mois, s'adressent directement aux adolescents et aux jeunes, donc aux neuf à dix millions de Français âgés de 10-12 ans à 21-24 ans.

LA PRESSE A IDOLES. Elle est contrôlée aux deux tiers par le groupe Filipacchi, qui publie pour les filles l'hebdomadaire OK et pour les garçons le bimensuel Salut, qui a remplacé il y a neuf mois l'ancêtre Salut les Copains après quinze années de bons et loyaux services. Le groupe publie environ 800.000 exemplaires par mois.

S'y ajoutent notamment Hit, édité par Week-end Publications (mensuel 425.000 exemplaires diffusés), Podium, appartenant à Claude François (mensuel 280.000 exemplaires diffusés), le Nouveau Stéphanie, édité par Star System (mensuel 300.000 exemplaires diffusés).

Que trouve-t-on dans ces revues ? "On ne lit pas Hit, note Odile Naudin dans Presse-Actualité, on subit les petits chocs qu'il assène au fil des pages".

Frank Ténor explique : "Salut marche à coups de concours, décalcomanies, transferts. Mais ce sont aussi, par le courrier suscité, des tests et des moyens pour renouer le contact avec les jeunes et cerner leurs désirs, leurs besoins, leurs courants d'intérêts". Et J. Peigné ajoute : "Hit va plus loin et en dit plus long, parce que nous avons senti un certain désespoir chez nombre de jeunes. Nous essayons d'être le complément d'un certain manque de contacts entre parents et enfants".

Confidents, voire confesseurs, amis, "lumières au bout d'un couloir", "remparts contre la solitude" on veut bien. Reste qu'à travers les récits imagés des amours des vedettes, les hit-parades, les posters, gadgets et même les réponses au courrier des lecteurs, ces journaux véhiculent une idéologie précise; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles; quoi qu'il arrive, il y aura toujours des perdants et des gagnants, alors autant être du bon côté, et chacun pour soi; tout est juste et la réussite sanctionne toujours le travail; le succès, le modèle, c'est la célébrité et tout ce qui s'y rattache (belles voitures, grandes maisons, yachts). La femme ? A la cuisine, au bureau et ailleurs, elle est servante, collaboratrice effacée, bel objet sexuel. Surtout, qu'elle ne s'avise pas de dépasser son rôle, ou de vouloir en changer.

Ce conformisme, ou plutôt cette volonté d'endormir, est grave. Quand on sait surtout que les lecteurs et lectrices de ces journaux ont en moyenne quinze ans. Et que, selon les titres, le pourcentage de lectrices varie de 80 à 90 %.

LA PRESSE DE DIALOGUE. Même s'ils sont surtout spécialisés dans la presse des enfants (près d'une douzaine de titres et deux millions et demi d'exemplaires par mois), Fleurus et Bayard Presse font aussi bonne figure dans le monde de la presse des jeunes; exemple : des titres comme Formule 1, Christiane, Record-Dossier ou même Documents Service Adolescence.

Se démarquant de la simple presse des loisirs, ils affirment leur vocation "pédagogique". Mais au contraire des marchands de rêves de la presse à sensation, les responsables de ces journaux tentent le pari d'une "autre" communication avec leurs lecteurs. Voire d'une concertation effective dans l'élaboration même des journaux (...)

L'aspect religieux n'est pas absent de ces journaux. Ils s'affirment chrétiens. L'essentiel est moins de "délivrer le message" que d'établir une sorte de "plateforme de dialogue" entre les jeunes, voire entre les jeunes et les adultes (...)

LES NOUVEAU TITRES. Ils ont ceci de particulier qu'ils s'adressent pour la plupart à une clientèle plus restreinte. Jacinte, par exemple, selon sa rédactrice en chef, "est un journal sain, très pratique, qui rend service aux filles de 19-20 ans en tâchant de faire le tour de leurs problèmes. Il se démarque du vedetto-maniaque et d'une presse de type très parisien et axé sur le sexe".

Lancé en 1975, Jacinte diffuse tous les mois 170.000 exemplaires. Il a bénéficié d'une grosse campagne de lancement et d'une sérieuse étude de distribution, et réussit à toucher un public qui, jusqu'alors, ne lisait pas de journaux ou de revues "féminines".

Antirouille, 40.000 exemplaires mensuels, a été créé par trois "moins de 30 ans" et avec peu de moyens financiers. "Nous refusons, peut-on y lire, d'avoir une recette qui plaise et de la répéter. On n'écrit pas sur un "bon" sujet, mais à partir d'un fait que vivent les jeunes, de telle façon qu'un courant passe et entraîne les lecteurs".

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA "CONSOMMATION" DE TELEVISION ET DE RADIO D'APRES LES SONDAGES

Extraits de la note d'information et de réflexion - "les jeunes, la radio et la télévision" - réalisée par M. ROSSI-LANDI, Secrétaire à la Jeunesse et aux Sports, 1977, p. 1 à 8.

LA TELEVISION: le premier loisir des jeunes de 8 à 15 ans, mais peu de programmes à leur intention...

Plusieurs sondages nous donnent des chiffres bruts, voire brutaux, qui montrent bien que la télévision est le premier loisir des jeunes de 8 à 15 ans : 49 % des enfants de cet âge regardent la télévision tous les jours et 8,7 % presque tous les jours, soit 57,7 % de téléspectateurs très réguliers contre 14 % qui ne regardent la télévision qu'une ou deux fois par semaine (1). Au total, c'est environ 900 heures qu'un enfant passe chaque année devant son récepteur.

40 % des enfants interrogés reconnaissent d'ailleurs que la télévision est leur loisir n° 1. Pour beaucoup, cependant, c'est faute d'une activité plus intéressante.

A la question : "Que fais-tu si tu as le choix ? ", 40 % des enfants de 8 à 14 ans répondent "du sport", 26 % "sortir avec des amis", 10 % "me promener" et 19 % seulement "regarder la télévision" (1).

Actuellement, en 1977, la première chaîne propose aux jeunes environ 10 heures 45 minutes d'émissions par semaine (contre 6 heures 35 minutes seulement en 1975-1976), la seconde chaîne 4 heures 25 minutes et la troisième chaîne une heure quarante minutes

(1) Statistiques Centre d'Etudes d'Opinion (C.E.O.)

On notera à ce sujet :

- La simultanéité de diffusion des émissions sur les trois chaînes (...)
- L'absence presque totale d'émissions jeunesse les samedis et dimanches : la formule retenue durant le week-end sur les diverses chaînes étant celle du programme familial fourre-tout, comprenant un certain nombre de séquences pour les jeunes, mais diffusées à un horaire variable et aléatoire (en fonction des exigences prioritaires de l'actualité sportive).
- Le mercredi après-midi offre au contraire sur TF 1 et Antenne 2 un programme "non-stop" mais conçu pour des enfants d'âge variable. Ce n'est donc qu'en suivant l'ensemble du programme, dans un cas comme dans l'autre, qu'un enfant sera assuré de ne pas manquer la saynète susceptible de l'intéresser.
- Aucune émission pour enfants n'existe après 19 h. Croit-on vraiment qu'ils ne regardent pas la télévision le soir ? Pourquoi ce ghetto des émissions l'après-midi ?

Par la force des choses, les jeunes regardent donc aussi les programmes pour adultes : 62 % des 8/14 ans préfèrent pourtant les émissions pour enfants et 25 % seulement celles pour adultes, 10 % aiment également les deux.

Toutes les ventilations des réponses montrent qu'il n'y a pas de différence d'écoute très significative selon la profession des parents, leurs revenus, leurs préférences politiques ou le nombre de leurs enfants. On peut cependant constater que la pratique est un peu plus importante chez les enfants d'ouvriers et, sans doute faute d'activités concurrentes, dans les communes rurales : si la télévision est l'activité de loisir la plus fréquente le mercredi pour 48 % des enfants, elle l'est pour 59 % des fils d'ouvriers et pour 54 % des jeunes des communes rurales (contre 30 % seulement des enfants de l'agglomération parisienne, sollicités par d'autres possibilités). Les filles regardent un peu moins que les garçons, surtout durant le week-end.

Dans l'ensemble, les différences ne sont pas très sensibles. Cependant, s'il y a ressemblance, voire identité des comportements, rien ne prouve qu'il y ait pour autant égalisation. La manière dont on utilise la télévision n'est

pas la même; selon les cas, les parents jouent ou ne jouent pas leur rôle d'éducateurs; les mêmes messages ne produisent donc pas les mêmes effets et n'ont pas le même impact sur des enfants de milieux sociaux différents. Enfin, tous ne regardent pas nécessairement les mêmes émissions.

Compte tenu de son assiduité et de son importance quantitative, on pourrait croire que le public jeune est particulièrement choyé par les trois chaînes de télévision et que leur concurrence les pousse à rivaliser d'efforts pour attirer les jeunes. Ce n'est pas le cas. Les cahiers des charges des trois chaînes (contrairement aux statuts de la plupart des télévisions étrangères) sont particulièrement vagues sur les responsabilités envers la jeunesse (...)

LA RADIO : Une écoute assidue, mais une dégradation constante des émissions destinées aux jeunes...

Selon les sondages, l'écoute de la radio par rapport à celle de la télévision appelle plusieurs remarques.

- Alors que la télévision est, par définition, un loisir familial puisqu'on ne possède dans la grande majorité des cas qu'un récepteur par foyer, la radio est, au contraire, un loisir individuel. On écoute seul son transistor dans sa chambre. C'est pourquoi sans doute l'usage de la radio progresse avec l'âge : c'est un phénomène d'autonomie; en outre, on peut "écouter" la radio en travaillant.

- Tandis que les ventilations par sexe et par âge ne sont guère significatives pour la télévision, elles le sont pour la radio. Jusqu'à 17 ans les filles écoutent plus que les garçons puis c'est l'inverse. Les goûts se modifient progressivement. Alors que les plus jeunes (12/14 ans) sont partagés entre la programmation de "tubes" (48 %) et une programmation variée (50%), les 18/20 ans préfèrent nettement cette solution (70 % contre 27 %). (sondage SOFRES).

- Est-ce parce qu'il s'agit d'un loisir plus individuel ? Les auditeurs sont plus critiques que les téléspectateurs. En ce qui concerne la télévision, 69 % des 8/14 ans trouvent les émissions très bonnes (22 %) ou assez bonnes (47 %), contre 26 % moyennes, 4 % pas très bonnes et 1 % mauvaises (C.E.O.).

Au contraire, 6 % des enfants déclarent qu'ils n'aiment pas du tout la radio, 16 % pas beaucoup, 30 % moyennement, soit 52 % de réponses plutôt négatives contre 44 % de réponses positives (21 % l'aiment beaucoup et 23 % assez) (CEO)

- Il faut noter enfin que la radio plus que la télévision apparaît comme un loisir actif : 57 % des jeunes aimeraient participer à la composition d'un programme; 72 % des garçons et 90 % des filles chantonnent ou chantent en écoutant la diffusion d'un disque; 76 % des jeunes ont déjà acheté un disque (dont 50 % très souvent ou assez souvent) à la suite de l'écoute de la radio (pourcentage qui suggère à quel point les intérêts commerciaux en jeu doivent être considérables...). Enfin, l'écoute de la radio peut conduire à d'autres comportements musicaux (fréquentation de concerts, pratique instrumentale) plus facilement semble-t-il que ne le fait la télévision. Sur un point cependant il y a similitude entre les deux média : en ce qui concerne la faible importance des programmes destinés aux jeunes.

Au sujet de cette grille, il convient de remarquer que ni Europe 1, ni Radio-Luxembourg, en dehors de leurs diverses émissions musicales, n'ont de programmes spécifiquement conçus pour les jeunes. Bien plus, il n'existe nulle part d'émissions régulières pour jeunes enfants (chansons, contes, récits). Il s'agit là d'un phénomène récent.

Depuis 1958 les spécialistes ont d'ailleurs constaté une dégradation constante des émissions radiophoniques destinées aux enfants, la concurrence de la télévision servant le plus souvent de prétexte à ces démissions.

..

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA PRATIQUE D'ACTIVITES SPORTIVES DANS LES ASSOCIATIONS SCOLAIRES, DANS LES ASSOCIATIONS CIVILES ET "HORS INSTITUTION" CHEZ LES LYCEENS ET LES COLLEGIENS. LES SOUHAITS EN MATIERE D'ACTIVITES SPORTIVES.

Extraits des conclusions de l'enquête du Secrétariat d'Etat, auprès du Ministre de la qualité de la vie, Jeunesse et Sports, "Les lycéens et les collégiens face aux activités sportives, éducatives et culturelles" (op. cité), p. 5 à 17.

Cette enquête a été réalisée au cours de l'année scolaire 1972-1973.

La pratique sportive dans les associations scolaires : 22,5 % de la population concernée.

La participation aux activités sportives dans le cadre des associations scolaires concerne 22,5 % de la population scolaire soit 850.000 jeunes environ. Ce qui est un peu supérieur aux statistiques du Secrétariat d'Etat qui en recensent 770.000.

Il n'y a pas de différence significative entre le nombre des garçons et des filles mais si les premiers dominent dans le handball et l'athlétisme, les secondes l'emportent pour la natation, le ski, le basket-ball, la gymnastique sportive et le volley-ball. Mais bien sûr le rugby et le football sont essentiellement masculins.

La participation est relativement plus importante pour les jeunes de moins de 14 ans, dans les villes que dans les campagnes, dans les lycées que dans les C.E.G. et C.E.T.; chez les internes que chez les externes et demi-pensionnaires, chez les enfants de cadres supérieurs que chez ceux des travailleurs agricoles.(...)

La pratique sportive dans les associations civiles : 23,7 % de la population concernée.

Dans leur ensemble les pratiquants représentent 23,7 % de la population concernée soit 900.000 jeunes dont 640.000 garçons et 260.000 filles.

Cette supériorité masculine vaut pour toutes les disciplines sauf le tennis et la gymnastique. Les élèves de 12-13 ans sont les plus assidus.

Les communes rurales et les villes de plus de 100.000 habitants paraissent les moins favorables au développement des associations. Les élèves des lycées techniques sont plus attirés par les sports que ceux des C.E.T. et des C.E.G.

Parmi les activités les plus pratiquées, méritent d'être statistiquement retenues : la natation, le football, le ski, le handball, le basket-ball, le tennis, le judo et le rugby (...)

La pratique sportive individuelle ou informelle : deux fois plus importante que dans le cadre des associations scolaires ou civiles.

La pratique individuelle recueille presque deux fois plus d'adhésions que celle qui s'exerce en groupe informel, mais surtout la pratique d'activités sportives dans des conditions individuelles ou informelles est deux fois plus importante que dans le cadre des associations scolaires ou civiles.

La pratique individuelle est prioritaire pour la natation, le ski, la marche, l'athlétisme, le cyclisme, le patinage, l'équitation, la voile, le motocyclisme et le cyclomotorisme.

Cela peut se comprendre puisque ces activités n'exigent pas obligatoirement un partenaire ou un adversaire. Mais l'individualisme subsiste pour le tennis et le tennis de table où les joueurs peuvent se satisfaire de partenaires occasionnels (...)

Mais si les activités individuelles recueillent une large adhésion, on enregistre aussi une tendance nette à rechercher des camarades, des partenaires dans des groupes informels. Ces modalités, individuelles ou informelles, sont appréciées notamment par les jeunes de 16 ans et plus, par les lycéens, par les enfants des catégories socio-professionnelles aisées.

Par contre, les élèves des C.E.T., les enfants d'employés et d'ouvriers sont nettement moins nombreux à rechercher ces formes d'activités peut-être par besoin de sécurité ou recherche d'une vie sociale plus développée (...)

Les souhaits en matière d'activités sportives : des écarts importants entre la pratique et les souhaits, un attrait prononcé pour le sport hors de l'école et pour les groupes informels.

L'analyse par type d'activité révèle des écarts parfois importants entre celle qui est effectivement pratiquée et les souhaits manifestés. L'intérêt spontané des jeunes se porte sur un ensemble très large d'activités peu pratiquées et notamment sur des activités sportives individuelles dont certaines n'ont connu jusqu'à aujourd'hui qu'un développement modeste.

Nous en donnerons pour preuve les résultats concernant l'athlétisme. Si 11,6% des jeunes déclarent le pratiquer, 3,6 % seulement le souhaiteraient (...)

La gymnastique suscite des réactions de la même espèce (...)

Ce manque d'intérêt pour les activités sportives traditionnelles se retrouve aussi à l'égard des sports d'équipe comme le football, basket-ball, volley-ball, hand-ball. Le rugby, seul dans ce domaine, paraît satisfaire ses pratiquants mais avec un effectif total modeste (4,7 %).

En revanche la natation et le ski sont l'objet d'un intérêt soutenu et une douzaine d'activités au moins font des scores remarquables. Il s'agit dans l'ordre et nettement en tête, de l'équitation, puis du judo, du patinage, de la plongée sous-marine, du tennis, du motocyclisme, du karting, de la voile, du tir aux armes à feu, du parachutisme, du ski nautique, etc. (...)

Pour toutes ces activités, les filles manifestent aussi un intense désir qui est le signe évident d'une transformation de la mentalité féminine envers le sport, à laquelle les organisations qui existent ne paraissent pas encore prêtes à apporter une réponse de masse (...)

Si dans la pratique les associations scolaires et les associations sportives civiles ont un poids égal, il n'en va pas du tout de même dans l'expression des désirs; les associations scolaires ne recueillent plus qu'un tiers des suffrages contre 2/3 aux associations civiles. C'est le signe d'une désaffection des jeunes et notamment des garçons pour les associations scolaires; les filles manifestent aussi un attrait net pour les associations civiles.

Qu'ils pratiquent dans une association scolaire ou dans une association civile, les jeunes s'intéressent en moyenne à deux activités dans la pratique et à presque trois dans leurs souhaits.

Les réponses montrent aussi que les jeunes qui pratiquent un sport en individuel paraissent attirés par les groupes informels.

°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA PRATIQUE SPORTIVE DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS EN MILIEU RURAL

Extraits des conclusions de l'étude du Groupe de Recherche et d'Education pour la Promotion (GREP), "Les occupations des enfants et des adolescents en milieu rural" (op. cité), p. 61-62

32% des enfants et des jeunes interrogés affirment pratiquer le sport, mais l'activité sportive hors école occupe en moyenne moins d'une heure par semaine...

32 % des enfants et jeunes interrogés affirment pratiquer le sport. Ce pourcentage est supérieur à celui qu'avait déterminé l'IFOP en 1966, pour l'ensemble des communes rurales : 23 %.

L'imprécision du concept de "sport" n'explique qu'en partie cette différence. Certes la "balle au but" dans le Finistère, le ping-pong ailleurs ont été rangés dans les activités sportives, tout comme la pratique du vélo. Mais la définition que nous avons donnée aux instituteurs, et, parfois aux enfants eux-mêmes (sports = activité sportive pratiquée en compétition - même si elle n'a pas été reprise par tous), comme l'examen des sports les plus couramment pratiqués, nous autorisent à confirmer la tendance à l'augmentation de la pratique sportive en milieu rural. Sur l'ensemble des régions, la natation (10 % des réponses) et le foot-ball (15 %) viennent en tête des sports pratiqués. Rien de surprenant pour le foot-ball, en revanche la place prépondérante de la natation, dans toutes les régions, illustre les effets heureux d'une politique d'équipements (...)

Autres sports souvent cités : dans l'ordre, le basket, le judo. On constate, à cet égard, un alignement sur le modèle urbain.

En durée, la pratique du sport varie peu entre les régions : l'activité sportive (dans une appellation restrictive) hors école est, en moyenne, inférieure à 1 heure par semaine. Si on y ajoute l'activité de plein air (jeux de plein air, pêche, chasse...) on obtient en moyenne 2 heures 30 par semaine, concentrées sur le mercredi et le samedi.

La pratique du sport augmente avec l'âge de l'enfant mais de manière non linéaire : en effet, si 4 % seulement des enfants de 6 à 9 ans pratiquent le sport, ce pourcentage atteint 48 % pour les 10-12 ans, reste stable jusqu'à 15 ans et s'élève à 67 % chez les 16-18 ans. Pour ces derniers, l'augmentation de la pratique sportive pendant le temps de loisirs compense vraisemblablement l'absence du sport dans la vie professionnelle.

Le pourcentage de sportifs diffère suivant le sexe : de 27 % chez les filles, il atteint 37 % chez les garçons. Il diffère aussi selon la catégorie socio-professionnelle : la pratique du sport augmente quand on grimpe dans l'échelle sociale (avec un écart maximum de 6 %)

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA DETENTE

Extraits du dossier, "Le temps de vivre", n° 13 de "Documents Service Adolescence", p. 13 à 20 (dossier établi à partir d'entretiens avec des lycéens).

"Etre entre soi, temps de la vraie vie sans contraintes adultes..."

Il y a bien sûr les détente, rigolades, chahuts en cours, mais surtout le bahut, c'est le lieu de rencontre privilégié où on trouve des copains avec lesquels on passe le plus clair de son temps entre les cours ou pendant les temps libres. Mini-société qui se constitue avec ses clans, ses règles, sa complicité

l'ambiance de la classe : l'entente entre ses membres détermine l'amusement ou l'ennui.

Après la classe, c'est souvent les grandes discussions, le défoulement dans le rire avec les camarades au café du coin, ce lieu qui ne se place ni sous l'autorité de l'école, ni sous celui de la famille, où on est entre soi, temps de la vraie vie sans contraintes adultes, pas toujours vu d'un bon œil par les parents.

"Rencontrer les camarades du lycée en dehors des heures de cours, c'est tout un poème. J'ai énormément besoin de mes camarades, mais mes parents ne comprennent pas que nous voyant huit heures par jour, nous éprouvions le besoin de nous revoir en dehors du lycée, d'aller "traîner", disent-ils, ensemble. Je dois avouer que les heures passées le cul sur une chaise à écouter un pantin baratiner pendant des heures ne nous suffisent pas. Evidemment nous nous retrouvons au café, pourquoi pas là ? Nous sommes quatre, cinq, dix ou quinze autour d'une tasse ou d'un verre. Et si parfois nous hahutons et rions fort, souvent nous parlons spontanément de sujets qui nous marquent. Et c'est souvent plus vrai que les discussions "imposées" (une fille, dix-sept ans)."

"On s'invite entre nous, on écoute de la musique, on discute, on part se balader, on discute au troquet de l'école qu'on vient de quitter". Quête de soi et de la communication dans la discussion, quête de l'émotion et du défoulement en groupe, temps éclaté hors de la famille et des horaires où on vit pleinement et où les parents jouent le rôle de rabat-joie. "Les parents râlent quand je rentre trop tard le soir : à la maison, il y a de l'électricité" (une fille, dix-sept ans).

Prendre le temps de vivre, c'est établir une rupture, transgresser le quotidien, s'en évader, se défouler contre le sérieux du quotidien par le rire, la rigolade, les blagues, le chahut : se moquer des autres pour établir une distance avec la réalité, pour oublier de se moquer de soi.

"Bien se marrer, pour moi, c'est quand on arrive à faire quelque chose qui sort de l'ordinaire : on déconne dans le métro, on se fout des gens. L'autre jour, en bande, on est allés au théâtre. A la limite, on ne savait plus si c'était nous qui jouions ou les acteurs. On se marre souvent en cours aussi. On arrive à un moment où les profs ne peuvent plus nous supporter" (groupe de seconde).

Pour les plus jeunes c'est faire des bêtises, aller contre les interdits des parents : tirer les sonnettes chez les voisins et fiche le camp après, jouer avec cet objet magique : le téléphone. "On fait n'importe quel numéro et on raconte des histoires, les gens sont furieux !" (jeunes de 4è).

°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA DETENTE

Point de vue d'un professeur de mathématiques de C.E.T. cité dans "Documents Service Adolescence" (DSA), n° 13, dossier "Le temps de vivre", p. 13 à 20.

"La détente, c'est vraiment la défonce..."

"J'ai l'impression que pour les jeunes des C.E.T., la détente, c'est vraiment la défonce. Il faut voir les horaires qu'ils ont en CET ! Trente-huit heures par semaine, c'est déjà l'usine. Alors, à la sortie, c'est le café où on s'excite sur un flipper, la moto - ils travaillent même pendant les vacances pour se l'offrir - et les filles. Le troquet du coin, c'est vraiment le lieu de vie privilégié, celui où on se défoule. Même lorsque nous partons camper en forêt, ils n'ont qu'une hâte : se retrouver au café pour retrouver des gens, des filles. Le temps libre, c'est souvent traîner entre copains, s'embêter à ne rien faire. Il faut faire un tour dans les cités pour se rendre compte. Très peu fréquentent les M.J.C. : elles offrent des activités trop structurées. Ce sont des gosses qui attendent d'avoir seize ans pour quitter l'école. Ce qui les attend ? Un avenir bouché, chômage ou travail inintéressant. Leur rêve : partir... Certains le réalisent à la fin du C.E.T., en partant faire le tour de France du compagnonnage. Pour ceux-là, une minorité, c'est un horizon qui s'ouvre..."

°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LES ACTIVITES DE DETENTE DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS EN MILIEU RURAL

Extraits des conclusions de l'étude du Groupe de Recherche et d'Education pour la Promotion (GREP), "Les occupations des enfants et des adolescents en milieu rural" (op. cité) p. 64.

Les activités de détente: deux heures en moyenne par jour, un très grand besoin de contacts...

Seul véritable temps libre pour certains jeunes, la "détente" regroupe toutes les activités sans fonction précise: le café, le bal, la kermesse, la promenade, la rencontre, la rêverie même, auxquelles nous avons ajouté le temps du jeu (d'intérieur et de plein air).

Ainsi additionnées, ces activités représentent une part importante du temps de l'enfant: 16 % du temps éveillé, soit en moyenne plus de 2 heures par jour, davantage donc que le temps passé devant la télévision.

Le temps du jeu en représente l'essentiel mais diminue progressivement quand l'âge augmente; le bal est le dénominateur commun aux jeunes de plus de 14 ans: on y va le samedi soir mais aussi, parfois le dimanche après-midi et le dimanche soir.

Le temps de détente est, en moyenne, plus important chez les filles que chez les garçons: ce temps est surtout pour les filles celui de la promenade.

Les activités de détente sont le plus souvent des activités de groupe: cette tendance augmente à partir de 13 ans jusqu'à limiter à l'extrême, voire à éliminer, tout temps de détente individuelle.

Ces chiffres confirment l'importance de la "bande" chez les adolescents, en même temps qu'un très grand besoin de contacts. De l'analyse générale du temps de détente, on tire l'impression que les enfants et les jeunes sont toujours "occupés" à quelque chose et que, s'ils s'ennuient, ils s'ennuient en groupe.

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

L'ENNUI

Lettre d'un lecteur du journal "Actuel" (1970-1975) citée dans le livre "Actuel par Actuel" (op. cité), p. 65-66.

Ce soir je vais me pieuter. Et malgré tout je prends la plume pour essayer de te faire comprendre pourquoi les jeunes s'emmerdent et sont traqués par l'engrenage de la société bourgeoise. Dans mon patelin paumé quelque part dans l'Isère, 4.800 habitants, un tas de jeunes cons, un paquet de vieux et vieilles saloperies, une demi-douzaine de flics, des bourgeois et une poignée de révolutionnaires, de hips, d'anars résolus à faire ou du moins à tenter quelque chose. Seulement dans mon bled pas de ciné, y en avait et on les a fait boucler, pas de maison de jeunes, juste la plaque "M.J.C." sur une vieille porte... Une maison des fêtes de 80 briques dont le maire, éminent personnage et d'autres plus éminents que lui en connerie, interdisent l'accès. "Pas de bal", a dit le maire, pas de local pour se réunir non plus. Bref, si on récapitule, y a rien dans mon beau patelin, que des bistrots qui ferment à dix heures et demie, et après ça les vioques trouvent que c'est assez pour nous amuser. Nous, les jeunes, voulons vivre, de la pop à flots, le pied : queue dalle.

En plus, des jeunes du même âge que nous nous traitent de fous: vouloir changer la société, c'est impossible, il faut vivre comme ça, sans plus. Que faire quand on entend ça ? On a envie de chialer ou de crever tellement on est dégoûté. Que faire devant un tel problème ? Lutter ? Impossible. Essayer de traiter avec diplomatie ? On pourrait même pas discuter. On a essayé de se trouver une baraque, de l'acheter, mais à deux reprises, par manque d'argent, nous avons échoué. Je crois que jamais nous n'arriverons à former une communauté de jeunes qui débattrait des problèmes sociaux actuels. Je sais que cette lettre va vous paraître bizarre ou ridicule, mais il fallait que je la fasse. J'éprouve une ultime ressource d'écrire, écrire ce que j'ai sur le coeur.

Antoine

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LA "FETE"

Extraits du dossier "Le temps de vivre", n° 13 de "Documents Service Adolescence", p. 13 à 20 (dossier réalisé à partir d'entretiens avec des lycéens.)

"Rompre vraiment avec le quotidien..."

Le désir de vivre intensément, d'oublier les contraintes quotidiennes de l'heure, du temps et des parents, d'être au chaud entre soi atteint son paroxysme dans la "fête". "Entre camarades, ce que l'on fait ? Beaucoup de choses. Souvent, on rit ensemble. C'est bon de rire et de se défouler. Comme on dit, on "fait la fête". C'est un mot qui a de l'importance pour moi" (un jeune, dix-sept ans).

La fête, c'est le pied ! Pendant les vacances ou en période scolaire, elle s'assimile au besoin de danser, de se défoncer dans un grand défoulement physique, dans une grande bouffe, quitte à être crevé le lendemain. Elle rompt vraiment avec le quotidien. On la vit la nuit, on l'organise ou on l'improvise : "organiser des boums", c'est la fête institutionnalisée; ou bien, c'est la soirée imprévue : "on apporte des bouteilles, on rigole, on s'habille n'importe comment, c'est là qu'on se marre le plus !"

La fête, c'est aussi souvent la défonce après un moment de tension dans le travail, espèce de soupape, de bouffée d'oxygène pour ceux qui vivent sous pression : Claire (19 ans) est étudiante en kinésithérapie. Elle a des horaires surchargés : "Les mecs de ma boîte, après les examens, se sont saoulés toute la nuit... Ils considèrent ça comme de la détente. Ou bien le samedi soir, ils vont au bal, sortent avec la minette la moins moche possible ! Ils considèrent qu'ils ont passé un bon week-end. On n'a que des moyens de détente complètement fictifs. Aujourd'hui, il faut à tout prix faire la fête, aller en boîte, sous prétexte de sortir de son cadre. Si on avait une vie à peu près équilibrée, un boulot moins abrutissant, on éprouverait moins le besoin

de se balancer dans des trucs excessifs. On ne se détend pas, on se bousille..."

La "défonce" est décidément le mode de détente de ceux qui n'ont pas le temps de vivre à leur rythme.

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LE GROUPE DE COPAINS

Extraits du "Manifeste de la Jeunesse Populaire" édité par les clubs de Loisirs et d'Action de la Jeunesse (C.L.A.J.) à la suite du "Carrefour de la jeunesse populaire" organisé au début de 1978, p. 41.

"La bande, c'est une façon d'agir ensemble, d'être solidaires..."

RETROUVER LES COPAINS C'EST AUSSI IMPORTANT QUE MANGER.

La "bande", René du quartier Pasteur à Nice en parle :

"...Dans la semaine, on se voit entre midi et deux heures, de six heures à sept heures le soir, le samedi et le dimanche. Quand je sors du boulot, c'est plus fort que moi, il faut que je m'arrête pour parler, ça me manque.

Un immense besoin de parler! Un immense besoin d'être écouté, de tout ce qu'on ne parle jamais dans la famille. Quand on parle avec les copains, il en reste quelque chose.

ON NE VEUT PLUS ETRE DES PIONS

A Villeneuve la Garenne, tous les dimanches matin, Pascal et ses copains prennent en mains un tournoi de foot sur le terrain gagné par les habitants, et situé au milieu de la Cité.

"...On forme des équipes tous ensemble, on joue, c'est sympathique. Puis un matin, un groupe d'adultes veut tout changer. Ils viennent avec des maillots

et veulent se charger de tout. Ils font des sélections, éliminant les petits dans les équipes. Alors, on a refusé cette organisation sélective, et préféré faire comme avant, décider tous ensemble et jouer".

La bande, ce n'est pas tout, c'est une façon d'agir ensemble, d'être solidaires, d'avoir des activités faites par "nous" et pour "nous".

DECAMPONS !

A Frouard, aux beaux jours, Marco, Philippe et dix autres copains partent camper à la ferme du Haras. "Fakir a emprunté une tente, Chico a acheté la bouffe, d'autres s'occupent du feu. Nous avons eu une soirée sympa autour d'un plat de sardines à la crème Mont Blanc, une de nos "spécialités". Mais le plus important, c'est que l'on s'est bien marré. Le quartier était bien loin" !

La jeunesse populaire refuse de vivre isolée dans l'ennui, elle refuse de se laisser enfermer. Cette vie, elle n'en veut pas. Sa solution : le groupe de copains pour sortir de la cité.

°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

LES VACANCES OU LE TEMPS DE VIVRE

Extraits du dossier "Le temps de vivre" publié dans le n° 13 de "Documents Service Adolescence", p. 13 à 20 (dossier réalisé à partir d'entretiens avec des lycéens).

Compensation, délasserement, rupture de rythme, évasion, liberté....

Le moment où ils peuvent prendre le temps de vivre, c'est surtout celui des vacances. Tous disent l'attendre avec impatience. "C'est une période de repos, de calme. Pas de travail. C'est aussi partir...partir avec des copains surtout". Temps de compensation, de délasserement, de rupture de rythme par rapport à l'année scolaire : "Se reposer, dormir, c'est briser le rythme de la vie habituelle. Connaître des gens, échanger, faire ce que j'ai envie, une vie différente de la vie scolaire...complètement différente !" "Il n'y a pas

d'horaire, on est complètement libre".

Temps d'évasion où on part loin de chez soi, où on va découvrir d'autres lieux, où on réalise le rêve de l'année scolaire : "Partir entre copains, loin de la famille, où on se sent libre en esprit et en temps, où on peut aussi connaître d'autres personnes que celles de notre entourage familial et scolaire".

Mais le temps des vacances s'assimile-t-il à la fête, à une rupture véritable avec l'existence quotidienne ? D'après une étude consacrée à la représentation des fêtes et des vacances chez les adolescents, ces dernières sont surtout considérées comme un temps de libération des soucis, de halte ("on ne pense plus à rien"), un temps qui favorise l'apparition d'un nouveau style de vie, de nouveaux comportements. "Partir, changer les habitudes". Mais elles se situent en référence à la routine journalière : c'est une libération ou un arrêt, un temps vécu en oubli ou en inversion de la vie de travail.

On ne peut associer vacances et fêtes au niveau de la représentation. Car si, dans les vacances comme dans les fêtes, les jeunes semblent se comporter différemment de ce qu'ils sont dans la vie quotidienne, la plupart d'entre eux conçoivent plus les vacances comme des périodes de liberté et de détente, nécessaires tant au point de vue physique qu'intellectuel, que comme des périodes de rupture violente permettant de dépasser ou de transgresser l'existence quotidienne. "Peut-être parce que transgresser l'existence quotidienne, ce n'est plus vivre dans un temps réparti : école, famille, vacances même, à des rythmes différents. C'est imaginer de vivre autrement, de vivre dans un temps rêvé".

°°

LOISIRS - ACTIVITES CULTURELLES - ACTIVITES SPORTIVES

VACANCES : LES DIFFERENCES ENTRE LES ASPIRATIONS DES JEUNES ET DES ADULTES

Extraits du dossier "Les relations parents-enfants" publié dans "Les cahiers de l'IFOREP", n° 13 (Institut de Formation, de Recherche et de Promotion), p. 71 à 73 et p. 82-83. Ce dossier a été établi à partir d'un sondage réalisé en 1975 par l'Institut Français d'Opinion Publique (I.F.O.P.) pour l'IFOREP.

Les représentations des vacances chez les jeunes sont différentes de celles des adultes et la hiérarchie des choses considérées comme importantes en vacances diffère sensiblement d'une génération à l'autre...

Si les jeunes et les adultes s'accordent pour désirer voyager (53 % des jeunes, 51 % des adultes), les jeunes, par contre, estiment beaucoup moins souvent qu'il est très important de rompre le train-train (48 % contre 63 % chez les adultes) ou de se reposer (12 % contre 30 %). On peut faire l'hypothèse que ces réponses sont liées à l'absence de contraintes professionnelles chez les jeunes (moins de 10 % des jeunes interrogés sont déjà au travail). Ce qui distingue essentiellement les jeunes des adultes, c'est la faible importance attribuée au fait de voir davantage leurs parents, comparée à l'importance attribuée par les adultes au fait de voir davantage leurs enfants : 19 % dans un cas, 42 % dans l'autre. Si les adultes ont une conception plus "familiale" et moins ouverte des vacances, les jeunes au contraire, souhaitent plutôt rencontrer des gens nouveaux (34 % contre 25 %) et surtout désirent voir des amis de leur âge (84 % y attachent de l'importance et parmi eux, 43 % le trouvent "très important").

Comme chez les adultes, on remarque que les jeunes issus de milieux privilégiés accordent plus d'importance au fait de rompre le train-train, (62 % des cadres supérieurs contre 42 % des ouvriers), mais dans l'ensemble les différences entre les groupes sociaux sont beaucoup moins accentuées chez les jeunes, et c'est donc l'ensemble des jeunes qui se distingue des adultes par une conception à la fois plus active (moindre importance accordée au repos) et plus ouverte sur le monde extérieur.

A cette conception correspond un désir plus grand chez les jeunes de participer à toutes les activités proposées (...)

Les réponses des jeunes sont beaucoup moins différenciées en fonction du groupe social auquel ils appartiennent que chez les adultes. De ce point de vue, la situation des enfants d'ouvriers est remarquable : ils ne sont pratiquement jamais moins nombreux que les autres à désirer pratiquer les activités culturelles proposées : 45 % d'entre eux participeraient à des débats contre 49 % des enfants de cadres supérieurs, 48 % des premiers et 50 % des seconds iraient au théâtre, 50 % et 59 % monteraient des spectacles etc... Parallèlement, on peut noter que ce ne sont pas les enfants de cadres supérieurs mais ceux des groupes sociaux intermédiaires (cadres moyens, employés, petits commerçants) qui se montrent les plus désireux de participer aux activités; les enfants de cadres moyens sont les seuls à désirer aussi fréquemment que leurs parents assister à une représentation théâtrale (62 % contre 50 % des enfants des cadres supérieurs); ils souhaitent aussi plus souvent que les enfants de cadres supérieurs assister à des débats (58 contre 49 %) ou faire du tissage (60 contre 53 %). De même, les enfants de petits commerçants et artisans, s'ils sont les moins nombreux à souhaiter faire du sport, sont parmi les plus nombreux à vouloir participer à des débats (55 %). Enfin, les jeunes issus de milieux d'employés sont les plus nombreux à vouloir aider à la réalisation d'un spectacle (67 % contre 59 % des enfants de cadres supérieurs).

Parents et enfants ressentent "le poids" des vacances en famille...
p. 82-83.

Tout se passe comme si dans leurs conceptions des vacances les adultes interrogés privilégiaient le couple plus que la famille, alors même que dans la plupart des cas ils passent leurs vacances en famille.

Les enfants, il est vrai, semblent ressentir plus encore que leurs parents, le poids des vacances en famille : 19 % seulement d'entre eux jugent très important de voir davantage leurs parents en vacances et expriment au contraire un vif désir de voir davantage des amis de leur âge (42 %). On peut par ailleurs observer que 52 % des enfants (soit la majorité d'entre eux) dont les parents affirment que les parents doivent passer toutes leurs vacances avec leurs enfants, ne partagent pas, en fait, cette opinion.

Ainsi, même si de l'aveu de 50 % des parents et de 53 % des enfants, on décide ensemble de ce que l'on fera en vacances, celles-ci se passent en général dans un cadre contraint : dans la majorité des cas en famille, mais sans que parents et enfants acceptent vraiment ce contexte et sans qu'ils ressentent, dans la majorité des cas, la nécessité de se voir davantage en vacances.

Un facteur peut accentuer l'idée de cette contrainte et représenter une source d'insatisfaction à l'égard des vacances en famille : le fait qu'elles ne semblent pas entraîner, dans la majorité des cas, de modification dans l'organisation de la vie familiale.

••

B I B L I O G R A P H I E

DES SOURCES

DOCUMENTAIRES

BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES

LIVRES

- *La planète des jeunes*
Jean DUVIGNAUD
Stock - 1975
- *L'allergie au travail*
Jean ROUSSELET
Seuil - 1975
- *Les jeunes et le premier emploi*
Document préparé par Anne-Marie METAILLIE et Jean-Marie THIVEAUD
Association des Ages
9, rue Vauvilliers - 75001 Paris
- *Les jeunes travailleurs d'aujourd'hui*
Bernard GALAMBAUD
Privat, coll. "Epoque", 1977
- *Il n'y a pas de drogués heureux*
Dr. Claude OLIEVENSTEIN
Laffont, coll. "Vécu", 1977
- *Actuel par Actuel*
Chronique d'un journal et de ses lecteurs, 1970-1975
Dire/Stock 2, 1977

PERIODIQUES

- *Document Service Adolescence (D.S.A.)*
 - . N° 13, été 1977, dossier "Le temps de vivre" (p. 13 à 20), réalisé par Catherine RIEUNIER et Yves de GENTIL-BAICHIS
 - . N° 16, décembre 1977, dossier "Les adolescents à travers le miroir des sondages" (p. 13 à 20), réalisé par Marie-Christine JEANNIOT, 3, rue Bayard - 75380 Paris Cedex 08
 - . N° 38, septembre-octobre 1980. La musique, une nouvelle façon de vivre, p. 18 à 20
- *Les Cahiers de l'IFOREP*
(Institut de Formation, de Recherche et de Promotion, créé par Comités d'entreprises du personnel d'Electricité de France et de Gaz de France)
 - . N° 13, 1978, Enquête "Les relations parents-enfants, quels conflits ?" p. 9 à 117
(Enquête réalisée à partir d'un sondage de l'Institut Français d'Opinion publique auprès de 915 jeunes de 13 à 18 ans et de 915 adultes)
IFOREP
Bures-Morainvilliers) 78630 ORGEVAL

- *Moniteurs-Animateurs*
 - . N° 176 - mars-avril 1977
Dossier "Les 17-19 ans"
 - . N°s 192 et 193, novembre-décembre 1979 et janvier-février 1980
Dossiers "L'animation des 12-18 ans"
- Union Française des Centres de Vacances et de Loisirs (U.F.C.V.)
57, rue du Théâtre - 75015 Paris
- *Spécial Jeunesse*
 - N° 33, 1er trimestre 1978
Manifeste de la Jeunesse Populaire
Clubs de Loisirs et d'Action de la Jeunesse (C.L.A.J.)
69, rue Condorcet - 75009 Paris
- *Le Nouvel Observateur et Revue Faire*
 - N° hors série, novembre 1977 "Vivre à gauche"
Article de Jacques CAROUX, sociologue, "L'apocalypse des loulous",
p. 42-43
11, rue d'Aboukir - 75002 Paris
- *Revue BRECHE*
 - N°s 6 et 7, 1977
Lettre sur les jeunes d'Evelyne SULLEROT, sociologue, et réponse
d'un jeune
127, rue Notre-Dame-des-Champs - 75006 Paris
- *Le Nouvel Observateur*
 - N° du lundi 24 mars 1980
Dossier "Lycées, la grande déprime"
Article de Jacques JULLIARD, p. 59-60
11, rue d'Aboukir - 75002 Paris
- *Revue Sauvegarde de l'Enfance*
 - N° 4-5 - septembre-décembre 1979
Dossier "Les jeunes scolarisés que l'école n'intéresse plus"
28, place Saint-Georges - 75442 Paris Cédex 09
- *Publications du journal "Le Monde"*
 - 5, rue des Italiens
75427 Paris Cédex 09
 - *Le Monde de l'Education*
 - . N° 65 - octobre 1980
Dossier "Les adolescents et la sexualité"
 - . N° 66 - novembre 1980
Dossier "Le chômage des jeunes"
 - *Le Monde, Dossiers et Documents*
 - N° 74 - octobre 1980
La délinquance juvénile
 - *Le Monde*
 - Le Monde-Dimanche du 19.10.1980
Enquête de P. BENQUET sur les 15-20 ans

ETUDES - ENQUETES

- *Les lycéens et les collégiens face aux activités sportives, éducatives et culturelles (février 1976)*
Etude réalisée à partir de 4.686 questionnaires de lycéens et de collégiens de plus de 13 ans
Secrétariat d'Etat auprès du Ministre de la qualité de la vie, Jeunesse et Sport
Direction de la Jeunesse et des Activités socio-éducatives
Service des Etudes et Actions Générales
118, Av. du Président Kennedy - 75775 Paris Cédex 16
- *Les occupations des enfants et des adolescents en milieu rural (janvier 1977)*
Enquête réalisée dans quatre zones rurales auprès de 417 enfants et adolescents de 6 à 18 ans
Groupe de Recherche et d'Education pour la Promotion (G.R.E.P.)
13,15 rue des Petites Ecuries - 75010 Paris
- *Les jeunes, la radio et la télévision*
Note d'information et de réflexion rédigée par M. ROSSILANDI, 1977
Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports
Direction de la Jeunesse et des Activités Socio-Educatives
Service des Etudes et Actions Générales
118, Av. du Président Kennedy - 75775 Paris Cédex 16

SONDAGES ANALYSES ET COMMENTÉS DANS DIFFERENTS TEXTES ET DOCUMENTS CITES

- Sondage sur les jeunes de 15 ans paru dans "l'Express" du 5 septembre 1977, réalisé par l'Institut DEM.
- Sondage sur le thème "Les jeunes croient-ils en Dieu" publié dans les numéros des 20 et 27 septembre 1977 de "La Vie", réalisé par l'IFOP sur un échantillon de 852 jeunes de 25 à 29 ans.
- Enquête sur les étudiants réalisée pour le périodique "Le Guide de l'Etudiant" (11, rue de la Ville Neuve - 75002 Paris), auprès de 5.000 étudiants. Une synthèse de cette enquête a été publiée dans le numéro d'octobre 1977 du "Monde de l'Education".
- Sondage sur les aspirations, les besoins, les difficultés de la jeunesse entre 14 et 24 ans, réalisé en août 1977 par l'Institut Français d'Opinion Publique auprès de 1.450 jeunes, à la demande du Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports
118, avenue du Président Kennedy - 75775 Paris Cedex 16

DOCUMENTS DE L' I. N. E. P.

INSTITUT NATIONAL D'EDUCATION POPULAIRE

SERVICE DES PUBLICATIONS

78160 MARLY-LE-ROI

Tél. : 958.49.98

15 Novembre 1981

N°	TITRES	PRIX
	<u>SERIE ETUDES ET RECHERCHES</u>	
XX	TITMUS (C.).- L'éducation des adultes et l'éducation communautaire en Grande-Bretagne.- 1977.	20 F
XXI	Eléments pour l'histoire de l'Education Populaire Française. Actes du Colloque I.N.E.P. 1975.- 1976.	20 F
XXIII	HERMANN (J.).- Entre la lyre et le compas. Notes pour une scénographie de l'espace ludique.- 1976.	30 F
XXVIII	DURNEZ (J.L.), GROUSSET (L.M.), LEMOINE (C.).- Etude sur la formation des moniteurs de centres de vacances.- 1979.	25 F
XXIX	GUERIN (C.), MAZEL (I.).- Des maisons pour l'enfance.- 1979.	25 F
XXXIII	GALLAUD (P.), MAZEL (I.), SACHS (B.) et VINCENT (C.).- Les adolescents.- Enquêtes et propositions sur les loisirs (Laval, Nevers, Le Creusot).- 1980.	35 F
	GRAND (A.), HENRY (P.), NOEL (E.), VOLTZ (P.) - Stages avant-premières festivals :	
XXXVI	Tome I : L'acteur, sa présence et la voix.- 1981	30 F
XXXVII	Tome II : L'acteur et le masque.- 1981	30 F
XXXVIII	Tome III : Le théâtre musical.- 1981	30 F
	<u>Les trois volumes ensemble</u>	75 F
XXXIX	OBERTI (A.).- Des organismes d'aide aux associations locales.- 1981.	35 F
	<u>SERIE DOCUMENTATION</u>	
XXXI	OBERTI (A.).- Pour connaître la télévision.- 1980.	35 F
XXXII	D.E.R.D.- Les formes d'éducation non conventionnelle en France.- 1980.	25 F
XXXV	GALLAUD (P.).- Les adolescents : 23 nouvelles expériences de loisir	35 F
XXXIV	SACHS (B.).- Les adolescents : choix de textes : valeurs, comportements, loisirs.- 1978, réédition complétée. 1981.	35 F
	<u>SERIE ICONOGRAPHIQUE</u>	
XXV	VIOLETTE (M.), LAJUDIE (G.), BOUTEILLE (B.), PRUDAT (A.L.).- Formes animées marionnettes théâtre d'animation.- Expériences de formation par la création	35 F
	<u>OUVRAGES HORS-SERIE - CAHIERS DE L'ANIMATION</u>	
A	OBERTI (A.), DOZOL (A.).- La formation des animateurs socio-culturels, 7ème édition. <u>A PARAITRE EN AVRIL 1982.</u>	35 F
B	POUJOL (G.), LABOURIE (R.) (sous la direction de).- Les cultures populaires. Actes du colloque I.N.E.P. 1977.- Co-édition Cahiers de l'Animation - Edition Privat 1979.	53 F
C	MIGNON (J.M.), MIGNOT-LEFEBVRE (Y.) (sous la direction de).- Education en Afrique : alternatives.- Actes des journées d'études I.N.E.P. - Co-édition Cahiers de l'Animation - Edition Privat.- 1980.	45 F

Frais d'envoi : 3 F

PUBLICATIONS DE L'I.N.E.P.

BULLETIN DE COMMANDE

NOM :

Prénom :

Profession :

Adresse :

.....

commande les publications suivantes :

.....

.....

.....

.....

.....

Joindre à ce bulletin un chèque postal ou bancaire à
l'ordre de Monsieur l'Intendant de l'I.N.E.P. et
adresser le tout à :

INSTITUT NATIONAL D'ÉDUCATION POPULAIRE
SERVICE DES PUBLICATIONS
78160 MARLY-LE-ROI

LES CAHIERS DE L'ANIMATION

Revue trimestrielle présentant des expériences, études et recherches en matière de développement culturel, d'action socio-éducative, culturelle ou sociale et de loisir éducatif. Des informations figurent, dans chaque numéro, sur la formation des animateurs, la vidéo-animation, les collectivités locales. On y trouve également des analyses de livres et de revues ainsi que des éléments bibliographiques.


NUMÉROS DISPONIBLES

- Numéro 18 : Jeunesse, animation et développement en Afrique Noire
15 F
- La jeunesse africaine et les problèmes de son insertion dans le développement (A. CRUIZIAT)
 - Les services civiques de jeunesse dans le développement de l'Afrique rurale : Nouvelles réflexions sur l'art de coiffer Saint-Pierre sans décoiffer Saint-Paul (A. GILLETTE)
 - La renaissance des Samaria au Niger (P. GALLAUD)
- Numéro 20 : - Les politiques culturelles communales : une compétence nouvelle (A. GIRARD)
20 F
- Adolescents et personnes âgées dans un centre de vacances "Les Tréteaux d'un temps" (J.L. DURNEZ et J.P. MIROUX)
 - Une action de pré-animation : "Quartier La Rousse à Miramas" (B. CORNET)
 - La qualité des émissions de radio et de télévision pour les jeunes (A. OBERTI)
- Numéro 21 : - Action municipale et loisirs : vacances d'enfants et d'adolescents (H. COLLET)
20 F
- La fonction socio-culturelle des équipements de quartier (C. FABRIZIO)
 - Quelques aspects de la politique de la jeunesse en Grande-Bretagne (P. GALLAUD et A. DOZOL)
 - Un stage de réalisation de l'I.N.E.P. à Villeneuve-lez-Avignon.
- Numéro 22 : Professions d'animateurs ?
20 F
- Les animateurs vacataires ou l'indépendance pédagogique (P. MOULINIER)
 - Une profession d'animateur est-elle possible ? (C. GUERIN)
 - Une profession ? Mais pour quelles activités (M. SIMONOT)
- Numéro 23 : Les adolescents, leurs loisirs
25 F
- Les adolescents, ils ne veulent rien faire (P. GALLAUD)
 - L'adolescence dans les équipements socio-culturels (J.C. LAGREE)
 - Les adolescents en chiffres (Rémi DUJARDIN)
 - Entre conformisme et mutation : les jeunes d'aujourd'hui (B. SACHS)
 - La presse des jeunes d'hier et d'aujourd'hui (A. FOURMENT)
- Numéro 26 : - Tendances de la recherche en sciences sociales sur l'enfant (M.J. CHOMBART DE LAUWE)
25 F
- Une animation fondée sur une politique d'équipement (G. SAEZ)
- Numéro 28 : Les C.T.P., des acteurs de l'éducation populaire (M. BOULANGER) avec des interviews de Nicole des Ylouses, Lucien Lautrec, Serge Lagrange, etc.
25 F
- Numéro 31 : - Chômage - maladie ou chômage - banalisé (Jacques LE MOUËL)
30 F
- Aide à la création d'emplois d'utilité collective ; un programme modeste mais révélateur (Pierre MOULINIER)
 - Les dépenses culturelles des départements en 1975 (Odile TIMBART, Lydie BONNET)

- Numéro 32 : Education populaire 1920-1940
30 F
- L'action culturelle du Front Populaire (Pascal ORY)
 - Réflexions sur le mouvement des Auberges de Jeunesse dans les années 1930 (Pierre GAUDIBERT)
 - Une tentative d'éducation populaire en milieu ouvrier : le centre confédéral d'éducation ouvrière de la C.G.T. (Rolande TREMPE)
- Et des articles sur les mouvements de Jeunesse en France dans l'entre deux-guerres
- Numéro 33 : - Jeunesse au pluriel (Patrick GALLAUD, Bruno JUNG)
30 F
- Théâtre et authenticité au Mali (Armand DREYFUS)
 - Le cinéma dans la commune (Rémi DUJARDIN)
 - L'alarme à l'oeil (Olivier GAGNIER)
 - Vers une laïcisation des loisirs au Québec (Jean-Pierre AUGUSTIN)
 - Une animation à l'américaine (Michel BELLEFLEUR)
- Numéro 34 : L'éducation populaire aujourd'hui
40 F
- Où en est l'éducation populaire (Chantal GUERIN)
 - Position d'un militant (Claude SAGEOT)
 - Education populaire et animation socio-culturelle (Raymond LABOURIE)
 - De l'éducation populaire à l'éducation permanente (Jean-Louis JACQUET)
 - Education ouvrière et éducation populaire (Geneviève POUJOL)
- et des relations d'expériences, un article sur la presse des associations d'éducation populaire (P. GALLAUD) etc ...

NUMÉROS SPÉCIAUX ANTÉRIEURS (épuisés)

- Numéro 6 : L'animation socio-culturelle en Europe de l'Ouest
- Numéro 8 : Les stages de réalisation du Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports
- Numéro 10 : Les femmes et l'animation socio-culturelle
- Numéro 11 : Les loisirs éducatifs de l'enfance
- Numéro 12 : Les activités scientifiques et techniques pour la jeunesse
- Numéro 15-16 : La télévision et les jeunes
- Numéro 17 : Les loisirs à l'école
- Numéro 24-25 : Des pratiques audio-visuelles à l'éducation télévisuelle
- Numéro 29 : L'action culturelle auprès des enfants
- Numéro 30 : Action culturelle, action socio-culturelle (sera réédité en 1982)



BULLETIN D'ABONNEMENT AUX CAHIERS DE L'ANIMATION

(A renvoyer à : Service des Publications - I.N.E.P. - 78160 Marly-le-Roi)

NOM Prénom :

Profession :

Adresse :

Envoyer un chèque bancaire ou postal à l'ordre de M. l'Intendant de l'I.N.E.P.

Tout abonnement part du 1er Janvier.

Prix de l'abonnement pour 1982 :

- France 110 F
- Etranger 140 F
- Le numéro 35 F

L'Institut National d'Education Populaire est un établissement public qui dépend du Ministère du Temps Libre. Il contribue au perfectionnement de ceux qui, titre bénévole ou professionnel, exercent des fonctions importantes dans l'animation. Il organise des stages de formation et de perfectionnement, des journées d'études, des colloques nationaux et internationaux sur les problèmes de Jeunesse, d'Education Populaire, de Loisirs et d'Animation (s'adresser pour le calendrier des activités à M. le Directeur de l'Institut National d'Education Populaire - Département de l'Animation Socio-Culturelle et de la Formation - 958.41.97).

Le Département des Etudes, de la Recherche et de la Documentation de l'Institut National d'Education Populaire a été créé en 1971 pour contribuer à la qualification des activités socio-éducatives par la diffusion d'études et de recherches théoriques et appliquées sur la formation à l'animation et sur l'animation. Il édite :

- Une revue : "Les Cahiers de l'Animation"

Cette revue entend être l'instrument d'échanges et de liaisons entre chercheurs, animateurs, formateurs et créateurs socio-culturels.

- Trois séries de "Documents de l'I.N.E.P."

Série I : Etudes et Recherches

Série II : Documentation

Série III : Documents iconographiques

Pour l'achat des "Documents de l'I.N.E.P." et l'abonnement aux "Cahiers de l'Animation" (4 fois par an - 100 pages) s'adresser à l'Institut National d'Education Populaire - Service des Publications - 78160 MARLY-LE-ROI.

Le Service de Documentation de l'I.N.E.P. est ouvert aux chercheurs, formateurs, experts et animateurs du Lundi au Vendredi, de 9 heures à 18 heures et le Samedi de 9 heures à 12 heures - 958.75.30

INSTITUT NATIONAL D'EDUCATION POPULAIRE

11 rue Willy Elumenthal

78160 - MARLY-LE-ROI

Imprimeur : I.N.E.P.
78160 MARLY-LE-ROI

Directeur de : N. DENY
la publication : I.N.E.P.
78160 MARLY-LE-ROI

CPP 606 AD

